

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

BONDROIT Gustave, *Le Capitaine Van Krol : roman de mœurs bruxelloises*,
Bruxelles : imprimerie A.-R. De Ghilage et Cie, 1902.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

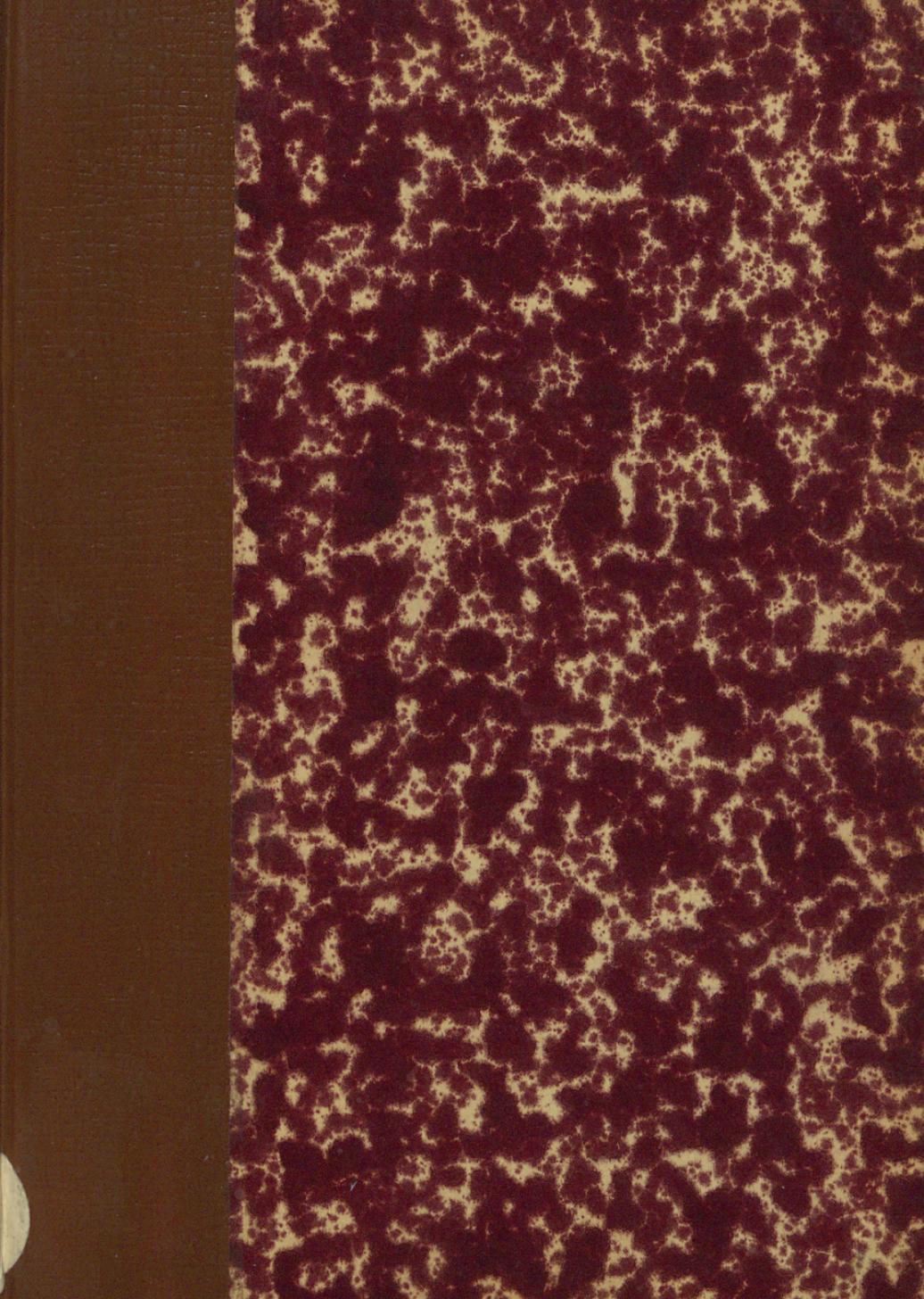
Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles
sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont
accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2022/Bondroit_Capitaine-Van-Krol_abbyy.pdf



II
81458
A

Gustave BONDROIT

LE

CAPITAINE VAN KROL

Roman de mœurs bruxelloises



BRUXELLES

ALLIANCE TYPOGRAPHIQUE : A.-R. DE GHILAGE & C^{ie}
rue aux Choux, 49

—
1902

81458

~~II~~
81458

A

LE CAPITAINE VAN KROL

*Chaque exemplaire sera revêtu de la signature
de l'auteur.*

L. Bondroit

Gustave BONDROIT

LE

CAPITAINE VAN KROL

Roman de mœurs bruxelloises



BRUXELLES

ALLIANCE TYPOGRAPHIQUE : A.-R. DE GHILAGE & C^{ie}
rue aux Choux, 49

—
1902

LE
CAPITAINE VAN KROL

CHAPITRE I

BRUXELLES MATINAL



BRUXELLES s'éveille. — Un bruit lointain de roues annonce les équipages destinés au *vrugge met*. Des camions, des charrettes, des brouettes portant des monticules de légumes débouchent de tous côtés.

Celui qui n'a pas vu Bruxelles le matin, n'a jamais rien vu.

Des chiens de toute race, de toute taille et de tout poil passent en revue tous les détritrus de la veille. Après un déjeuner sommaire, ils se disent des mots aimables sous l'œil paternel de l'agent de police du

quartier. Celui-ci ne devient sévère que lorsque les épanchements des volages toujours prennent un caractère trop accentué, et lorsqu'ils montrent des tendances à joindre l'action à la parole.

Oh! alors, si le brave agent a le fontainier de service sous la main, il a tôt fait de leur faire administrer une *spruit*.

Là ne se bornent cependant pas les observations que nous avons faites.

Mais, sachons nous arrêter.

Nous connaissons nos bons concitoyens. Avec eux, pas n'est besoin de faire de longues descriptions, ils ne les liraient pas; tandis qu'en allant droit au fait, on a quelque chance d'être lu, surtout si l'auteur a pris la précaution de leur envoyer son volume *gratis*.

Ce n'est pas qu'ils ne sachent à peu près tous lire, mais l'automobile, la bicyclette et les courses prennent tous leurs moments. Les femmes elles-mêmes sont négligées à cause de l'abus des sports.

Aussi, les *non-sportsmen* n'ont, sauf respect, qu'à jeter le mouchoir.

Et puis, nous vivons à une époque où tout le monde se mêle d'écrire, même nous.

A ceux de nos camarades qui nous demanderont pourquoi nous nous sommes décidé à faire gémir les presses, nous dirons d'abord que nous avons la jambe cassée, ensuite que nous écrivons pour nous distraire et pour nous entretenir la main.

Nous avons un fonds de gaieté qui nous a déjà aidé à traverser les épreuves les plus cruelles; ce même fonds nous a poussé à faire quelques niches inoffensives à nos camarades qui, nous en sommes persuadé, ne nous en voudront pas trop. Du reste, les poltrons seuls insinuent que toute vérité n'est pas bonne à dire.

Cependant nous aurons soin de ne pas les désigner nominativement, car il faut tout prévoir. Certains de nos amis pourraient pousser la *zwanze* jusqu'à nous

faire un procès, que nous pourrions peut-être perdre. Il y a des Bruxellois parmi les juges et, sauf le respect que nous devons à la justice, on a entendu prononcer des verdicts qui étaient des *zwanzes* réelles.

Et puis quels défenseurs choisir ? Il en est dont l'esprit de *zwanze* est proverbial. Nous en connaissons qui, en matière de garde civile, notamment, ont réclamé hautement une condamnation sévère pour leurs clients.

Ces messieurs, semblant dédaigner le terme que nous glorifions et connaissant par profession toutes les subtilités de la langue, appellent cette manière de faire des *facéties*.

Nous pourrions citer des noms, si nous voulions *zwanzer*.

*
* * *

Nous savons les déboires qui attendent les écrivains de nos jours. On ne lit plus

guère. On ne lit plus même les journaux, on se contente de les parcourir.

Un philosophe d'humeur joviale disait un jour que la littérature était une belle branche..... pour se pendre. Quelques auteurs, d'humeur sombre sans doute, avaient pris la boutade au sérieux et s'étaient pendus pour de bon.

Quoiqu'il arrive, nous n'en ferons rien, car il ne nous paraît pas possible que le philosophe en question ait voulu viser notre genre de littérature.

Il n'est pas de bon ton de parler de soi; aussi une explication s'impose.

Nous n'avons pas voulu chercher à forcer notre talent; nous avons seulement essayé de parler vrai, sans en avoir l'air, en tâchant de décrire un coin de cette classe bizarre de notre pittoresque population, où la *zwanze* est la monnaie courante des allures et du langage.

Réussirons-nous? Sans oser l'espérer, nous en acceptons l'augure.

Quoi qu'il en puisse être, le Bruxellois

qui connaît un peu son Bruxelles nous comprendra ; s'il en est qui ne peuvent nous entendre, c'est que la *zwanze* est lettre morte pour eux ou bien qu'ils sont réfractaires aux charmes secrets de cette chose et de ce mot de terroir.

*
* * *

Le lecteur remarquera que nous avons une tendance à faire de nous-même notre apologie ; il ne nous restera donc plus qu'à passer à la postérité.

Malgré notre antipathie pour les descriptions, nous croyons que le moment est venu de présenter à nos lecteurs nos honorables concitoyens.

Les Bruxellois mangent, boivent, travaillent, débinent, fument, crachent, badinent, dansent, chantent, crient, *zwanzen* et rient aux éclats.

Toutes ces qualités et tous ces défauts en font des ensembles qui varient suivant les sujets,

Pour notre part, nous les adorons ; ce

sont les plus charmants garçons du monde, d'une gaieté folle et d'une franchise à toute épreuve.

En tant que Belges, nous les déclarons braves, d'accord avec César.

D'esprit frondeur et défiant, ils ne se lient pas facilement; mais, du moment que vous êtes leur ami, ils savent se dévouer.

Malheureusement, toute médaille a son revers.

Il faut oser dire la vérité.

Malgré l'amour profond que nous éprouvons pour eux, nous osons prétendre que l'amabilité n'est pas leur qualité dominante, sauf cependant avec le sexe.

Un de leurs défauts, c'est qu'ils sont, à peu près tous, débineurs dans l'âme. Nous en sommes, du reste, un frappant exemple. Faites bien, faites mal, dites blanc, dites noir, les bons amis sont toujours là pour vous critiquer.

Ce n'est pas qu'ils soient méchants; non, c'est un ton qu'ils se donnent; c'est

un besoin impérieux, chez eux, de trouver mauvais tout ce qu'un autre peut proposer ou entreprendre.

Prenons-les donc comme ils sont, et, parce que nous les aimons, disons-en le mal autant que le bien.

Quelqu'un a dit : *Celui qui a beaucoup étudié les hommes finit par avoir beaucoup d'estime pour les chiens.* Nous envoyons à ce quelqu'un-là l'expression de toute notre admiration.

Notre intention n'est pas de manquer de respect à nos concitoyens et, pour atténuer la mauvaise opinion que nous paraissions avoir de certains d'entre eux, nous dirons qu'il y a beaucoup d'honorables exceptions, parmi lesquelles chacun sera libre de se classer.

Les rogneux se reconnaîtront et se gratteront.

*
* * *

Notre fantaisie nous mène dans une splendide maison du boulevard Botanique.

Un chaud rayon de lumière matinale pénètre dans la paisible demeure du héros de cette histoire.

Que dire du boulevard Botanique, si ce n'est qu'il a trente mètres de largeur, qu'il s'y trouve un jardin, que les maisons y sont très élevées et que les cheminées y fument comme partout ailleurs.

Fidèle à notre programme, nous bornerons là notre description et nous pénétrerons ensemble, si vous le voulez bien, dans la splendide maison désignée.

CHAPITRE II

LA FAMILLE VAN KROL



ÉLANIE, venez une fois ici!

— Oui, mon oncle.

— Où est encore une fois allée ma tante *de*; elle sait bien que c'est garde civique, ce matin, et je ne suis pas encore rasé.

— Mais, mon oncle, tu dois pas être fâché, de retour. Ma tante est allée chercher du bouilli; tu sais bien que c'est dimanche!

— Och, c'est bon, crotteke; toi tu n'as qu'à m'aider, alors. Apporte-moi mon rasoir et porte du savon avec.

Ainsi parla M. Jean-Baptiste Van Krol, ancien vannier, vivant de ses rentes, ayant

amassé un petit pécule qui lui permettait de vivre largement. Depuis qu'il avait cédé son commerce de la rue de Laeken, sa principale préoccupation était la garde civique, où il avait été nommé capitaine un jour que personne ne s'était mis sur les rangs.

Tout le monde sait que la garde civique, de nos jours, est une institution tout à fait remarquable. Dans certaines légions, l'armée elle-même est dépassée; mais, nos lecteurs se souviendront aussi de l'ancienne garde civique, dont les chefs se trouvaient pour ainsi dire à la merci des inférieurs, parce que ceux-ci étaient chargés de les nommer.

C'est de cette garde-là, une véritable *zwanze*, que Van Krol faisait partie; il en fut un des principaux ornements.

Petit, dodu, le ventre bedonnant, les yeux ronds, la moustache à la russe, la barbe tricolore, jaune, rouge et noire, trois mentons et deux fossettes aux joues lui faisaient une figure poupinie de l'aspect

le plus joyeux. Un teint rose, avec une pointe d'ombre provoquée par un gros poireau placé sur le bout du nez, achevait l'ensemble de cette physionomie sympathique, quoique lunaire.

Sa femme, M^{me} Van Krol, née Antoinette Platvoet, était une de ces dignes créatures dont l'espèce se perd. Son mari était l'objet de sa sollicitude continuelle. Longue comme un poteau télégraphique, maigre comme plusieurs clous, gesticulant à tout propos, les bras en l'air, et bavarde comme une pie, elle avait la manie de marcher toujours du pied gauche sur le pied droit, ne pouvant s'habituer à la longueur démesurée de ses membres inférieurs. Son nez, d'une dimension extraordinaire, donnait à sa physionomie une expression sémitique dont la dureté était mitigée par de grands yeux bleus, d'une douceur infinie.

Son langage *sui generis* ne rappelait que de très loin le bagout parisien. Tous les verbes qu'elle avait à prononcer se

terminaient par un *é* (accent aigu) suivi d'un *ï* (tréma).

Par exemple, elle aurait dit :

Écoutëï chantëï ma fille, c'est encore plus pire qu'un z'oiseau.

L'âge qu'on lui donnait variait entre quarante et soixante ans, suivant la bonne ou la mauvaise humeur qui se lisait sur son visage, d'une mobilité extrême.

D'une grande bonté, son verbe ne devenait haut que lorsqu'il s'agissait d'affirmer le culte qu'elle avait voué à son seigneur et maître, le digne Van Krol.

Elle avait une grande admiration pour son mari, dont la supériorité, sous tous les rapports, lui paraissait incontestable. Pour lui plaire, elle aurait fait tous les sacrifices qu'une femme est susceptible de faire.

Deux enfants étaient nés de ce ménage exemplaire : Palmyre, âgée de quinze ans, terminait ses études dans un couvent de province ; Théobald, jeune homme d'une

douzaine d'années, suivait les cours de l'École moyenne de Bruxelles.

Nous aurons l'occasion de reparler de ces deux jeunes gens, dans le courant de ce récit. Disons, en tout cas, que frère et sœur ne se ressemblaient guère. Palmyre était un ange dans toute l'acception du mot, tandis que son frère Théobald possédait au suprême degré le génie du mal.

CHAPITRE III

LES ÉLECTIONS DE LA GARDE CIVIQUE

DONC, quelques loustics, habitués de l'Hôtel Continental, *zwanzeurs* émérites, s'étaient concertés dans le but de flatter la marotte de leur ami Van Krol, qui avait souvent fait sous-entendre qu'il aurait voulu être capitaine de la garde civique.

Les élections étaient proches et, sans crier gare, les amis avaient lancé la candidature de Van Krol. Celui-ci n'en pouvait croire ses oreilles ; cependant, au bout de quelques soirées, après les parties de dominos, il surprenait à droite et à gauche des bribes de conversation où il était question de lui.

Il finissait par s'habituer à l'idée de sa nomination possible. Sa façon de se tenir s'en ressentait, il toussait d'une manière significative. Son langage, jadis un peu traînard, devint ferme et bref. Il faisait rouler ses *r* d'une façon qui n'admettait aucune réplique.

En faisant son apparition, le soir, au Café Continental, il lançait un *bonsoirrrr Messieurs* d'une voix spéciale, d'une voix semblant faite pour le commandement.

Il s'installa parfois tout affairé à une table, appelant les garçons, réquisitionnant des allumettes au moyen desquelles il formait des carrés. Ensuite, il simulait l'école de peloton, l'école de compagnie, enfin, il se livrait avec enthousiasme à des semblants d'opérations de tactique militaire afin de se faire remarquer par ses voisins.

S'il s'était écouté, il aurait commandé à haute voix à ses allumettes disposées en ligne de bataille. Il se contenta cependant de parler entre ses dents, en faisant

évoluer ses soldats d'occasion du bout des doigts.

Par ce moyen innocent, il parvenait à amener la conversation sur la garde civique et sur la question des élections.

Selon lui, un capitaine fraîchement nommé, s'il n'était pas un cuistre, devait offrir à ses gardes un banquet copieux.

Bref, il connaissait son monde, il savait qu'en prenant ses amis par le ventre, maints suffrages lui seraient acquis.

*
* * *

Le grand jour était enfin arrivé. C'était un dimanche, les élections devaient avoir lieu à 10 heures du matin, au premier étage de l'Hôtel Continental. Van Krol s'était placé au bas de l'escalier, afin de serrer la main à tous les gardes qui se rendaient au local où le scrutin devait avoir lieu.

Il avait un sourire spécial pour chacun d'eux. A ceux qu'il ne connaissait que de vue, il n'hésita pas à dire :

Vous savez, on vote pour Van Krol ; alle gelijk, tous ensemble. Son alle gelijk était une finesse à lui, pour le cas où ses paroles se seraient adressées à un flamin-gant du quartier. Parfois, il ajouta :

Vous savez, il paraît qu'il y aura un banquet.

Ses amis faisaient circuler des petits papiers portant diverses inscriptions dans le genre de celles-ci :

Votez pour Van Krol, la patrie est en danger!

Votez pour Van Krol, le banquet est commandé!

Votez pour le seul, l'unique Van Krol, avec lui la compagnie n'aura jamais soif!

Puis, d'autres inscriptions fort déplacées, que nous n'oserions reproduire ici.

*
* *

D'abord, on procéda au remplacement d'un caporal démissionnaire. Aucun candidat ne s'étant présenté, on nomma un

absent, quitte à recommencer dans une séance ultérieure.

Le président du bureau annonça qu'il allait être procédé à la nomination d'un capitaine, en remplacement de M. Van-snuitwinckel, décédé.

Le visage de Van Krol passait du livide au cramoisi, ses yeux errant de gauche à droite semblaient solliciter une dernière fois les suffrages des assistants.

Pendant les opérations, qui lui parurent durer un siècle, le brave candidat riait parfois aux éclats dans la crainte que ses voisins immédiats n'eussent entendu les soubresauts de son cœur qui battait à tout rompre.

Il avait, visiblement, les *poupers*.

Le président annonça enfin la clôture du scrutin.

Un silence relatif se fit dans la salle et le résultat fut proclamé dans une indifférence presque générale.

Votants : 158 ; Bulletins nuls : 31 ; Majorité absolue : 64.

Ont obtenu : M. Van Krol, 64 voix.

La *zwanze* ne pouvant perdre ses droits, et suivant la coutume des élections de la garde civique, les autres voix se répartissaient comme suit :

MM. Blausbalk,	10 voix
Buls,	2 "
Léon XIII,	4 "
Chamberlain,	1 "
Pitje Snot,	5 "
Demblon,	23 "
Casteleyn,	3 "
Smellinck,	2 "
Léopold II,	1 "
Kroumendief,	12 "

En conséquence, prononça M. le président, je déclare que M. Jean-Baptiste Van Krol est nommé capitaine de la 2^{me} compagnie de la 5^{me} légion de la garde civique de Bruxelles.

De longues acclamations accueillirent le résultat du scrutin.

L'émotion de Van Krol était à son

comble. La proclamation de sa nomination lui fit verser des larmes de joie ; il tomba dans les bras de ses intimes qu'il embrassa avec effusion.

Il avala deux *demis*, coup sur coup, pour se remettre.

CHAPITRE IV

LA MANIFESTATION



UNE manifestation formidable attendait Van Krol au café du rez-de-chaussée.

Nous avons noté au hasard du crayon quelques habitués, parmi lesquels nous croyons avoir reconnu MM. Jansens, Carlier, Planckaert, Thomas, Dansaert, Gaudy, Defawe, Lebrun, Hoorickx, Staff, Lenders, Jeandel, Dumoulin, Chrispiels, Demeuse, Florent Vanderelst, Galesloot et bien d'autres encore, qui firent à notre héros un accueil enthousiaste.

Ici, ouvrons une parenthèse.

Il est bien entendu que les Messieurs

que nous venons de citer ne sont pas des Bruxellois comme les autres; aussi, pour ne pas froisser leur modestie, nous n'avons pas voulu les désigner par leurs véritables noms.

Dire à nos lecteurs qu'une grande partie de l'assistance faisait partie du noble cercle *la Pédale*, c'est dire qu'ils avaient presque tous de l'amabilité à revendre et qu'ils étaient tous talons rouges à l'excès.

Entre eux, ces Messieurs forment une élite fort appréciée dans la capitale; cela tient à ce que jamais aucun d'eux n'a été mêlé à quelque mauvais coup.

Apôtres fervents de la politesse et de la délicatesse, ils eussent inventé ces deux vertus si elles n'avaient existé.

L'esprit de *zwanze* cependant leur est commun, mais ils savent *zwanzer* avec esprit.

Certains d'entre eux ont brouillé bien des ménages, mais on ne peut leur en vouloir : il en existe bien d'autres qu'ils n'ont pas brouillés.

Tous levèrent leurs verres, vidés pour la circonstance en l'honneur du nouveau capitaine, qui, pour avoir une contenance, donnait des ordres aux *garçons*.

En un clin d'œil, les *demis* furent remplis.

Un joli garçon, à la mine futée, Ernest Staff, devait, selon sa louable habitude, mettre son grain de sel.

Montant sur une table, sous l'œil sévère de Jan, il prononça, soufflé par son président, le discours suivant, d'une voix tonitruante semblant sortir d'une vieille casserole fêlée :

MESSIEURS !

En présence de l'absence du colonel, je me permettrai de prononcer quelques paroles qui ne seront pas piquées des vers. La garde civique, en nommant le digne M. Van Krol, a fait aujourd'hui une acquisition dont elle pourra se lécher les doigts.

Le nouveau capitaine est un dur à cuire qui fera son devoir au moment du danger, et notre enthousiasme saura s'élever proportionnellement au nombre de tournées qu'il paiera.

Ces paroles bien senties eurent l'approbation de toute l'assistance.

Van Krol sentait le sol se dérober sous ses pieds ; son sang ne fit qu'un tour.

Il n'avait pas prévu les discours possibles.

Certes, on savait qu'il n'avait pas l'habitude de la parole, mais instinctivement il se disait que ne pas répondre lui eût enlevé tout prestige.

Aussi, rassemblant tout son courage, bravement, avec l'émotion d'un premier début, il prononça les paroles suivantes :

MESSIEURS,

Je suis heureux des nobles paroles que je viens d'entendre. Je saurai faire respecter le drapeau de la Belgique et, en même temps, je ferai remplir les *demis*.

L'enthousiasme fut à son comble. On parla vaguement de porter l'orateur en triomphe ; mais Van Krol se défendait tant et si bien que cette idée fut abandonnée.

La conversation devînt générale ; la garde civique en fut le principal objet.

Chacun avait sa petite histoire à raconter, et ce pendant que les *demis* succédaient aux *demis*.

L'heure avançait.

Deux heures de l'après-midi sonnaient à l'église du Finistère.

Il fallait songer au retour.

Le nouveau capitaine, ayant absorbé un nombre incalculable de petits et de grands verres, sentait le besoin de se retirer, d'autant plus que son estimable épouse l'attendait pour dîner.

Et puis, il était temps que M^{me} Van Krol fût informée de la nomination de son mari.

Saluant de la main, d'un geste digne et déjà protecteur, il prit congé de ses innombrables amis, en les remerciant avec effusion de leur amabilité d'autant plus extraordinaire que peu coutumière.

Tous se levèrent en le congratulant une dernière fois.

Un *bouquet*, parti du fond de la salle, fut le mot de la fin.

CHAPITRE V

LE RETOUR AU LOGIS



LE retour au domicile de Van Krol fut triomphal.

Le boulevard du Nord et le boulevard Botanique étaient en émoi ; les voisins et surtout les voisines jacassaient sur le pas de leurs portes.

Antoinette avait appris la nomination par la rumeur publique. Elle savait également qu'une grande ovation avait été faite à son mari, désormais le capitaine.

Flanquée de sa nièce, elle attendait à la porte de son habitation et, du plus loin qu'elle aperçut son mari, elle lui fit des gestes désordonnés, croyant pouvoir lui faire comprendre qu'elle savait déjà.

Lui, titubant un peu, crâne cependant,

gonflé d'importance, saluant de droite et de gauche, rentra chez lui avec un *ouf* de satisfaction.

Il embrassa sa femme et sa nièce d'une façon significative, rentra dans la salle à manger et les invita toutes deux à s'asseoir.

Alors, ce furent des questions à n'en plus finir. Flatté dans son amour propre, Van Krol raconta complaisamment toutes les péripéties de la matinée, sans omettre un seul détail qui pût flatter son légitime orgueil.

Antoinette et sa nièce Mélanie *buvai*ent du lait, ce pendant que Théobald, fils de Van Krol, encore peu sensible aux honneurs, jouait de la *klachdop* dans le corridor.

*
* * *

La transformation du caractère du capitaine Van Krol fut soudaine; sans se départir de sa bienveillance accoutumée, son débit devint plus bref.

Il s'habitua à dire *Madame Van Krol*

en parlant de et à sa femme. Au début, celle-ci fut fâcheusement impressionnée; mais elle comprit bien vite la nécessité de ce changement dans les habitudes.

Son mari n'était plus M. Van Krol tout court, ancien vannier; il était à présent capitaine de la garde civique, et, à ce titre, il avait droit à tous les égards, et il n'était que tout naturel qu'il adoptât les usages du grand monde.

M^{me} Van Krol, aussi, était toute bouleversée. Elle, qui n'avait jamais attaché d'importance à la toilette, devint d'une coquetterie effrénée. La gloire de son mari n'était pas sans avoir rejailli sur elle; aussi, il fallait l'entendre prononcer le mot de *ca-pi-tai-ne*, en espaçant chacune des syllabes de ce mot.

Chez la légumière du quartier, c'était toute une affaire. Elle ne manquait jamais de dire : Le *ca-pi-tai-ne* n'aime pas les navets; le *ca-pi-tai-ne* a horreur des céleris, mais les choux de Bruxelles, ça le *ca-pi-tai-ne* adore.

CHAPITRE VI

LA PRISE D'ARMES



ALLONS, mes enfants, *garde veau!*
alignez-vous sur les rails du
tram comme avec l'ancien ca-
pitaine. — Numéro 3, sortez.
— Numéro 7, rentrez. — Numéro 8, re-
gardez devant vous. — De la tenue,
sacrebleu!

Van Krol, le nouveau capitaine, ne se sentait pas d'aise. Son brillant uniforme faisait sensation. Il avait pris des *pastilles Poncelet* pour avoir la voix claire et fraîche.

D'une voix de stentor, il commanda :

— Portez, armes!

— Par le flanc droit, par file à gauche!
commanda quelqu'un.

— Oui, mais, halte ! savez-vous, fit le capitaine. Quel est celui qui s'est permis de commander ?

— C'est Staff, capitaine.

— Voyons, Ernest, taisez-vous une fois, n'est-ce pas, car cette fois-ci j'irai trouver le colonel. Vous devez qu'à même toujours *zwanzer*, vous.

— Allons, Messieurs, autant !

— Portez, armes !

— Armes, sur l'épaule droite !

— En avant, maaaaarrrrche !

Et la section se dirigea vers le quartier général.

Le capitaine Van Krol, fier comme Artaban, son sabre collé au côté, levant les genoux à la hauteur du nombril, marchait du pas cadencé d'un militaire vraiment à la hauteur de sa mission.

Le roi n'était pas son cousin.

Au moment où notre capitaine déboucha à la place De Brouckère, toute la section fit un *à droite* et pénétra tout entière dans l'établissement du Café Continental,

laissant le malheureux Van Krol pour suivre tout seul son chemin.

Les passants, ahuris, ne pouvaient s'empêcher de rire en voyant cet officier en bel uniforme, marchant seul à une allure qui faisait supposer qu'il conduisait ses troupes.

Van Krol eut froid dans le dos. Il ne comprenait pas tout de suite. Son étonnement ne provenait pas de ce que la foule le regardait; le contraire l'eût étonné. C'étaient les rires qui le crispaient. Aurais-je mis mon ceinturon à l'envers? se dit-il. — N'aurais-je mis qu'une seule épaulette? — Ou bien, mon mouchoir rouge dépasse-t-il le bord de ma tunique?

Tout à coup, arrivé à la hauteur de la rue Fossé-aux-Loups, il se retourna brusquement pour lancer un commandement.

Hélas ! plus personne !

La foudre tombant aux pieds du capitaine ne l'eût pas plus abasourdi. Il devint blême, machinalement il remit son

sabre au fourreau et alla prendre un lambic chez Declou.

Marieke, la servante, qui perd à chaque instant l'occasion de se taire, lui dit :

— Eh bien, capitaine, qu'est-ce que vous avez donc ? Vous êtes si rouge *comme* ; quelle figure vous faites. Est-ce qu'on vous a vendu un sabre qui ne veut pas couper ?

Furieusement, le capitaine lui répondit :

— Laissez-moi une fois tranquille, n'est-ce pas, Marieke ; mêlez-vous de laver vos verres et les vaches seront bien gardées.

— Oei, oei, oei, dit Marieke, vous êtes *comme* si méchant quand vous êtes en tenue !

M^{me} Thérèse, la charmante patronne de l'établissement, à qui rien n'échappe, s'écria :

— Pas de dispute ici, n'est-ce pas !

Ces paroles péremptoires étaient dites par M^{me} Thérèse, avec le fin sourire qui ne la quitte jamais.

Aussi Van Krol ne se froissa pas.

*
* * *

Une voiture de chez Boly reconduisit le capitaine chez lui. Sa femme le reçut avec des exclamations en lui demandant ce qui était arrivé.

Pour la première fois de sa vie, il la repoussa durement, prétextant une entorse et s'enferma dans sa chambre.

CHAPITRE VII

LA VENGEANCE DU CAPITAINE



AN Krol, bon comme le pain, avait parfois des colères terribles. Cette fois il avait cependant su se contenir. Quoique assez naïf dans certaines choses, il ne manquait pas de bon sens.

Il se disait que l'homme ne peut jamais être parfaitement heureux.

Il était profondément écœuré de la mauvaise plaisanterie dont il avait été victime.

Il était fort perplexe, il ne savait à quel parti s'arrêter.

Fallait-il porter plainte ?

Fallait-il donner sa démission ?

Après avoir mûrement réfléchi, il se décida, dans cette grave circonstance, à consulter sa femme.

. Au mot de *démission*, Antoinette jeta les hauts cris ; elle faillit se trouver mal.

— Mais vous n'êtes sans doute pas fou, n'est-ce pas, Jean-Baptiste ! s'écria-t-elle.

— Mais que faire alors, Antoinette ?

— *Répondëi* à leur *zwanze* par une autre *zwanze*. Voilà mon avis, répondit-elle.

Et elle se mit à développer un plan d'une ingéniosité parfaite. Un voyage à Paris en formait la base. Depuis vingt ans, les deux époux se promettaient de visiter la grande ville. Souvent, les époux Van Krol avaient eu l'intention de s'adresser à l'agence de voyages de M. Charles Parmentier, dont la superbe et pratique organisation fait l'admiration de tous nos compatriotes. Les années succédaient aux années et toujours une raison quelconque venait à point nommé les contrarier dans leur projet.

Aujourd'hui, une occasion unique se présentait. Antoinette la saisit aux cheveux avec empressement.

Elle plaida si bien sa cause, son mari était tellement convaincu par le brillant raisonnement de sa moitié, qu'il considérait sa proposition comme un véritable trait de génie.

Il tenait une petite vengeance de nature à diminuer de beaucoup le ridicule dont on avait voulu le couvrir. Le banquet projeté aurait coûté une belle somme et avec cet argent les époux pouvaient se payer un magnifique voyage à Paris, sans rien se refuser. Cela valait mieux que de rincer le bec à un tas de mal élevés qui se croyaient tout permis.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.

Le voyage était décidé.

Le lendemain, comme commencement d'exécution, Van Krol prépara le poulet suivant, sur une magnifique feuille de papier anglais, avec en-tête doré :

Ville de Bruxelles

*Bruxelles, le (date de la poste).***J.-B. VAN KROL***Capitaine-commandant
de la 2^e Compagnie
de la 5^e Légion
de la Garde civique.*

— *Monsieur Staff,*

J'ai de fortes raisons de croire que l'inconvenance de dimanche dernier a été inspirée par vous. Je vous défends l'accès de ma maison pendant trois mois. Vous direz à vos amis que le banquet projeté n'aura pas lieu. Pour le remplacer, j'ai décidé de faire un voyage à Paris, avec ma femme.

Sur ce, je vous souhaite à tous bon appétit.

Capitaine VAN KROL.

Le capitaine, avec l'aide de sa femme, avait mis le doigt sur l'unique vengeance possible.

La seule chose qui pouvait être sensible à ces messieurs, était une déconvenue pour leur abdomen, leur seul endroit vulnérable.

CHAPITRE VIII

LE DÉPART POUR PARIS



USKA, la vieille servante à figure rougeaude, était encore un peu *vieux système*. Très dévouée à ses maîtres, elle était parfois très insolente envers les autres membres de la famille. Elle adorait Palmyre qui était en pension, mais Théobald était son cauchemar, elle ne pouvait le supporter. Ses éternelles gamineries la mettaient dans des colères extraordinaires.

La nièce, Mélanie, n'avait pas non plus le bonheur de lui plaire; cela tenait à ce que les deux femmes ne pouvaient pour ainsi dire pas s'expliquer entre elles. Mélanie, Namuroise pur sang, ne savait

pas un mot de flamand, tandis que Suska, originaire de Poepkappelle, ne connaissait de la langue française que quelques mots qu'elle avait appris à droite et à gauche et qu'elle prononçait en les tronquant, bien entendu. Suska n'était pas précisément méchante, mais un rien la mettait dans tous ses états.

La pauvre nièce avait un caractère tout opposé. C'était une de ces bonnes et douces créatures, destinées à rester filles pendant toute leur existence. Sa chair avait la couleur de la cire; noire de cheveux, coiffée à la *Cléo*, grande, droite comme un *i*, plate comme on ne l'est pas, elle figurait assez bien une planche à repasser.

Son aspect général était assez sympathique, quoique son nez en trompette la défigurât complètement.

Jamais elle ne se fâchait et, lorsque Suska était de mauvaise humeur, elle faisait tout son possible pour calmer l'irascible servante.

De suite, Antoinette voulait savoir les

heures de départ pour Paris. Elle fit acheter un guide officiel flamand.

Quoique Flamande, M^{me} Van Krol ne comprit rien au texte écrit en cette langue. Elle remit ses recherches au lendemain.

Donc, les époux Van Krol se disposaient à partir pour Paris. Suska, voulant profiter de cette circonstance, commença un nettoyage général. Elle nettoyait les carreaux de devant en les inondant à grands coups de lance, lorsque M^{me} Van Krol l'interpella.

— *Suska, haaldje ne kie en kouche.*

— *Och, Madam,* disait Suska qui avait appris le flamand de Bruxelles, *doetje de Wolline gaun.*

— *Ge moetje uffra Mélanie zegge,* reprit M^{me} Van Krol.

— *Awel, t'es wel, mo zie ne kie, Madam, ik heb men handen vol zeepzop.*

M^{me} Van Krol, sachant que sa servante était entêtée comme une mule, n'insista pas. Bien souvent, elle devait mettre de l'eau dans son vin, comme on dit ; mais

Suska était une bonne travailleuse, et les bonnes servantes sont rares aujourd'hui.

Elle ne répondit pas et appela sa nièce à l'entrée du vestibule.

— Mélanie, *alléi* une fois *cherchéi* une voiture sur la place De Brouckere.

— Oui, ma tante.

— *Soyéi* de suite de retour, *savéi-vous*.

— Oui, ma tante.

Cinq minutes plus tard, le cocher 313 s'amena, ayant la nièce Mélanie à l'intérieur de la voiture.

Antoinette, dans ses plus brillants atours, cria de loin au cocher :

— *Ouvrèi* seulement la portière, *cochéi*, le *ca-pi-tai-ne* il va venir.

Antoinette était radieuse, d'une gaieté folle; elle ne tarissait pas; la nièce Mélanie, au contraire, était sur les dents; sa tante lui fit des recommandations à n'en pas finir; on aurait dit qu'elle partait pour le Congo.

— Faites bien attention aux voleurs, *savéi-vous*, Mélanie; *mettéi* la chaîne tous

les soirs et *allëi* voir sous les lits avant *d'allëi* vous *couchëi* ; *soignéi* bien Théobald et *regardëi* s'il se lave le matin et s'il va sur son école. Nous lui rapporterons quelque chose quand nous viendrons de retour.

— Och ! oui, n'*oubliëi* pas de *donnéi* à manger à *Fox* et à *Coco*.

A son bon *Coco* qui était si sage.

Et de fait, elle avait un perroquet extraordinaire ; elle le recommanda de toutes ses forces. Une si brave bête. Il fallait entendre *Coco* lorsqu'il commandait : *Portez armes ! Présentez armes ! Rentrez le n° 10 ! Sortez le n° 5 !* Toutes phrases apprises pendant les répétitions du capitaine.

Enfin, les bagages furent placés sur la voiture, et fouette cocher ! en route pour la gare du Midi.

Suska, en voyant partir ses maîtres, eut de grosses larmes dans les yeux. Elle criait d'une voix attendrissante : *Bonne voyage, Madam. Ik zal voor hale ne Vader ons bidde !*

*
* *

Sauf un accident d'automobile, une bicyclette renversée, une vieille dame et deux chiens écrasés, nos deux voyageurs arrivèrent à la gare sans encombre.

Sous un prétexte hygiénique, M^{me} Van Krol s'absenta pendant quelques instants.

Elle avait entendu parler de tant d'accidents de chemins de fer, depuis les derniers changements d'horaires, qu'elle avait franchement peur.

Et puis, il y avait dix ans qu'elle n'était plus montée dans un train.

Elle courut dans la direction de la locomotive. Vivement, elle glissa une pièce de deux francs entre les mains du mécanicien en lui recommandant de ne pas faire aller *le convoi trop vite*.

Le mécanicien et son chauffeur ouvraient de grandes bouches, en riant comme des baleines.

Quelques instants plus tard, Antoinette rejoignit son mari.

Il était une heure de l'après-midi.

Le train se mit en marche.

Antoinette était si heureuse qu'elle disait au capitaine :

— Jean-Baptiste, maintenant je dois *qua même* vous le dire *savèi-vous*. Je n'ai jamais *pensèi* que j'aurais vu Paris ; mais maintenant que le convoi roule, je commence *qua même* à croire qu'on y arrivera.

— Och ! c'est sûr qu'on arrivera, répondit le capitaine impatienté. Allons, voyons, Antoinette, *ne pendez pas l'enfant dehors* avec toutes vos *flauskes*.

Un voyageur français qui avait entendu et qui se trouvait placé dans le coin opposé du compartiment, chercha partout l'enfant.

Antoinette reprit :

— Jean-Baptiste, est-ce que tu *veuei* une fois voir tout *quoisque* j'ai pris avec pour *la* déjeuner ?

Elle se mit à débiller un tas de choses : des oranges, des cervelas, du fromage, lorsque le capitaine lui lança un regard furieux et s'écria :

— Taisez-vous, n'est-ce pas, Antoinette; on n'entend encore une fois que vous. Est-ce que vous croyez que les autres voyageurs *sont servis avec ça*?

— Allons, reballez tout ça !

Antoinette, croyant avoir dit une bêtise, jeta un regard circulaire dans le compartiment, referma son panier et se tint coite.

*
* * *

Tout le monde sait que les femmes ne parlent jamais plus que lorsqu'on ne les questionne pas.

Aux environs de Hal, M^{me} Van Krol n'y tenait plus, la langue lui démangeait.

Timidement, elle dit :

— Comme il y a beaucoup de *cheminèis* par ici, n'est-ce pas, Jean-Baptiste ?

Celui-ci, toujours mécontent, ne répondit pas tout de suite. Arrivé à Mons, son courroux s'étant apaisé, il dit enfin :

— Et comme elles fumaient fort, n'est-ce pas, Antoinette ?

Et la glace était rompue.

CHAPITRE IX

LA VISITE A LA DOUANE



EIGNIES, vingt minutes d'arrêt. Tout le monde descend pour la visite de la douane.

Expliquera qui pourra, mais Van Krol, quoique capitaine de la garde civique, avait une âme faible dans certaines circonstances. Chaque fois qu'un individu coiffé d'un képi administratif lui adressait la parole, il était pris d'un malaise indéfinissable. Ainsi, la vue d'un simple agent de police lui serrait le cœur, l'aspect d'un gendarme lui figeait le sang dans les veines et le mettait dans des transes mortelles, et cependant Van Krol personnifiait l'honnêteté et la loyauté dans toute l'acception de ces mots.

C'était un de ces rares commerçants qui avaient su faire leur fortune en ne volant pas leur prochain.

Un brigadier de douane regarda Van Krol fixement et lui dit d'une voix de rogomme :

— Vous n'avez rien à déclarer ?

Van Krol regarda stupidement le fonctionnaire, sans parvenir à articuler une seule parole.

Heureusement qu'Antoinette vint à son secours.

— Non, Monsieur le militaire, disait-elle.

— Ouvrez ça !

Antoinette ouvrit précipitamment son panier et son immense sac de voyage. Le gabelou plongea une main indiscreète parmi les objets de toute nature.

Avisant un colis spécial, le douanier lui dit :

— Que contient ce paquet ?

— Och, répondit-elle, là dedans il y a quatre *pistolets*.

— Comment, des pistolets ! Sont-ils chargés ?

— Comment *chargéi*, reprit-elle. Garnis vous *vouléi* dire. Oui, il y a du jambon, de *l'ettekees* et de la moutarde avec.

Le préposé, sentant celle-ci lui monter au nez, lui dit rudement :

— Il faudrait voir à ne pas vous moquer *des fois* de l'administration, ou il pourrait vous en cuire.

Antoinette le regarda, la bouche ouverte, avec l'œil rond et stupéfait d'une poule qui aurait trouvé cinquante centimes.

Le brigadier continua ses investigations en grommelant. Il retira du fond du sac une boîte en bois ayant la forme d'une caisse de cigares.

— Et ça, des cigares, sans doute ?

— Excusez, Monsieur, dit-elle, le *capitai-ne* ne fume pas.

Le mot de « capitaine » produisit un effet instantané. Le ton du douanier se radoucit. Néanmoins, il fit ouvrir la boîte

qui contenait une espèce de poudre blanche.

— Voyons, Monsieur, quelle est cette poudre? demanda le préposé.

Le capitaine, plus mort que vif, dit simplement :

— C'est du sel.

— Du sel, du sel, reprit le fonctionnaire, on ne me la fait pas à moi. Il y a du louche. On nous a signalé deux acharnés anarchistes, homme et femme, faisant la bête. Ça doit être ça. Du sel, des pistolets, de la mélinite, peut-être! — Passez par ici, citoyens, je vais prévenir mes chefs.

M. et M^{me} Van Krol furent invités à descendre une dizaine de marches qui les conduisirent dans un sous-sol d'une saleté repoussante.

On appelait ce réduit le *bureau spécial*. On y enferma les voyageurs, sans autre forme de procès. On ne leur avait laissé que leur boîte de sel.

CHAPITRE X

LE CABANON



LES malheureux se sentaient vaguement sous le coup d'une arrestation; aucun des deux n'avait la force de rompre le silence.

Une voix rude cria à l'extérieur :

*Les voyageurs pour Paris, en voiture!
Allons, ma petite dame, dépêchons, et vous
là-bas, Monsieur. On part, on part !*

Un coup de sifflet retentit et le train se mit en marche.

Les époux Van Krol étaient dans la désolation. On partait sans eux. Allait-on les laisser là ! Les avait-on oubliés ! Les malheureux tombaient dans un amer

découragement suivi d'un morne désespoir.

N'y tenant plus, fondant en larmes, ils se laissèrent tomber mutuellement dans les bras, en s'écriant :

— De la mélinite, moi ! De la mélinite, lui ! De la mélinite, nous !

Ils se crurent déshonorés.

Leur accès de douleur un peu passé, Antoinette dit :

— Vous voyez, Jean-Baptiste, je vous l'ai dit, avec votre sel. — Est-ce que ça est une *idèi* maintenant. Ça est encore une fois Ernest qui vous a mis ça dans votre tête.

— Mais oui, c'est lui ; il m'a dit qu'à Paris on ne mettait pas du sel dans le manger, et j'en ai pris avec.

— Ernest a encore une fois tenu le fou avec vous, comme toujours. C'est les Anglais qui ne mettent pas de sel. C'est pas à Londres qu'on va, c'est à Paris.

Van Krol soupira profondément.

A tout moment on entendait le bruit

sourd des trains qui passaient et repassaient.

Le chronomètre du capitaine, cadeau de sa compagnie, marquait sept heures.

Le jour tombait, l'obscurité devint de plus en plus complète.

Que faire ? Décidément, on les avait oubliés.

*
* * *

Tout à coup, Van Krol se releva ; il fut pris d'un accès de colère terrible.

Rageusement, il ébranla la porte du cabanon.

Quelques instants plus tard, on entendit le pas lourd d'un douanier de service.

Le préposé s'arrêta devant la porte des prisonniers.

De l'accent parisien le plus pur, le gabelou s'écria :

— Dites donc, là-dedans, faudrait voir à diminuer le potin, car, si *des fois* cela continuait, gare la douche !

Antoinette cria de toutes ses forces :

— Mais, Monsieur, va-t-on nous *laisséi* ici toute la nuit ?

D'un ton dégagé, le douanier lui répondit :

— Cela ne me regarde pas, la petite mère.

— Et sans *soupéi* encore, reprit Antoinette. Qu'on nous donne au moins les quatre *pistolets* qui sont dans le sac. On *peuëi* qu'a même pas *soupéi* rien qu'avec du sel.

— Des pistolets, des pistolets, disait le douanier. Un fait, c'est que vous m'avez l'air de drôles de pistolets. Allons, un bon conseil : asseyez-vous, ou couchez-vous sur les banquettes ; demain M. le procureur de la République vous interrogera.

Van Krol, au comble de la fureur, s'écria :

— Si vous n'ouvrez pas tout de suite, je vous étrangle.

— Oui-da, répondit le fonctionnaire. De la révolte, votre compte est bon. Je

vous répète que si vous continuez à faire du tapage, je fais ouvrir les douches.

La situation devenait intenable.

Van Krol et sa femme se mirent à hurler et à frapper le plancher à coups redoublés, au moyen des deux banquettes qui formaient l'unique ameublement du réduit qui leur servait de prison.

Avec cela, l'obscurité la plus complète; il y avait de quoi devenir fou.

Antoinette, qui avait l'ouïe fine, crut entendre un léger clapotement au-dessus de sa tête. Quelques gouttes d'eau, tombant sur son visage, lui donnèrent la sensation de la situation. Une stupeur mêlée d'angoisse agitait ses nerfs.

Au même instant, son mari s'écria :

— Mais, Antoinette, il pleut ici !

Antoinette, affolée, ne put s'empêcher de dire :

— Mon Dieu, mon Dieu, comment cela va-t-il finir ?

Van Krol, furieux, reprit :

— C'est cet animal de douanier qui aura mis ses menaces à exécution.

Les gouttes tombaient maintenant plus serrées, plus rapides; bref, les malheureux étaient douchés dans les grands prix.

Ils frissonnèrent, glacés jusqu'aux moelles.

Se donnant la main, les deux époux tâtonnaient dans tous les coins pour chercher un endroit qui les mettrait à l'abri de la continuelle pluie.

Car l'eau tombait toujours.

Pour comble de malheur, après quelques tentatives infructueuses, nos voyageurs glissaient tous deux par terre, l'un entraînant l'autre.

Le bruit de leur chute rappelait assez bien celui que l'on perçoit lorsque les otaries du Jardin zoologique d'Anvers plongent du haut du rocher dans le réservoir qui leur est destiné.

Tant bien que mal, s'accrochant l'un à l'autre, ils parvinrent à se relever, trempés jusqu'aux os.

Les banquettes surnageaient. Plus rien pour asseoir leur désillusion. De plus, ils avaient *bu une tasse*, comme on dit vulgairement.

Et quelle tasse? Une tasse fortement salée à cause de la boîte à sel qui surnageait vide.

Bref, l'illusion d'un bain de mer.

Et l'eau montait toujours.

Sans doute, le douanier avait oublié de fermer les robinets.

Tous deux, simultanément, se figuraient être les victimes d'un coup monté. On en voulait à leur vie sûrement.

Une odeur infecte, repoussante, leur monta aux narines.

Un bataillon de rats, délogés de leurs trous par l'eau, nageaient, sautillaient jusque sur le corps des malheureux.

Leur dernier espoir s'évola.

Les attouchements des rats mirent le comble à leur désespoir.

Tous deux s'évanouirent.

CHAPITRE XI

LE RETOUR A BRUXELLES



HEUREUSEMENT qu'au même instant la porte du cabanon s'ouvrit.

Des anarchistes dangereux avaient réellement été signalés. Toute la nuit le bureau des recherches avait été en communication avec la sûreté belge.

On s'était trompé, voilà tout.

Et pendant que les deux bureaux se lançaient mutuellement dépêches sur dépêches au sujet de nos prisonniers, les *vrais* anarchistes avaient naturellement passé la frontière au nez et à la barbe des policiers.

Un d'eux avait même demandé du feu

au chef de la police, tout en lui volant son porte-monnaie.

L'ordre de relâcher les prisonniers venait d'arriver.

Après avoir ouvert la porte du *bureau spécial*, le douanier de service s'écria :

— Vous pouvez disposer.

Ne recevant aucune réponse, le gabelou s'inquiéta et pénétra dans l'intérieur.

La salle était dans un état lamentable.

Après quelques recherches, il trouva les malheureux inanimés, cramponnés tous deux à la même banquette.

Effrayé, il appela au secours, en s'écriant de fermer les douches qui avaient été laissées ouvertes par un oubli réel.

En quelques instants, les malheureux furent transportés au buffet de la gare, où un bon feu les ranima.

Van Krol fut le premier à sortir de sa torpeur.

Hébété, ahuri, les vêtements trempés, il ne se rendait pas tout de suite compte de la situation.

Se souvenant enfin, le capitaine lâcha un juron terrible.

D'abord, il voulut tout casser; mais il se calma en voyant que sa pauvre femme revenait tout doucement à elle.

— De l'eau, de l'eau! s'écria-t-elle.

— Merci, nous sortons d'en prendre! lui dit son mari.

— J'ai soif, reprit-elle.

Tout-à-coup, se rappelant la nuit qu'elle venait de passer, Antoinette se mit à invectiver tout le personnel de la gare.

Un des douaniers, qui savait que l'administration était en défaut, tâchait de prendre M^{me} Van Krol par la douceur, en lui disant :

— Voyons, ma bonne dame, il y a erreur, vous êtes libres tous les deux. Que voulez-vous de plus?

Ces paroles consolantes mirent le comble à son indignation. Elle se remit à injurier tout le monde, à tel point que son mari, effrayé des conséquences pos-

sibles et voyant que tout allait se gâter, lui imposa silence.

Alors, Van Krol, se drapant dans sa dignité, prononça ces paroles :

— Je désire retourner à Bruxelles. Jamais la France n'aura l'honneur de me revoir et je raconterai à tout le Café Continental comment vous agissez avec les voyageurs.

Un train pour Bruxelles venait d'entrer en gare.

Précipitamment, nos deux amis, comme si le feu s'était mis à leurs nippes, s'élançèrent dans un compartiment.

Lorsqu'ils furent convenablement installés, quoique mouillés, Antoinette mit la tête à la portière.

— Asseyez-vous, Antoinette, lui dit son mari.

— Oui, oui, *attendëi* un peu, répondit-elle furieuse, je dois dire quelques mots aimables à ce grand sec qui nous a *enfermëi*.

Elle chercha du regard le douanier qui l'avait interpellée.

Elle l'aperçut enfin sur le trottoir de la gare. Formant un cornet en entourant sa bouche de ses deux mains, elle s'écria avec énergie :

— *Fransche luis!*

Le douanier s'approcha et lui dit sévèrement :

— Tâchez voir de ne pas m'insulter, Madame, et parlez français, si *des fois* vous voulez que je vous comprenne.

Sur ce, au grand amusement des autres voyageurs, elle répondit avec un accent intraduisible :

— Moi dis que vous *zetes un pou!*

Et le train se mit en marche majestueusement, se dirigeant vers Bruxelles.

CHAPITRE XII

THÉOBALD



THÉOBALD, le fils du capitaine, était le plus affreux polisson que la terre eût créé. Il était très mauvais sujet et très précocce.

Vindictif, emporté, paresseux, égoïste et impertinent, tels étaient ses défauts dominants ; avec cela, vandale jusqu'à la stupidité.

Son plus grand plaisir était de casser et de briser.

Il était détesté de tout son entourage ; Coco, lui-même, le perroquet de la famille, ne pouvait le sentir. Chaque fois qu'il apercevait Théobald, il criait à tue-tête

vaurien, vaurien, vaurien! Le cynique gamin s'éclipsait alors au plus vite, en se promettant bien de jouer un mauvais tour au perroquet, lorsque l'occasion s'en présenterait.

Théobald venait d'atteindre sa treizième année.

Assez joli garçon, bien découpé, promettant le bel homme, il plaisait à première vue ; mais aux premières relations la désillusion était complète.

A l'Ecole moyenne, il était le dernier de sa classe. Son bulletin de conduite était désastreux. Sans la protection du professeur de flamand, un ami de son père, il aurait été renvoyé depuis longtemps.

Il en voulait spécialement à M. Poiroteau, professeur de dessin, un brave homme, myope à l'excès. Chaque fois qu'il faisait des démonstrations au tableau, une grosse boule de papier mâché venait se coller en plein sur le dessin du professeur.

Un jour, M. Poiroteau se retourna vivement pour donner des explications à ses

élèves. Au même moment, Théobald lança sa boule de papier traditionnelle; malheureusement, le professeur la reçut en pleine figure.

Un des verres de ses lunettes s'était brisé complètement. M. Poiroteau avait l'œil tout enflammé.

Le petit misérable n'en continua pas moins ses plaisanteries. Pendant que le professeur avait le dos tourné, il s'empara de sa tabatière, la vida et remplaça le tabac par de la cendre du poêle.

Bref, c'était bien l'enfant gâté de nos jours. Sa mère l'adorait et vantait devant lui sa jolie figure, ses réparties..... spirituelles, son savoir et ses soi-disant succès. Il fallait voir les airs d'indépendance et de dédain qu'il affectait déjà, malgré son jeune âge. Il fallait voir ses manières libres et entendre ses propos plus libres encore. La nièce, Mélanie, aussi avait pour Théobald une affection sans bornes.

Il était continuellement criblé de punitions; Mélanie poussait la condescendance

jusqu'à les écrire pour lui, malgré les tours pendables que le galopin lui jouait constamment.

Tous les soirs il fallait 50, 100 et même 200 lignes de pensums. Parfois il en achetait. Sait-on que de nos jours ce petit commerce existe? L'élève peut se procurer 50 lignes pour 10 centimes. Le professeur ferme les yeux sur l'origine de l'écriture et le tour est joué.

L'amabilité de Théobald se manifestait en toute circonstance.

Un jour sa mère lui demanda :

— Qu'est-ce que tu préférerais pour ta fête, Théobald?

— Ce que je voudrais pour ma fête? Ce serait de voir brûler l'école! répondit le sinistre gamin.

CHAPITRE XIII

LA PETITE ILE



ALGRÉ ses treize ans, Théobald jouait aux courses dans un de ces cabarets borgnes où on accepte des mises d'un franc gagnant et un franc placé, véritables lieux de perdition pour la jeunesse.

L'idéal du précoce gamin était d'aller voir courir au champ même.

Le jour même du départ de ses parents vers Paris, il avait résolu de faire l'école buissonnière pour se rendre à la *Petite Ile*.

Il y avait réunion pour *l'amélioration de la race chevaline* et pour *l'aplatissement des porte-monnaies*. On pourrait

ajouter, à notre avis, que la démoralisation de la race humaine y trouve également une de ses principales sources

En moins d'une demi-heure, Théobald était au courant des ficelles de la pelouse.

Il avait 22 francs dans sa poche. Il se les était procurés Dieu sait comme.

Un individu mal famé, comme il s'en trouve beaucoup dans ces courses de quatrième ordre, avait fait la connaissance facile de notre gamin. C'était une espèce de brute, frisé au petit fer, fumant une cigarette qui lui collait aux lèvres. Il lui fit jouer *Véronique* « outsider » à huit contre un. Théobald gagna huit fois sa mise. Il était radieux, il se croyait invincible, mais la médaille se retourna et après la quatrième course il ne possédait plus un centime. Il était décavé.

Son nouvel ami lui dit de ne pas se décourager, qu'à la prochaine réunion il lui indiquerait des *tuyaux* inbattables.

Théobald se promettait bien de revenir pour rentrer dans ses pertes.

Chemin faisant, car il n'avait même plus de quoi payer son tram, il dit à son compagnon d'occasion :

— Moi, mon cher, je suis né pour les courses, je crois que j'ai un cheval dans le ventre.

Et, peu respectueux, croyant se rendre intéressant, il ajouta :

— Avant de m'avoir, maman a dû commettre une faute avec un maquignon. Les jours de courses, je n'y tiens plus, c'est plus fort que moi, il faut que je parie!

*
* * *

Que nos lecteurs ne nous taxent pas d'exagération. C'est la nouvelle école. L'esprit de nos gamins prend en général une tournure désespérante.

Et nous disons que c'est l'éducation à rebours qui nous prépare une génération dont nous aurons peut-être à rougir plus tard.

Une des principales causes de cette

dégénérescence provient principalement de l'abus de l'image, tolérée de nos jours. Les journaux satiriques de jadis, avec leur gaieté bon enfant, ont fait place à un tas de publications illustrées d'une obscénité révoltante et qui, pour la plupart, n'ont même pas l'excuse de l'esprit.

Comment veut-on que les gamins et les gamines de 13 à 14 ans, dont les sens vont s'éveiller, ne se communiquent pas entre eux les impressions qui se dégagent des journaux érotiques qui sont affichés aux coins des rues de notre belle capitale?

Presque toutes ces ignominies nous viennent de Paris, la ville lumière. Quand on pense que c'est dans cette même ville de Paris qu'on a défendu jadis la vente de notre bon et inoffensif *Manneken-Pis*!

Et ces fameux et inconséquents *Béren-gistes* souillent les yeux, le cœur et l'esprit de nos enfants, en mettant la pornographie à la portée de tous par la modicité des prix.

A ce point de vue, un bon coup de

balai s'impose. Tous les pères de famille seront d'accord à ce sujet.

*
* *

Décavé, mais non guéri, Théobald se disposa à rentrer chez lui, mécontent et furieux.

Au moment de son arrivée au logis, Suska nettoyait le trottoir. Toisant le gamin, elle lui dit vivement :

— *Van wau kom de na, alléi?*

— *Alléi is de kop af!*

— *Krabt a voeten af, Théobald, ik heb de collidor gekuischt.*

— *Ik heet Mynheer Théobald, zelle Siska.*

— *Ja, reprit-elle, ik slaag nog liever mijn opneemvodka op a gezicht als a Mynheer te nomeneeren.*

Et le charmant Théobald, sans plus s'inquiéter de la servante, traversa le vestibule, les pieds crottés.

— *Baldaedige snotneus!* lui cria Suska.

*
* *

Théobald se demanda quelle méchan-

ceté il pourrait inventer pour faire passer sa mauvaise humeur.

Son mauvais génie eut tôt fait de le conseiller.

Il se procura un bouquet de persil et le jeta dans la cage du perroquet. Celui-ci lui cria comme d'habitude : *Vaurien, vaurien!*

Théobald se rendit ensuite dans la chambre à coucher de la nièce Mélanie.

Il répandit une grande quantité de *poil à gratter* sous les couvertures de la pauvre fille.

Le lendemain, Mélanie avait une éruption de sang.

Quant à Coco, il était mort. Le persil l'avait empoisonné.

Théobald était ravi!

CHAPITRE XIV

LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS



L'ÉTAT, c'est moi ! disait jadis Louis XIV, le perruquier.

L'Etat, c'est moi ! se dit chaque représentant.

De tous les théâtres subventionnés, nous n'en connaissons pas un seul qui soit aussi intéressant que celui qui porte le nom de *Chambre des Représentants*. Il renferme dans son sein des chefs d'emploi de tous genres, les pîtres y sont largement représentés.

Les membres de la Chambre, quoique tous très honorables, forment entre eux des contrastes frappants. Il y en a pour tous les goûts.

Il y en a de vieux, de jeunes, de charmants, de colériques, d'affables, de sociables, d'égoïstes, d'élégants, de crasseux, d'utiles, d'inutiles, de grognons, de craintifs, de timides, de turbulents, de forcenés, d'estimables, d'ennuyeux, d'obscurs, de fainéants, d'entêtés, d'orgueilleux, de fanfarons, d'enfantins, de venimeux, de nigauds, d'impertinents, d'indisciplinés, de malveillants, de récalcitrants, de quinteux, de pédants, de belliqueux, de traîtres, de polis, de candides et de paresseux. Il y a même des aliénés.

Bref, toute une salade. Les grands hommes seuls font défaut.

Les désintéressés y sont également inconnus.

Selon nous, le pays peut être comparé à un omnibus attelé de 150 chevaux qui tirent à peu près tous, chacun de son côté.

Il nous souvient qu'un membre facétieux, voulant prouver à ses électeurs qu'il avait aussi pris la parole pendant la session, a proposé un jour à l'assemblée la

suppression des allocations mensuelles servies à nos députés. Le vote a eu lieu par *assis et levé*. Tout le monde est resté assis, même le proposant.

Quant à la capacité, c'est à mourir de rire.

Certains membres du régime nouveau en sont encore à se demander par quelle série de circonstances heureuses ils ont passé pour en être arrivés à faire partie de la Chambre des Représentants.

Et quand nous aurons dit que nous croyons qu'ils ne savent pas tous lire et écrire, nous aurons tout dit.

*
* * *

Une grande quantité de nos compatriotes se désintéressent absolument des travaux de la Chambre. Van Krol était de ceux-là; mais depuis qu'il était capitaine de la garde civique, il s'était dit qu'il se devait à la chose publique.

Et qui sait? de plus nuls que lui étaient députés!

Afin de s'initier, il avait résolu d'assister à une séance de la Chambre, et ce, pour la première fois de sa vie.

Il avait commencé par lire les journaux; mais les comptes-rendus des séances lui semblaient tellement extraordinaires, qu'ils lui paraissaient fantaisistes.

Il ne pouvait se résoudre à croire que certains parlementaires, qui devraient être des gens bien élevés, se permissent de s'invectiver dans un langage emprunté à la Halle aux poissons.

Pour cette raison, il n'était pas fâché de constater par lui-même si les gazettes mentaient ou disaient la vérité.

Ceux qui n'ont jamais vu la Chambre des Représentants son invités à suivre notre ami Van Krol à la séance qui va suivre.

CHAPITRE XV

LA SÉANCE.



ON faisait *queue* rue de Louvain. La foule des grands jours s'étouffait dans les couloirs. Une séance à boucan était annoncée. On devait discuter la question militaire.

Une *loge* réservée était occupée par plusieurs députés français qui, étant à bout de leur rouleau, venaient prendre des leçons *d'enguirlandage*.

M. de Poissard de Castafiole alla même jusqu'à dire : *Ces diables de Belges ne se contentent plus de nous imiter, ils nous surpassent !*

Au dehors des camelots criaient à tue-

tête : Demandez *l'Éducation parlementaire*, à 10 centimes ! Demandez les portraits des artistes de la Chambre, 50 centimes la douzaine !

Il est deux heures de l'après-midi.

Au lever du rideau, pardon, au début de la séance, tous les députés sont en veston ou en redingote.

Le président frappe les trois coups et déclare la séance ouverte.

L'appel nominal constate que la Chambre n'est pas en nombre.

Plusieurs députés se plaignant de la chaleur se mettent en bras de chemise. Les uns tambourinent sur leurs pupitres, d'autres allument leurs pipes. Deux membres, visiblement émus, se placent dans leurs fauteuils à la mode des tailleurs. D'autres encore, plus mal embouchés, mettent leurs jambes sur leurs dossiers en tournant le dos au bureau de la Chambre.

Quelques-uns cependant conservent une attitude convenable, les huissiers surtout.

Plusieurs de ces Messieurs ont fait

placer devant eux une bouteille de cognac et une carafe d'eau.

Les conversations particulières battent leur plein. Quelques membres ayant voté l'abolition des jeux jouent au *poker*.

Il est deux heures trois quarts. Un groupe de membres, paraissant avoir bien dîné, entre bruyamment.

La Chambre est enfin en nombre.

Après un coup de marteau doublé d'un coup de cloche, un silence relatif s'établit.

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs, continuons les débats sur la question militaire.

La parole est à M. Doucement.

M. DOUCEMENT (mielleux). — Je reprends le fil de mon discours de la séance dernière, Messieurs, et je répète que la plupart d'entre vous ne connaissent rien à la question militaire.

M. VAN SNUL (chantonnant). — Tegeral dal dal dal dieren, bijt in mene bil t'is peperkoek !

UNE VOIX. — C'est ce clapette qui va (ter).

M. LE PRÉSIDENT (calme). — Voyons, M. Van Snul, vous n'êtes pas ici pour chanter, vous êtes ici pour vous occuper des affaires du pays.

M. VAN SNUL (gouaillieur). — Je me fous du pays. (*Applaudissements sur plusieurs bancs.*)

M. LE PRÉSIDENT (impressionné). — J'aime à croire, M. Van Snul, que vos paroles ne reflètent pas votre pensée.

M. VAN SNUL (fanfaron). — Je dis ce qui me plaît, je n'ai pas de comptes à vous rendre.

M. LE PRÉSIDENT (toujours calme). — Respectez au moins l'orateur.

M. VAN SNUL (goguenard). — Je me fous de lui !

M. LE PRÉSIDENT (indigné). — M. Van Snul, je vous rappelle à l'ordre.

M. VAN SNUL (exalté). — Je m'en fous !

M. SMOELTOE (conciliant). — Soyez donc convenable, M. Van Snul.

M. VAN SNUL (furibond). — Vous n'avez

pas que je sache la police de la Chambre, M. Smoeltoe.

M. SMOELTOE (énervé). — Non, mais votre conduite m'indigne.

M. VAN SNUL (aliéné). — Eh bien ! si vous osez encore m'adresser la parole, je vous casse la gueule !

DE TOUTES PARTS. — La clôture, la clôture !

M. LE PRÉSIDENT (souriant). — Je renonce à convertir M. Van Snul ; je lui laisse son langage imagé et son manque d'éducation. Le pays appréciera. (*Tumulte sur plusieurs bancs. Cris : à l'ordre !*)

La parole est continuée à M. Doucement.

M. DOUCEMENT. — Je pense avoir démontré suffisamment à la portion intelligente de la Chambre qu'une armée de volontaires seule peut rendre des services au pays. L'agriculture a besoin de bras, Messieurs, ne l'oubliez pas, et ce sont souvent les meilleurs travailleurs qui tombent à la conscription.

En examinant la question dans un autre

ordre d'idées, je constate que le métier de soldat peut être exercé par le premier venu, surtout en Belgique, où ce métier constitue une véritable sinécure.

Parodiant les paroles d'un homme politique fameux, je dirai : la conscription, *voilà l'ennemi*, et j'ajouterai : le volontariat, *voilà le sauveur* !

De plus, je dirai qu'en abondant dans mon sens, vous créerez, en éduquant et en nourrissant bien les volontaires, une armée d'élite, honorable, forte et digne sous tous les rapports et vous diminuerez en même temps dans une forte proportion le nombre de va-nu-pieds qui constitue actuellement une des plaies sociales de notre bien aimé pays.

M. PAPIER (interrompant). — Mais c'est de la démente cela. La voilà bien votre armée de mercenaires !

M. LE PRESIDENT. — N'interrompez pas, je vous prie.

M. VOLLEPOT. — Ik vraag de parole voor een motion d'ordre.

M. LE PRÉSIDENT. — Allez, vous l'avez.
Spreekt.

M. VOLLEPOT. — Ik reclameer op de discussion van de réorganisation militaire. Ik heb niets compreneerd van den discours français van M. Doucement en ik demandeer de traduction en flamand of wel ik zal met eene bulletin blanc voteeren en den pays zal jugeeren.

M. LE PRÉSIDENT. — De officiëele compte rendu analytique flamand zal u edificeeren.

M. VOLLEPOT. — Ik compreneer dat ook niet, dat is flamand met haar op !

M. WAELEKOP. — D'ji voureuve bin el traduction en wallon et tout.

M. LE PRÉSIDENT. — Tejovo, monet farceu ! — Je prends note de vos désirs, Messieurs. Je les renvoie à la commission des vieux cartons. La parole est à M. Doucement.

M. DOUCEMENT. — Mûrissons bien nos décisions, de manière à ne pas les regretter plus tard. Prenons exemple sur la loyale, la libre Angleterre. Voyez les

hauts faits accomplis par leur armée de volontaires. (*Tumulte indescriptible. — Assez ! La clôture !*)

M. LE MINISTRE. — Messieurs, c'est de l'Angleterre que nous vient la civilisation. (*Tumulte. — Cris divers : menteur ! Mouchard !*)

M. LE PRÉSIDENT. — Ces interruptions sont intolérables ; si elles continuent, je lèverai la séance.

M. PAPIER (furieux). — Je ne permets pas au ministre de tenir un langage pareil. Dites plutôt que l'Angleterre est la honte de la civilisation. J'ajoute que je tiens le ministre pour un cancre qui n'a qu'un souci, celui de garder son portefeuille. Pour le restant il s'en fout ! (*Applaudissements. — Exclamations. — Cris : A l'ordre !*)

M. LE MINISTRE (vexé). — Vos paroles et votre opinion me laissent froid. (*Vacarme. — Cris : A l'ordre !*)

M. PAPIER (tonitruant). — Taisez-vous, cynique comédien !

M. LE MINISTRE. — Je ne répondrai plus à l'honorable membre, je sais qu'il a été débardeur avant de siéger ici! (*Violent tumulte. — Exclamations.*)

M. VAN KROMMENELLENBOOG. — Je connais des ministres qui ont été dans des maisons de correction!

M. LE PRÉSIDENT. — Je ne puis tolérer un langage pareil.

M. LE MINISTRE (calme). — Laissez dire, M. le Président. Je n'y mettrai point de colère; si je me fâchais, j'aurais l'air de prendre l'honorable membre au sérieux.

M. VAN CROMMENELLENBOOG (vexé). — Et moi je vous envoie l'expression de mon mépris!

M. LE PRÉSIDENT. — M. Van Crommenellenboog, je vous rappelle à l'ordre.

M. VAN CROMMENELLENBOOG. — Op ha gebroebeld! luisegang!

M. LE PRÉSIDENT. — Interprête, veuillez traduire les paroles que l'honorable membre vient de prononcer.

L'INTERPRÈTE. — Je n'oserais jamais, M. le Président.

M. LE PRÉSIDENT. — Osez sans crainte, mon ami.

L'INTERPRÈTE. — Je suis trop bien élevé, M. le président, pour oser répéter ce que j'ai entendu.

M. LE PRÉSIDENT. — C'est bien, vous viendrez me trouver après la séance. Voyons, Messieurs, du calme, soyons convenables, n'oublions pas que le pays nous écoute.

M. POULOT. — *Ques qui vou, sti la, avou s'pays ?*

M. CHICOT. — *Il n'a pon d'pays, il n'a que le pove peuple !*

M. LE PRÉSIDENT. — Et si maintenant nous discutons un peu plus sérieusement. Ne nous écartons pas de la question militaire. La parole est continuée à M. Doucement.

M. DOUCEMENT. — Je vous remercie, M. le Président, mais je dois dire que la Chambre commet une escroquerie politi-

que en voulant m'empêcher de parler. (*Rumeurs*). L'obstruction systématique de certains membres me met dans la nécessité de renoncer à la parole. (*Applaudissements*.) J'espère que le pays, profondément écoeuré, finira par renvoyer dans leurs foyers les énergiques qui se sont introduits ici, on ne sait par quelle aberration du corps électoral. (*Mouvements divers. — Cris : A l'ordre ! — Tumulte indescriptible.*)

M. DETOUCHAMPS. — Pardon, M. Doucement, est-ce de mon parti que vous voulez parler ?

M. DOUCEMENT. — Je sais apprécier votre modération et votre souci des convenances, cher collègue, mais je vous sais aussi trop intelligent pour ne pas déplorer avec moi la conduite de certains membres qui n'ont aucune idée des égards que l'on se doit entre collègues. (*Cris : A l'ordre ! A la porte !*)

M. DETOUCHAMPS. — Veuillez préciser, Monsieur.

M. DOUCEMENT. — Je ne désire pas faire de personnalités, mes paroles visent les mal élevés qui rendent nos travaux pénibles, sinon impossibles. Bref, je suis honteux de faire partie d'une Chambre aussi mal composée! (*Vacarme indescriptible. — Cris : A l'ordre ! — Vous êtes un lâche ! — Vous en êtes un autre ! — Banqueroutier ! — Scheeve lavabo !*)

Le président, après avoir vainement carillonné, dépose la sonnette sur le bureau.

Le député Van Snul qui veut empêcher le carillonnage, se glisse doucement derrière le fauteuil du président et s'empare de la sonnette. M. le président, qui a vu le mouvement, tire une autre sonnette de sa poche en disant à son secrétaire :

— Heureusement que j'ai pris mes précautions avec tous ces gamins.

Van Krol remarque avec stupéfaction que les bouteilles de cognac sont aux trois quarts vides et que les carafes d'eau n'ont pas été entamées.

M. le président recommence à sonner à tour de bras.

Pendant tout ce brouhaha, les conversations particulières s'engagent.

M. DECOURTOIS à M. ROTTELIP. — Pardon, cher collègue, y a-t-il longtemps que vous êtes dans l'hémicycle ?

M. ROTTELIP (toisant son interlocuteur). — Get percies ne smoel gelijk nen hémicycle !

M. DUCOURTOIS. — Je ne saisis pas bien, cher collègue.

M. ROTTELIP (haussant les épaules). — Apprenez le flamand, alors !

M. DECOURTOIS. — Je vous sais gré du conseil, cher collègue.

M. ROTTELIP. — Fourt !

Et les chers collègues se tournent le dos.

Le silence se rétablit peu à peu.

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. le Ministre.

M. LE MINISTRE. — Je ne suis pas d'accord avec M. Doucement. Je rends

hommage à l'immense talent de l'honorable membre, mais un pays qui se respecte ne doit confier ses destinées ni aux premiers venus, ni aux va-nu-pieds. Au contraire, à mon avis, une sélection s'impose et l'on ne doit admettre dans les rangs de l'armée que des citoyens sains, vigoureux, purs de toute tache morale. Je dis que le service personnel seul doit rencontrer nos sympathies, avec les restrictions que je viens d'énoncer.

M. DOUCEMENT. — J'en suis fâché pour M. le Ministre, mais je lui ferai remarquer qu'hier il a soutenu tout le contraire.

M. LE MINISTRE (souriant). — C'est possible, mais pas avec autant de conviction.

M. DOUCEMENT. — Permettez - moi, M. le Ministre, de vous dire que je considère vos paroles comme pure plaisanterie, et je profite de l'occasion pour vous faire remarquer qu'en toutes choses vous promettez des réformes, sans jamais les donner.

M. LE MINISTRE (souriant). — C'est pos-

sible, Monsieur, mais si je les donnais, je ne pourrais plus les promettre.

M. VAN SNUL (exalté). — Je demande la parole pour un fait personnel.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous avez la parole, M. Van Snul.

M. VAN SNUL (rageur). — En parlant tout à l'heure de mal élevés, M. Doucement m'a regardé.

M. SMOELTOE (interrompant). — Un chien regarde bien un évêque.

M. VAN SNUL (furieux). — Vous, n'est-ce pas, si vous m'interrompez encore, je vous flanque la main sur la figure.

M. DOUCEMENT (filandreux). — L'honorable membre doit savoir lui-même si mes paroles peuvent lui être appliquées.

M. VAN SNUL (crâmoisi). — Je n'accepte pas vos excuses. Si vous osez sortir avec moi je vous réglerai votre compte.

M. DOUCEMENT (calme). — Je ne veux pas me compromettre avec vous, cher collègue.

M. VAN SNUL (hors de lui). — Eh bien !

alors, vous êtes un lâche, je vous crache au visage et vous pouvez vous considérer comme souffleté. (*Cris divers : A l'ordre ! La clôture !*)

On chante la *Carmagnole* en s'accompagnant à coups de poings sur les pupitres.

Vacarme épouvantable. On insulte le président. On chante la *Marseillaise*.

Van Krol, indigné et furieux, n'y tient plus. Il se met debout et, du haut de la tribune, il s'écrie :

— En voilà assez. J'ai voulu en avoir le cœur net. Je constate et je dis que je n'ai jamais pensé qu'un parlement pouvait contenir dans son sein une telle quantité de rustres et de mal élevés, et, ce que je comprends encore moins, c'est que les membres convenables hésitent à donner leur démission. (*Tumulte. — Cris : A la porte ! Evacuez les tribunes !*)

Sur un signe du président, Van Krol fut enlevé en *cinq sec* par les pioupious de service. En un clin d'œil il se trouvait au beau milieu de la rue de Louvain.

« Non, se dit Van Krol, jamais je ne pourrai devenir assez grossier que pour faire partie du parlement de mon pays. »

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il fut housculé par un monsieur correctement vêtu.

Le monsieur, au lieu de s'excuser, lui dit :

— Vous ne pourriez pas faire attention, idiot, imbécile, crétin ?

Van Krol, stupéfait, lui répondit :

— Et vous, ne pourriez-vous pas être un peu plus poli, Monsieur ?

— Je suis député, Monsieur ! reprit l'autre avec hauteur.

Van Krol, croyant avoir perdu la notion exacte des choses, ne trouva que ceci à répondre :

— Oh ! pardon, Monsieur, c'est différent.

*
* * *

Sauf celui dont nous venons de parler, nos honorables députés, pris séparément,

sont tous aimables et charmants. Il faut croire que l'atmosphère de la Chambre bouleverse complètement leur tempérament.

Il n'en est pas moins vrai que si cela continue, notre beau et intéressant petit pays sera bientôt, au point de vue de l'éducation parlementaire, à la queue des autres nations.

Question politique à part, l'obstruction systématique servie par des moyens grossiers et violents conduira fatalement à un résultat déplorable. Dans les relations quotidiennes on remarque parfaitement que le principe de l'autorité tend à disparaître. Nous pouvons même dire qu'il a disparu avec le respect de ce qui est et doit être respectable.

Et quand on pense que ces extravagances sont commises par des hommes de première valeur, des *éducateurs* même, on se demande si on rêve.

Que nos lecteurs nous pardonnent, à nous petits, de rappeler les grands à

l'ordre, mais nous sommes heureux de pouvoir dire librement ce que ressent notre conscience révoltée.

Il nous semble que certains de nos honorables encourent une lourde responsabilité.

CHAPIRE XVI

PALMYRE

PALMYRE, la fille des époux Van Krol, était un ange. Cette appellation n'est ni excessive, ni exagérée. A tous les points de vue, la charmante fille formait un contraste frappant avec son frère Théobald, que nos lecteurs ont déjà pu apprécier.

Et, à ce propos, on aurait pu se demander pourquoi Palmyre tenait de son père et de sa mère, tandis que Théobald ne ressemblait ni à l'un ni à l'autre.

Phénomène très fréquent que nous ne chercherons ni à expliquer, ni à approfondir.

Les 18 ans de Palmyre venaient de

sonner. Jolie comme un amour, elle faisait penser à notre talentueux peintre Van Beers. Ses yeux d'un bleu céleste, sa bouche gracieuse, ses cheveux bouclant naturellement sur le front lui donnaient l'éclat d'une beauté idéale.

Elle aimait ses parents à l'adoration. Elle était douce, soumise et tendre. Avec cela spirituelle sans prétention et musicienne jusqu'au bout des ongles.

Elle avait le rare secret de plaire à tout le monde, nulle coquetterie ne se manifestait dans sa personne, et son maintien timide et correct faisait l'admiration de tous ceux qui la connaissaient.

Depuis sa tendre enfance, elle avait toujours eu une grande sympathie pour Lucien Candidon, un ami de son père. Elle avait toujours considéré ce jeune homme comme un grand frère, mais, en grandissant, cet amour fraternel fut remplacé insensiblement par un sentiment beaucoup plus tendre.

Elle tenait de sa mère des habitudes

d'ordre et d'économie. M^{me} Van Krol possédait au suprême degré la passion de la propreté, de cette propreté bienfaisante qui est la moitié de la santé.

Bien souvent Palmyre aidait la servante, Suska. Elle frottait, elle rangeait, elle essuyait, elle époussetait.

Sous ce rapport, les Bruxelloises sont à mettre hors de pair. Les intérieurs des ménages sont la plupart resplendissants d'ordre et de soins méticuleux.

Un Bruxellois très connu, M. Charles Michiels, a inauguré pour ses nombreux locataires un système de récompenses qui a produit les plus brillants résultats. Les propriétaires qui voudront imiter son exemple s'en trouveront bien.

Le prince Albert et son auguste épouse ont récemment encouragé les lauréats par leur présence. Ces relations de prince à ouvrier et à petit bourgeois ne peuvent que renforcer encore l'affection que le peuple belge porte à ses souverains.

*
* *

Les époux Van Krol avaient un cheveu dans leur existence : c'était Théobald.

Ils s'étaient complètement détachés de ce fils, qui n'avait jamais eu pour eux la moindre affection. Ils avaient reporté leur amour sur leur fille unique qui leur donnait tant de satisfaction sous tous les rapports.

En quittant la pension, Palmyre avait passé un brillant examen de sortie. Sur neuf branches, elle avait obtenu sept premiers prix. La mère était folle d'orgueil, et le père, heureux au delà de toute expression.

*
* *

Un soir, n'y tenant plus, Palmyre prit sa mère à part et lui dit en souriant :

— Maman, j'ai un aveu à te faire. J'aime Lucien. Je te le dis à toi d'abord, parce que tu es ma mère, et ensuite parce que je ne veux avoir aucun secret pour toi.

Deux larmes perlaient dans les yeux d'Antoinette.

La brave femme savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les sentiments de sa fille. Son cœur de mère avait deviné aussi depuis longtemps que *Luchien* adorait Palmyre.

Luchien, son brave *Luchien*, il lui était impossible de prononcer ce nom autrement.

— Chère enfant, dit-elle à sa fille, tu *saiëi* que je t'aime de tout mon cœur. *Luchien* est un bon garçon que j'ai toujours *estimaiëi*, je crois qu'il te rendra heureuse, et, s'il ne tient qu'à moi, il deviendra ton mari.

Un éclair de joie fit briller les jolies prunelles de Palmyre. Une joie intense, infinie, un de ces bonheurs qui ne se traduisent pas, gonflait la poitrine de la jeune fille.

— J'ai un peu peur de papa, disait-elle, il m'agace toujours avec M. Ducheveu ; il dit que son ami ferait un bon mari pour moi.

— Ta, ta ta, lui répondit Antoinette ; M. Ducheveu avec son gros ventre. Papa dit ça pour rire. Autant vaudrait *épousèi* un cervelas avec des pattes. Du reste, je parlerai à ton père ; sois tranquille.

— Oh ! maman, que tu es bonne et que je suis heureuse ! s'écria Palmyre.

En prononçant ces paroles, elle se jeta dans les bras de sa mère et l'embrassa longuement.

CHAPITRE XVII.

LA BOURSE

Qui habet aures audiendi audiat.



ISQUONS une petite description.

La Bourse de Bruxelles est, de l'avis de tous les connaisseurs un des plus beaux monu-

ments de la capitale.

Faufilons-nous sous cette belle robe et entrons.

Quel contraste ! Autant l'extérieur est agréable dans son ensemble, autant l'intérieur nous apparaît sous une forme plutôt triste.

Pas d'air, une odeur nauséabonde, une obscurité propice aux plus sinistres méfaits.

Dans cet antre, physiquement et moralement malsain, on aperçoit le visage décomposé des uns, l'allure crâne des autres. L'aspect général serait digne du crayon d'un Rops ou d'un Gustave Doré.

La Bourse, ce palais million, a une odeur spéciale et un langage à part. On y voit fourmiller les honnêtes gens, les uns suivant la loi, les autres selon la morale.

Une grande partie de ces hommes de bien pratiquent l'art de s'approprier la bourse des autres en côtoyant le code civil au dépens des gogos.

Jamais la fièvre de l'agiotage n'a atteint un plus grand développement que de nos jours.

Aussi, nous faisons un appel suprême aux pères de famille, aux malheureux négociants, petits et grands, qui se laissent parfois tenter par l'appât d'un gain facile.

Qu'ils oublient le chemin de la Bourse, qu'ils se remettent bravement derrière leur comptoir qu'ils n'auraient jamais dû quitter!

D'autres encore, non moins intéressants, ont été pris dans l'engrenage. Par suite de la notable réduction du taux de l'intérêt des placements de tout repos, beaucoup de petits capitalistes et de petits rentiers, voyant leurs ressources diminuer, se sont jetés à corps perdu dans les placements aventureux et se sont ainsi exposés aux graves dangers de la spéculation.

Ceux qui nous lisent réfléchiront, et s'arrêteront s'il en est temps encore. Nous ne conseillons, du reste, que ce que nous pratiquons nous-mêmes ; nous sommes ennemis acharnés des jeux, sous leurs différentes formes.

Si l'on songe que les paris aux courses ont déjà entraîné tant de ruines, ont déjà causé tant de suicides, on se demande ce que doit produire la spéculation en Bourse, qui peut avoir des conséquences bien plus terribles.

En effet, le pari aux courses est un jeu d'enfant à côté de l'ogre de la Bourse.

Le joueur qui met vingt francs sur un cheval qui arrive bon dernier perd son louis, et puis c'est tout; mais celui qui spéculé en Bourse, sa perte ne se limitant pas dans la plupart des cas, peut subir des déficits considérables. Arrive alors le triste lendemain, où il court après son argent : c'est la ruine, la faillite et le déshonneur qui sont au bout.

Rendons hommage aux financiers honnêtes, mais mettons le public en garde contre les tripoteurs de titres, contre les bookmakers du marché en banque qui, en déboursant une somme relativement minime, peuvent entrer au parquet de la Bourse, et qui souvent sont en même temps dignes d'un autre parquet.

*
* * *

Un jour que notre devoir professionnel nous forçait à pénétrer dans ce fameux « Palais de la Bourse » que d'aucuns appellent le « Temple de l'Enfer », et qui ce

jour-là pouvait être comparé à une succursale de fous furieux, nous aperçûmes notre ami Van Krol, la face congestionnée, discutant avec animation les cours du jour.

Nous nous approchâmes de lui et nous constatâmes avec effroi les ravages qui s'étaient produits sur la physionomie, toujours si calme, de ce brave et digne homme.

Anxieusement, nous lui demandâmes des nouvelles de sa santé. Il nous prit à part et nous narra sa petite histoire :

« Figurez-vous, nous dit-il, que j'ai rencontré, pour mon malheur, il y a environ trois mois, Jean Vantrekbol, un ancien camarade de classe, que j'avais perdu de vue depuis longtemps.

» Après quelques apéritifs pris chez Verhasselt, au Café de la Lanterne, mon ami se mit à parler finances, en faisant miroiter les bénéfices considérables pouvant résulter de la spéculation en Bourse.

» Le jeu a toujours été mon moindre

défaut; de plus, j'étais fort ignorant en matière financière. Mes connaissances ne dépassaient pas le 3 % Belge et les obligations du Crédit Foncier.

» — Cela ne fait rien, me dit mon ami. Tu as de l'argent, moi je n'en ai pas, mais je te donnerai des *tuyaux*.

» Sa loquacité me séduisit; nous prîmes rendez-vous pour le lendemain. Avant de me quitter, il m'emprunta un louis. Ce détail aurait dû me faire réfléchir.

» A notre première entrevue, mon ami me fit acheter 10 Métropolitains à 560 fr. Le lendemain, cette valeur cotait 580 fr. Je gagnais 200 francs.

» Le surlendemain, une deuxième opération obtint encore plus de succès.

» Dès lors, je dois bien l'avouer maintenant, je me croyais la vocation.

» Tous les jours, j'étais en Bourse. Je ne mangeais plus, je ne dormais plus, et j'étais dans un état d'énervement continu.

» A la première liquidation, je perdis

2,000 francs. Au bout d'un mois, mes pertes s'élevaient à 50,000 francs.

» J'étais devenu un joueur enragé!

» Mon agent de change était sur les dents. C'était un brave homme, il me conseillait la prudence; constamment, il essayait de me retenir; rien n'y fit, je voulais me rattraper.

» J'achetais, je vendais à tour de bras. Voilà trois mois que je pratique, et je perds 200,000 francs! »

Nous laissant stupéfait, Van Krol nous serra la main et se perdit dans la foule.

* * *

Palmyre Van Krol s'était aperçue depuis quelque temps de l'état soucieux de son père. Ce n'était plus le même homme. Continuellement, il se plaignait de violents maux de tête.

La brave fille, qui avait eu en pension le premier prix en sciences commerciales, avait deviné le gouffre qui se creusait aux pieds du capitaine.

Elle eut l'intuition d'une catastrophe.

Voulant savoir à quoi s'en tenir, elle jetait parfois un regard furtif sur la correspondance. Elle ne tarda pas à s'apercevoir que la fortune de son père était sérieusement compromise.

Elle ne voulut rien dire à sa bonne mère, de crainte de l'alarmer ; mais, comme elle n'était point sotte, elle résolut de tirer l'affaire au clair en provoquant une explication avec son père.

Bravement, elle prit les devants.

*
*
*

A quelque temps de là, nous revîmes Van Krol au Café Continental. Il était souriant et paraissait tout guilleret.

A brûle-pourpoint, il nous disait :

« — A propos, mon cher, je suis complètement guéri. Mon bon ange veillait ; ma bonne Palmyre s'était aperçue de mon état de nervosité ; elle a voulu en avoir le cœur net, et, un beau soir, en me prenant à part, elle me dit :

» — Papa, tu joues à la Bourse !

» Interloqué, un peu honteux, je dois l'avouer, je ne sus que répondre.

» Sans se décourager, elle reprit :

» — Voyons, papa, promets-moi de ne plus jouer à partir d'aujourd'hui. Confie-moi la situation tout entière, et compte sur moi pour terminer le tout au mieux.

» La solution proposée par ma fille me soulaït d'autant plus que ma situation me paraissait inextricable.

» Je l'embrassai avec effusion, j'avais la larme à l'œil, en lui donnant carte blanche, tout heureux de trouver quelqu'un à qui je pusse confier ma triste situation.

» Et à vous, je puis bien le dire :

» Ce qui m'a tenté un peu au jeu de la Bourse, c'est la diminution constante de l'intérêt de l'argent.

» Autrefois, une fortune de 200,000 fr. rapportait 10,000 francs de revenu, et la vie était à bon marché.

» Actuellement, le revenu de pareille somme n'est plus que de 6,000 francs, et

toutes les choses nécessaires à l'existence sont devenues beaucoup plus chères.

» Cependant, c'est bien fini, je ne jouerai plus.

*
* * *

» Voulant m'excuser auprès de ma fille, je lui dis que j'avais voulu gagner la forte somme pour lui constituer une dot digne d'elle.

» Finement, elle me répondit :

» — Suis-je donc si laide, que tu aies peur de me voir coiffer sainte Catherine, si je n'ai pas de dot ? Sois tranquille, cher père, l'élu de mon cœur, que tu connais déjà un peu, me prendra pour moi-même, et la question d'argent sera pour lui très secondaire.

» Depuis, ma bonne Palmyre a mené ma barque avec tant d'intelligence, que mes pertes, évaluées par moi à environ 200,000 francs, se sont trouvées réduites à 180,000 francs.

» Malheureusement, voilà ma pauvre fille sans dot, ou à peu près ! »

CHAPITRE XVIII

L'ASSURANCE SUR LA VIE



IL faut autant qu'on peut obliger tout le monde, a dit La Fontaine.

Nous inspirant de cette belle pensée et voyant que Van Krol était revenu à d'aussi bons sentiments, nous avons cru le moment opportun pour lui dire qu'il y avait un remède à la situation.

— Dans votre cas, comme dans bien d'autres, mon cher Van Krol, lui disions-nous, l'utilité de l'assurance sur la vie est supérieurement démontrée.

Brusquement, il tendit l'oreille.

— Puisque vous nous avez confié une partie de votre situation, vous pouvez bien

nous dire si votre état de fortune actuel vous permet de faire un sacrifice annuel de 3,000 francs?

— Cela me sera facile, nous répondit-il. Si j'ai été forcé de vendre une grande partie de mes titres de portefeuille, il me reste encore un assez grand nombre de propriétés.

— Dans ce cas, lui dîmes-nous, souscrivez une assurance sur la vie de *cent mille francs* au bénéfice de votre fille. Cette assurance, ajoutée à la petite dot que vous lui donnerez, égalera à peu près en importance la dot que vous auriez voulu lui destiner.

— Et cela me coûterait? demanda Van Krol.

— A votre âge, environ *trois mille francs* par an.

— Et si je meurs? reprit-il.

— Si vous mourez, votre fille touchera immédiatement le capital de *cent mille francs*, même si vous n'aviez payé qu'une seule prime.

— Je voudrais vous croire, répondit-il, mais cela me paraît trop beau pour être vrai.

— Rien n'est plus vrai cependant, et, puisque nous en sommes à discuter ce sujet intéressant, permettez-nous de vous dire que vous feriez bien d'assurer également votre femme et votre fils contre les mécomptes qui peuvent surgir.

N'étant pas encore bien convaincu, Van Krol reprit :

— Mais, j'ai mes propriétés, et si je viens à disparaître, ma femme et mes enfants deviendront mes héritiers.

— Parfait, nous sommes d'accord ; mais réfléchissez bien, il faut tout prévoir. Les propriétés peuvent diminuer de valeur, vos enfants peuvent plus tard faire vendre vos propriétés, à vil prix parfois, pour sortir d'indivision. Ajoutez ensuite les frais de succession, les honoraires des notaires et les frais de vente. Dans beaucoup de cas, le patrimoine peut se trouver réduit de moitié, sans compter les len-

teurs interminables dont les héritiers peuvent avoir à souffrir.

Tandis que l'assurance sur la vie, c'est l'argent liquide dont les intéressés peuvent jouir du jour au lendemain.

Voici encore une autre considération :

Admettons un père de famille, soucieux de l'avenir des siens, économisant à ce sujet environ *mille francs* par an, qu'il dépose à la caisse d'épargne.

S'il vient à mourir au bout de deux ans, les héritiers toucheront *deux mille* et quelques francs.

Tandis que, si ce même père de famille avait consacré ses mille francs par an, au paiement d'une prime d'assurances sur la vie, ses ayants droits auraient touché en cas de décès de l'assuré, une somme de *trente* ou *quarante mille francs*, suivant l'âge.

*
* * *

Comme péroraison à notre petit discours, permettez-nous d'attirer votre at-

tention sur le prochain mariage de M^{lle} Palmyre.

Lorsque votre charmante fille se mariera, imposez à votre gendre une condition : celle de contracter une assurance-vie entière au bénéfice de sa femme.

Qu'il soit médecin, avocat, ingénieur, négociant ou employé, l'homme remplit un devoir en assurant l'existence matérielle de sa femme et de ses enfants, car s'il vit de son travail, il expose sa famille à la gêne et à la misère par une mort prématurée.

La mort qui fauche au hasard, à travers les vieux et les jeunes, peut le surprendre à tout instant.

Et dites bien à votre gendre qu'il se défie des détracteurs obstinés de l'assurance, qui en raisonnent comme un aveugle qui parlerait de couleurs.

Dites-lui bien qu'il ne doit consulter que son cœur et sa raison, car il rencontrera des Messieurs *très forts* ou soi-disant tels, qui proclameront du haut de leur

suffisance que l'assurance est une *bêtise*, même un *vol*, car ils ne ménageront pas leurs expressions.

Que votre gendre dise à ces Messieurs :

« Si je meurs, prenez-vous l'engagement de pourvoir aux besoins de ma femme et de mes enfants ? »

Ces Messieurs resteront cois, en haussant les épaules.

Il existe encore une catégorie de gens qui prétendent que l'assurance sur la vie porte malheur. Ces gens-là sont à mettre sous globe. Répondez-leur que les personnes qui sont acceptées par une compagnie d'assurances sur la vie acquièrent en même temps une sorte de brevet de longue vie, car, avant d'accepter leurs contrats, les médecins des compagnies examinent minutieusement l'état de santé des proposants.

Très convaincu, impatient même de traiter, Van Krol nous disait de venir le voir, afin d'examiner la question à fond.

Prenez tous les documents nécessaires

nous permettant de conclure le plus vite possible, disait-il en nous quittant.

Nous demandons pardon à nos lecteurs du sujet dont nous les entretenons.

D'aucuns le trouveront aride ; les autres, que la question intéresse, pourront demander des explications complémentaires à l'auteur de ce livre, qui est lui-même père de famille, assuré à une des plus importantes compagnies d'assurances sur la vie du continent.

CHAPITRE XIX

LUCIEN CANDIDON



LUCIEN Candidon était un charmant garçon dans toute la force du terme. Il était grand, bien fait, vigoureux et de figure avenante; sa moustache noire de belle envolée lui donnait un air de mousquetaire du roi, consacré par la légende. Il avait bien ce qu'il fallait pour plaire à la charmante Palmyre.

Sa voix de basse profonde fit tressaillir bien souvent les fondations de l'Hôtel Continental, son café favori.

Il péchait un peu par la trivialité de ses expressions. Certains amis le fuyaient pour ne pas s'exposer à ses quolibets, qui étaient parfois d'un goût douteux.

Ainsi, il lui arrivait de dire tout haut, en frappant sur l'épaule d'un ami :

— « Tiens ! un tel ! Tu n'es donc plus aux Petits Carmes ? »

Ou bien :

— « Tiens ! un tel ! Est-ce vrai que tu as une annonce dans le *Moniteur du Commerce* ? »

Ou autres aménités de ce genre, débitées d'une voix très forte, pour la galerie.

Interpellé de la sorte, pas n'était besoin de se retourner, on était certain d'apercevoir Lucien Candidon.

Sauf ce défaut, il était aimable avec tout le monde.

Il adorait Palmyre.

Un plissement de front qui lui était familier contribuait parfois à rendre son regard un peu dur. Ses sourcils très rapprochés indiquaient une assez forte pointe de jalousie, s'il faut en croire les phrénologues.

Orphelin depuis l'âge de quatre ans, il aurait été doublement heureux en épou-

sant Palmyre. Il aurait enfin pu vivre de la vie de famille dont il avait été sevré depuis sa tendre enfance.

Il fréquentait chez les Van Krol depuis une dizaine d'années. Pendant les vacances, il s'était accoutumé à voir Palmyre, et tous les ans, il la voyait se développer en grâces et en beauté. Elle devenait de plus en plus jolie et séduisante. Lucien se disait qu'avec un peu de patience, il parviendrait à conquérir ce trésor.

Palmyre avait dix-neuf ans environ. Lucien, très malin, ne se présentait plus chez les époux Van Krol que les dimanches. Antoinette, très susceptible sur le point d'honneur, lui sut gré de cette délicatesse.

*
* * *

Un jour, on ne sait comment, Lucien avait trouvé le moyen de dire à Palmyre que le moment était venu de faire officiellement sa demande.

Les amoureux les mieux gardés trouvent toujours moyen de correspondre.

Il fut convenu que ce serait pour le dimanche suivant.

Les hommes croient facilement à ce qui favorise leurs inclinations et ce qui flatte leurs espérances, mais Lucien n'était pas sans appréhension sur le résultat de sa démarche. Il était certain que Palmyre répondait à ses sentiments, il savait aussi que M^{me} Van Krol lui serait favorable, mais son pessimisme provenait de l'attitude du capitaine.

Chaque fois que Lucien risquait une insinuation, Van Krol parlait d'autre chose.

— Puisque vous avez de bons renseignements sur moi, pourquoi ne me donnez-vous pas votre fille ? faisait Lucien.

— J'attends les mauvais, répondait l'autre.

Au fond, il aimait beaucoup Lucien. Volontiers il lui aurait donné sa fille, mais il voulait retarder autant que possible le moment fatal où il lui faudrait se séparer de son enfant chéri.

Tous les parents qui ont des enfants mariés ont passé par cet instant pénible.

*
* * *

Donc, Lucien pensait à se faire *chic* en vue de la visite officielle projetée.

Pour la circonstance, il se fit chausser chez Bucker, il se commanda un complet chez Colard, et il remplaça son *Girondin* qu'il portait depuis dix ans s'il faut en croire son ami (*mot commun, chose rare*) Firmin, par un *huit reflets* de la chapellerie Léon.

Son appartement de garçon lui devenait insupportable. Il en avait soupé de devoir coudre lui-même les boutons qui venaient à manquer à ses vêtements.

Son cœur s'emplit de joie en songeant qu'une fois marié, il n'aurait plus à se préoccuper de son linge qu'il faisait blanchir à Londres. Non, pardon, place de Londres.

Après une belle coupe de cheveux, exé-

cutée par la maison Louis, rue Sainte-Catherine, Lucien se mira dans une glace et se trouva séduisant suffisamment.

Il mit de l'ordre dans ses petites affaires, et il se proposait d'entrer en ménage apportant comme dot sa place d'employé à la traction du chemin de fer qui lui rapportait 2,400 francs par an, ses vêtements, une action des Panoramas, une automobile hors d'usage, un peigne et une bronchite chronique.

CHAPITRE XX

LA DEMANDE EN MARIAGE

LE dimanche tant désiré était enfin arrivé. Le soleil était... Pardon, autant que possible, pas de descriptions.

Lucien, tout de neuf habillé, le pardessus demi saison jeté sur le bras, avait réellement grand air.

Onze heures du matin venaient de sonner.

Après un apéritif pris au Café Continental, Lucien crut le moment venu de se présenter. Il prit le tram de la place De Brouckère qui devait le déposer en quelques minutes place Rogier.

En cours de route, Lucien, en veine de

galanterie, voulait céder sa place à une dame qui venait de monter.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, Madame, dit Lucien.

— Je ne vous demande rien, Monsieur. Mêlez-vous de vous, répondit l'aimable personne.

Lucien se rassit, en grommelant : « Il fera chaud quand j'offrirai encore ma place ! »

Son voisin lui dit :

— Vous avez bien raison, Monsieur. On dit toujours que nous ne sommes pas polis, mais ces dames ne sont pas toujours aimables.

— Vous voyez le cas, n'est-ce pas, Monsieur ? reprit Lucien.

— Enfin, continua le voisin. Il ne faut pas trop lui en vouloir, cette dame fréquente peut-être les séances de la Chambre.

Lucien s'arrêta place Rogier. Il salua poliment son voisin, en marchant *sans le vouloir* sur les pieds de la dame qui se trouvait sur la plate-forme.

— Insolent ! s'écria-t-elle.

— Si vos pieds n'étaient pas si grands, cela n'arriverait pas, répondit Lucien, qui savait être mordant, à l'occasion.

Vivement il monta le boulevard Botanique.

Quoique très sceptique, son cœur battait violemment. Notre amoureux s'arrêta enfin devant la demeure des Van Krol.

Il donna un coup de sonnette, qui fit tressaillir la bonne Palmyre.

Suska introduisit le visiteur au salon, suivant en cela les instructions de sa maîtresse.

Généralement, Lucien entrait directement dans la salle à manger et même dans la cuisine, suivant les circonstances.

De sa forte voix, il s'écriait presque toujours : Ne vous dérangez pas, ce n'est que moi.

Mais cette fois, Palmyre avait dit à ses parents qu'elle *croyait* que Lucien avait quelque chose de très sérieux à leur de

mander, et, de commun accord, il avait été décidé qu'on l'introduirait au salon.

Ce qui fut fait.

Il put examiner tout à son aise les objets qui garnissaient la principale pièce de la maison.

Heureusement pour Lucien, qu'il lui était impossible de distinguer une marine d'un paysage, car il eût pu se trouver dans le cas de devoir se prononcer sur une collection de *croûtes* à nulle autre pareille.

Les tableaux du capitaine Van Krol provenaient presque tous d'échanges faits à l'époque où il était simple vannier. Mais, il faut tout dire, les *croûtes* étaient richement encadrées : il y avait là des cadres qui étaient de véritables œuvres d'art.

Malgré cette situation, le capitaine était fier de ses tableaux, il les faisait valoir avec enthousiasme chaque fois que l'occasion s'en présentait.

*
* * *

Antoinette, la première, fit son entrée au salon.

— Tiens, bonjour *Luchien*. Comment *allaëi*-vous ? demanda-t-elle.

— Et vous, M^{me} Van Krol, je vois que la santé est bonne. Il fait chaud ce matin, n'est-ce pas ?

A ces mots, le capitaine entra, les mains tendues.

— Ah ! vous voilà, mon brave Lucien. Quelles nouvelles ?

— Ça va bien, merci, capitaine. Il fait froid ce matin, n'est-ce pas ?

Antoinette, en souriant, dit :

— Mais il me semble, *Luchien*, que vous venez de me dire qu'il faisait chaud ?

Lucien riposta :

— Och ! oui, pardon. Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, mais je n'ai plus la tête à moi.

Et de fait, Lucien, malgré son formi-

dable toupet, avait maintenant le caquet tout rabattu.

La situation devenait gênante.

Par contenance, on parla un peu de tout, des prochaines élections, du cirque Barnum et de la mauvaise récolte des pommes de terre.

Selon son habitude, Van Krol commençait à vanter ses tableaux. Lucien dit prudemment :

— Vous savez, capitaine, je m'y connais. Moins que rien.

Jaloux de montrer sa supériorité, le capitaine lui dit :

— Voici d'abord un *Champ de Pommes de terre*, attribué à Jordaens. Il paraît que ce champ a été dévasté en 1830. Vous voyez, il y a encore des traces par çï par là. Puis, vous avez là le *Tunnel de Braine-le-Comte*. J'y tiens beaucoup, car ce tunnel doit fatalement s'écrouler un jour ou l'autre. Après la catastrophe prévue, mon tableau vaudra de l'argent.

— De qui est ce tableau ? dit Lucien, pour avoir une contenance.

— C'est un cadeau, d'un de mes amis, un nommé Moriau, un dentiste, qui peint à ses moments perdus. — Ce tableau-ci est signé *Inconnu*. Un expert m'a dit qu'il représentait *Un rêve*. Moi, je prétends que c'est une marine lorsqu'on le retourne.

M^{me} Van Krol accourut, ayant un cadre à la main.

— Et celui-ci donc, *Luchien*, regard une fois, disait-elle. Sais-tu *déviniaëi* ce qu'il représente ?

— Non, franchement, Madame, je vous ai déjà dit que je ne suis pas fort en peinture.

— Eh bien, reprit-elle, cela s'appelle *Le Factionnaire et son « sien »*.

Très curieuse, cette difficulté de prononciation.

Lorsqu'Antoinette devait dire *chien*, elle disait *sien*, et lorsqu'elle devait prononcer *sien* elle disait *chien*.

— Vous *voyëi*, disait-elle, derrière le

mur, au dessus vous *voyèi* passer une baionnette, c'est celle du fusil du factionnaire et vous *voyèi* cette *crolle* qui dépasse en bas du mur, ça c'est la queue du *sien*. Quant à l'auteur, *je ne sais plus venir sur son nom*.

Le capitaine intervint.

— Och ! mettez ça de côté, j'ai acheté ça un jour à la *Zwanze-exhibition*.

— Voici maintenant *L'Amour malade*, tableau de Victor Hugo. Ceci représente *Un député donnant sa dernière chemise au peuple*, peint par mon fils Théobald.

Ceci, c'est une eau-forte : *Bruxelles la nuit*, ou : *Jeunes gens, ne rentrez pas trop tard*, par le peintre Gheude.

Alors, il me reste encore quelques marines : La plage d'Ostende, la plage d'Oostduinkerke.

A propos je vous recommande cette plage. On y est divinement. J'ai passé la saison dernière à Oostduinkerke, plage de prédilection du regretté peintre Artan, et je puis vous certifier, mon cher Lucien, que

je n'ai jamais été si heureux. Le séjour de cette plage est tellement enchanteur qu'il est impossible de trouver sur notre littoral un coin mieux aménagé pour oublier les soucis quotidiens. Les caresses du soleil y ont un velouté spécial, le sable y est plus chaud, plus doré et plus fin qu'ailleurs. Allez-y, essayez, vous m'en direz des nouvelles.

— Je ne demande pas mieux, M. Van Krol, mais vous savez, l'homme propose et Dieu dispose. Vous me paraissez tellement enthousiasmé que, si mes vacances le permettent, je visiterai cette huitième merveille du monde.

— Voilà, mon cher Lucien, deux tableaux qui ont été refusés au dernier salon. Je les garde. Avec les jurys de peinture actuels, les refusés atteignent immédiatement une plus value. Voici encore *Le Lion de Waterloo*, peint par M. Hiel, et voilà un des trois cent cinquante *Christ* authentiques, de Memling.

Tout en causant, Lucien avait oté ses

gants noirs et les avait remplacés par des blancs.

Lucien avait le *trac*.

Après avoir toussé deux ou trois fois en mettant sa main devant sa bouche, il dit, tout ému :

— Monsieur Van Krol et Madame Van Krol, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mademoiselle Palmyre, votre fille, pour mon meilleur ami, et mon meilleur ami, c'est moi,

Antoinette, les larmes aux yeux, regarda Lucien pendant quelques instants, ensuite, elle se retourna vers le capitaine en disant :

— Qu'est-ce que vous *pensèi* en bas de ça, Jean-Baptiste ?

Le capitaine, en souriant, lui répondit :

— Mais..., mais.... cela demande réflexion.

— Ta, ta, ta, dit-elle. Ne faites pas souffrir ces enfants.

— Mais..., mais... Il me semble qu'on devrait au moins consulter Palmyre.

La bonne mère ouvrit la porte du salon toute grande en appelant sa fille. Celle-ci n'était pas loin, elle accourut toute rougissante.

Sans préambule, Antoinette lui dit :

— Palmyre, *savëi*-vous ce que *Luchien* vient *demandëi* ?

Palmyre prononça quelques paroles inintelligibles.

— Eh bien, ma chère enfant, il dit qu'il voudrait se *mariëi* avec toi. Qu'est-ce que tu en penses ?

Palmyre n'avait plus la force de parler.

Pour toute réponse, elle tomba dans les bras de sa mère.

— Allons, voyons, puisque c'est convenu, dit le capitaine, embrassez-vous et ensuite un bécot pour moi.

Aussitôt qu'il avait donné son consentement, le père, en serrant Lucien dans ses bras, lui disait :

— Aime-la bien, mon ami, nous te donnons la plus grande partie de notre cœur. Aime-la bien, comme elle le mérite.

La mère ne put dire que ces mots :

— Ah ! *Luchien* ! Ah ! *Luchien* !

Celui-ci tout joyeux disait :

— Belle-maman et beau-père, vous pouvez compter sur moi, je rendrai Palmyre heureuse, je l'aime, je l'adore, et je veux me rendre digne du trésor que vous m'aurez confié.

*
* * *

Les premiers moments d'émotion passés, on parla de l'époque à fixer, des invités, des toilettes, de la noce, enfin, tout le monde parla à la fois.

— Je veux faire une noce à tout casser, disait le capitaine, tout joyeux.

— C'est une bonne idée, *ca-pi-tai-ne*, disait Antoinette. Si j'étais dans vot' place, je ferais venir rien que des *coupèi* à deux chevaux. A chacun le *chien*, n'est-ce pas, *Luchien*, disait-elle, après avoir engagé son gendre à *profitèi* sur quelque chose.

Et le déjeuner étant servi, on entraîna Lucien dans la salle à manger.

CHAPITRE XXI

LE CERCLE " LA PÉDALE "



ON sait que la Belgique est le pays d'élection des sociétés de toute espèce.

Bruxelles, principalement, en possède des quantités.

Trois hommes se rencontrent, ils prennent un verre ensemble, et les bases d'une société sont jetées.

En parfait Bruxellois, Van Krol faisait partie d'une dizaine de sociétés. Parmi celles-ci, il en était une qui n'était pas ordinaire. La fréquentation en était très agréable. Le capitaine y avait trouvé parfois des distractions honnêtes, qui le reposaient des fatigues de la journée.

Si le rire est le propre de l'homme, nous pouvons ajouter qu'il est aussi celui de *la Pédale*.

Car c'est du cercle *la Pédale* que nous voulons parler, cercle qui, comme distinction, s'est trouvé de tout temps à la tête des sociétés d'agrément de la capitale.

Pendant de longues années, il a fait la joie d'une trentaine de copains d'une jovialité parfaite, gens de bonne compagnie pour la plupart.

Les membres ne pouvaient pour ainsi dire se passer les uns des autres. Aux séances du samedi, après une semaine de labeur, tout le monde était généralement présent.

C'est que les séances étaient toujours d'une gaieté folle. Le rire était à l'ordre du jour, et quand on sortait de là, on était véritablement réconforté.

Pourquoi cette immense satisfaction de se trouver ensemble?

Parce que les membres en général ne se ressemblaient guère, ni au physique ni au

moral. Tous avaient un caractère différent. Il y en avait de convenables, de timides et de colères, mais tous étaient polis, à l'excès.

Ils se chamaillaient considérablement entre eux, mais malheur au profane qui aurait médité d'un des adeptes, quel qu'il fût. Le malheureux eût été écartelé.

Sur cette question, ils étaient en accord parfait.

Les fêtes données par le cercle *la Pédale* n'étaient pas ce qu'un vain peuple pourrait penser. Disons qu'elles défient toute description. Bien que la plume nous dérange, jetons un voile. Il sera du reste beaucoup pardonné aux organisateurs, car la charité y trouvait souvent son compte.

La sympathie dont cette société a été de tout temps entourée était provoquée par les allures distinguées du président d'honneur et de son digne président.

L'un, l'ami Guillaume, charmant garçon, bel homme, était un orateur très remarquable. Les sujets les plus divers

servaient d'aliments à sa parole facile, claire et limpide. Ne mâchant jamais ce qu'il avait à dire, il appelait un chat un chat. Ami sûr et dévoué, aimant le sexe d'une façon démesurée — si ceci est un défaut, ce n'est pas un crime.

L'autre, le camarade Jules, avait le physique encore plus distingué que le président d'honneur; mais on ne peut pas tout avoir.

Grand, bien fait, port droit majestueux et orateur de parfaite tenue, tels étaient ses avantages naturels. Sa voix dépassait en sonorité celles de tous les ténors du théâtre de la Monnaie réunis. Homme de bon ton, s'exprimant avec facilité et présentant le fini extérieur d'une bonne éducation. Très comme il faut, aussi longtemps qu'il ne sortait pas de son caractère. Le plus brave garçon du monde. On lui eût en vain cherché quelque défaut. N'arrive-t-il pas à tout le monde de prendre un verre de temps en temps ?

Sous ce rapport il était le digne émule

de son ami Gustave, le secrétaire, remarquable par ses pince-nez qui furent jadis en or, remarquable aussi par son attitude digne aux séances, remarquable enfin par la façon impartiale dont il rédigeait les procès-verbaux.

Le directeur des fêtes, notre ami Albert, était, sans contredit, le clou de cet aimable cercle.

Beau garçon, noir, d'un noir bleuté, l'œil vif et ardent, il était toujours d'une mise correcte et irréprochable.

Improvisateur de première force, d'une verve étonnante, il était continuellement sur la brèche pour amuser les amis. Pleurant à volonté, en jouant la comédie, il avait aussi le talent de pleurer de vraies larmes, de par son extrême sensibilité, lorsqu'on le prenait par les sentiments.

Une des premières sociétés vélocipédiques de la capitale a beaucoup perdu le jour où notre ami Albert a cessé d'organiser ses fêtes.

Ici se présente une petite difficulté.

La Pédale comptait plusieurs Gustave dans son sein. Celui dont nous voulons parler est chauve comme une bulle de savon ; les initiés l'auront vite reconnu.

Donc, ce Gustave-là n'avait que des amis, jamais une parole désobligeante ne lui est échappée. Trésorier de diverses sociétés, jamais il ne s'est sauvé avec la caisse, jusqu'à présent du moins. Le meilleur cœur du monde. Passe à tort ou à raison pour être l'inventeur du *luize velodrome* dont il est, du reste, un spécimen vivant. Sa *poire*, pardon, son visage sympathique, a figuré dans les colonnes du *Petit Bleu*, journal bruxellois admiré de tous, depuis sa brillante campagne en faveur des Boers.

Que dire de notre bonne figure de bourgmestre de province, Henri pour les dames. Pince-sans-rire qui, avant son mariage, se faisait griffer périodiquement par un sexe qui n'est pas le nôtre. Homme d'esprit, sans pose. Expert en tableaux médiocre, prenant la lune pour un fro-

mage et un coucher de soleil pour un *football*. Fourchette estimable. Bon ami et cœur charitable. Calme souvent, exalté parfois, spirituel toujours.

Peste ! n'oublions pas Charles.

Charles à la moustache conquérante, Charles le bourreau des crânes, Charles le Tartarin bruxellois, amoureux de toutes les femmes, très étonné qu'on puisse lui résister, Charles dont le cœur souple et large occupe toute la surface de sa poitrine, Charles l'exagération personnifiée, ajoutant toujours un zéro au total de ses commandes. Né avec un voile qu'il lui suffit d'invoquer pour obtenir ce qu'il désire.

Très travailleur, bonne nature, gai compagnon et camarade agréable sous tous les rapports.

Un mot d'Ernest, son ami intime, ayant servi dans le même corps.

Le beau, le jeune, le sémillant Ernest.

Le verbe net, vif, tranchant comme son profil en lame de couteau. Ne s'étonnant de rien. Appétit remarquable. Se mettant

toujours à table à la meilleure place, sans en avoir l'air. Mangeant, buvant et parlant en même temps.

Brillant garde civique, ayant fait un jour, en tenue, le tour de la place de Brouckère, en véhiculant un marchand de crème à la glace sur sa propre charrette. Le plus intelligent dans cette affaire était le marchand, qui a touché un franc pour sa peine.

Orateur tonitruant, mêlant les éloges aux reproches. Mouche du coche en mouvement continu. Toujours gai et souriant, adversaire absolu de la mélancolie. Cœur d'or.

Que dire d'Omer, le marchand de santé, la bonté faite homme, dont le teint frais est d'une couleur défiant la pivoine, dont les yeux sont d'un bleu de velours tendre rappelant certains ciels de notre immortel Breughel. Ame calme, aimant la vie de famille paisible, entouré de tous les siens qui l'adorent. La coqueluche des amis. Caractère exquis et cœur généreux.

N'oublions pas Firmin, le beau, l'irrésistible Firmin, ex-président du cercle du mardi, qui n'a jamais eu que trois membres et deux drapeaux. Jarrets d'acier, ayant battu les plus fines pédales de la capitale. D'une santé exubérante, d'une nervosité extraordinaire, ne buvant que du thé et montant comme une soupe au lait.

Amphitryon éternel, charmant camarade, homme de bon sens, cœur sensible et dévoué.

Nous cherchons vainement à dire quelque chose de flatteur pour l'ami Paul. La seule réflexion qu'il nous inspire, c'est qu'il portait ses cheveux ni trop longs ni trop courts. Nous n'en dirons pas davantage, car il nous a demandé de ne pas le citer.

Et notre cher Léon, le plus esthétique des membres. Venait se délasser au cercle pour se reposer de ses multiples travaux. Président modèle, charmeur et dominateur. Le flambeau du progrès. Lorsqu'on

a su en haut lieu qu'il faisait partie de *la Pédale*, cela n'a pas fait un pli, de suite on l'a décoré. Excellent homme, l'obligeance même. Travailleur infatigable. Ame grande et généreuse.

Et le grand Gustave au nez vainqueur, beau blond, ayant fait trois fois le tour du monde, bel homme, pneu vivant, gai compagnon, capitaine de route modèle, boute-en-train de toutes les réunions, organisateur attitré de toutes les parties de plaisir. Orateur d'une trempe peu commune, s'il faut en croire les assistants du dernier banquet de l'U. V. C. B.

Un mot d'Alexandre, ce *streep* de membre, dormant le jour et dormant la nuit, la face rasée offrant des tons bleus, les jambes trop courtes, idem pour le cerveau. Avec cela un tic, toujours occupé à remettre son monocle qui ne veut pas se maintenir.

Et Rodolphe, le mélomane passionné, le wagnérien fervent, ayant assisté à toutes les représentations du *Crépuscule*

des Dieux, déclinant les plus enviabes invitations pour ne pas manquer une première à la Monnaie. Bien monté en objets de collection. Ses narines se dilatant au souffle de l'harmonie.

Un mot du bel Alfred, le joli blond, moustache russe sans ambition, se contentant d'être d'Avelghem, se croyant abandonné lorsqu'il est seul avec lui-même.

Et Charles le planteur, au sourire narquois, lanceur du chapeau Rubens, épaules larges, rappelant Aristide Bruant, physionomie sympathique, yeux d'acier. Cheveux châains à reflets chauds. Bouche saine, bien meublée.

N'oublions pas Louis, l'inventeur sur commande, pratique finie malgré sa douce haleine, sujet hypnotique de première valeur, se mouchant avec bruit, yeux blonds et cheveux bleus.

Et Raoul pour les amis, et Raoul pour les dames, électricien de naissance, conférencier de valeur. Apôtre convaincu de l'influence du bleu dans les arts. Fin

matois, monteur de bateaux, à l'instar du sympathique M. de Neu...

Et notre camarade Philippe, bon enfant par excellence. Cou de taureau, émule de Tom Cannon. Très modeste. Ayant plus d'esprit qu'il n'en a l'air. Cœur charitable, faisant le bien pour le bien, sans embarras.

Arrivons à Florent au visage plein et au menton pendant. Mourra subitement dans un accès d'hilarité. A bu tout son esprit par devoir professionnel. Bon camarade, un peu scie, exhubérant, franc et sincère.

Disons un mot de François. La complaisance même. Veut être aimé pour lui-même et y réussit. Le camarade le plus modeste, le plus dévoué et le plus poli de *la Pédale*.

Parlons maintenant du camarade Arthur, surnommé le petit méchant. A fait le poirier sur la tour de la cathédrale de Malines. Porte un sac de farine à un sixième étage avec un homme dessus. Cas-

serait les reins à celui qui dirait du mal de son cercle. Se moque des bienséances et dit à chacun son fait.

Nous croyons inutile de tracer ici le portrait de notre ami Van Krol. Il est suffisamment connu de nos lecteurs.

Et pour finir un mot de notre ami Georges. Ex-futur premier rôle de *l'Île des fleurs*. Tête chaude. Se donne des coups poing quand il a tort. Bicycliste enragé, connaissant toutes les flaques d'eau de la capitale. Assez rageur, mais bon garçon. Très intelligent. A peur d'être mis à la frontière et n'a jamais su pourquoi.

Nous croyons avoir cité les principaux membres de *la Pédale*, société type dont on peut rencontrer plusieurs spécimens à Bruxelles.

Les membres que nous passons sous silence nous pardonneront. Nous estimons qu'il vaut mieux se taire quand il n'y a que... du bien à dire, et c'est le cas pour certains oubliés.

CHAPITRE XXII

UNE SÉANCE DE LA " PÉDALE "



FIN de donner une idée de l'organisation du fameux cercle de *la Pédale*, nous reproduisons ci-dessous le compte rendu d'une de ses séances, que nous nous sommes procuré à prix d'or.

Procès-verbal de la séance du...

La séance est ouverte à neuf heures, sous la présidence de M. Jules. 24 membres sont présents.

ORDRE DU JOUR :

- 1° Conférence sur la politesse ;
- 2° Discussion des griefs de M. Ernest ;
- 3° Proposition de meeting.

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs. Notre président d'honneur, dans un de ces accès de bon sens d'autant plus remarquables qu'ils lui sont peu familiers, a décidé de prononcer un discours. Dans sa fatuité bien connue, il prétend nous donner des leçons de politesse. Quoi qu'il en soit, écoutons son verbiage.

La parole est à M. le Président d'honneur.

M. LE PRÉSIDENT D'HONNEUR. — Je ne relèverai pas, Messieurs, les insinuations malveillantes de M. le Président, il y a longtemps qu'il envie ma place, et, malgré lui et contre lui, je dirai ce qui me plaît pour le bien du cercle. (*Applaudissements*).

Messieurs,

Notre moral est oblitéré, il est grand temps de réagir, il faut que la vertu soit punie et le vice récompensé. (*Applaudissements*.) Je crois avoir trouvé le moyen de mettre un terme à nos turpitudes. Je propose que tous les actes saillants accomplis

par des membres du cercle soient notés dans un procès-verbal, nos faits et gestes passeront à la postérité, nos actes s'en ressentiront, et nous deviendrons à nouveau, ce que nous n'aurions jamais dû cesser d'être, c'est-à-dire des parfaits *gentlemen*. La politesse et l'urbanité seront désormais la monnaie courante de nos réunions. J'espère, et au besoin j'exige...

M. ERNEST. — Eh ! va donc, vieux paquet.

M. LE PRÉSIDENT. — Pardon, Monsieur, pas d'injures, nous ne sommes pas ici à la Chambre des Représentants.

M. LE PRÉSIDENT D'HONNEUR. — Très bien, Jules ; donc, j'exige, Messieurs, que dorénavant *la Pédale* fasse tous ses efforts pour acquérir le monopole de la politesse.

Ce discours, quoique bien tapé, est fréquemment interrompu par des rires, des grognements et des lazzis. Les marques de respect seules font défaut.

Après quelques paroles bien senties, bien pensées, et surtout bien dites par

M. le Président, le secrétariat général est confié à M. Gustave.

M. le Président d'honneur, fier de son succès oratoire, va se placer à la droite de M. Paul et s'endort.

M. Firmin entre dans la salle ; il salue avec sa politesse habituelle. Personne ne répond.

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs, il est grand temps de songer à l'organisation de notre prochaine fête.

Ces paroles si sensées ne rencontrent que de l'indifférence. M. Ernest s'écrie : « Cette question n'est pas à l'ordre du jour ! » M. Albert dit : « C'est ridicule ! » M. Henri dit : « C'est inouï ! » Enfin, sans employer de gros mots, les membres sont tous d'une nervosité extraordinaire.

Seul, le secrétaire, M. Gustave, a une attitude convenable.

Il est, du reste, immédiatement récompensé par un sourire amical du président.

M. Léon propose un blâme pour M. Gus-

tave ; celui-ci ne demande même pas pourquoi. Il accepte.

M. Arthur, s'apercevant qu'on ne s'occupe pas de lui, quitte la salle.

M. Auguste et M. Charles, déjà énervés par la chaleur, quittent la salle en haussant les épaules. Un de ces deux messieurs dit : « Vous n'êtes qu'un tas de gamins. »
(*Approbation unanime.*)

M. le président d'honneur se réveille. Il intime à M. Ernest l'ordre de se taire.

M. Ernest lui répond : « Je t'emmène à Madagascar ! »

M. le président d'honneur bredouille un discours auquel il ne comprend rien lui-même ; il demande qu'on veuille bien lui expliquer ce qu'il a dit.

On lui explique qu'il a parlé d'une fête qu'il voudrait bien organiser.

M. Ernest crie comme un possédé : il demande que l'on respecte l'ordre du jour.

M. LE PRÉSIDENT. — Comme l'ordre du jour vous l'a appris, messieurs, il est question de ma démission éventuelle. Je

ne crois pas avoir failli ; mais M. Ernest m'a écrit en disant qu'il allait provoquer ma démission. J'attends.

A ces paroles, tous les membres pâlis-
sent. Le silence est lugubre ; un bruit
lointain fait penser à des tambours qui
battent aux champs. Les vitres tintinam-
bulent, le gaz clignotte. La vieille horloge
de chez Declou touche dix heures avec
une sonorité et une justesse de ton dont le
carillon de Bruxelles ne saurait donner
aucune idée, même piètre.

La démission du président !!! Non, le
coup était trop rude.

Les membres erraient, affolés.

De toutes parts : « Non, oui, non, oui.
De quoi s'agit-il ? Expliquez-vous ! »

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à
M. Ernest.

M. ERNEST. — J'ai vu M. le président,
se promenant, dimanche dernier, au bou-
levard Anspach. Il avait mis un pantalon
à carreaux qui ne lui a pas été fourni par
moi.

De toutes parts : « C'est abominable ! C'est grotesque ! Comment ! c'est trop fort ! Démission ! Démission ! »

Et la démission du président fut votée à l'unanimité.

On procéda immédiatement à son remplacement.

Personne n'ayant voulu accepter la présidence, on renomma M. Jules qui, haussant les épaules et après un moment d'hésitation, accepta. (*Bruyants applaudissements.*)

M. Paul rappelle M. le président d'honneur à l'ordre. Tous les membres sont indignés.

M. le président d'honneur se lève pour remercier. On attend son discours, mais il ne dit rien. Il fait comme le Roi : il sourit.

On aborde le troisième objet à l'ordre du jour.

M. Ernest propose un meeting.

M. Firmin combat l'idée.

M. Paul ne dit rien.

M. Henri s'écrie : « Nous ne sommes pas un cercle politique ! »

M. Omer dit : « Bravo ! »

M. Charles demande si les femmes seront admises à ce meeting.

M. Philippe demande pour quelle liste on votera.

M. Albert propose de voter pour toutes les listes, que ce sera plus amusant.

M. Gustave demande un bock.

M. Florent dit qu'il donne sa démission, parce qu'un meeting ferait du tort à son commerce.

M. François approuve le meeting.

Bref, le meeting est décidé.

M. Georges dépose une réclamation ; elle est juste, mais elle n'est pas admise.

M. Arthur massacre une *Brabançonne* au piano.

M. le président félicite M. Ernest de sa proposition de meeting. Il le flatte en faisant remarquer que les cerveaux les moins bien meublés ont parfois des idées géniales.

CHAPITRE XXIII

LE MEETING



UNE affiche manuscrite fut placée sur la porte du local.

Elle ne contenait que les quelques lignes que nous reproduisons scrupuleusement :

Cercle LA PÉDALE

DEMAIN, SAMEDI

GRAND MEETING CONTRADICTOIRE

<i>Commerçants,</i>	<i>Commissionnaires,</i>
<i>Cochers,</i>	<i>Pompiers,</i>
<i>Banquiers,</i>	<i>Épiciers,</i>
<i>Bonneteurs,</i>	<i>Fonctionnaires,</i>
<i>Ministres,</i>	<i>Gendarmes</i>
<i>Ramoneurs,</i>	<i>et</i>
<i>Employés,</i>	<i>Bonnes d'enfants,</i>

Venez tous, nous entendre !

Pour vous raconter ce qui s'est passé à ce fameux meeting, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici l'article qui a paru à son sujet dans le journal *la Chronique* :

Les membres de *la Pédale* ont aussi voulu y aller de leur meeting, samedi, et ils ont obtenu un succès incroyable. Leur local est situé rue Fossé-aux-Loups, entre les places de la Monnaie et de Brouckère, et de neuf à onze heures du soir la circulation y a été littéralement interrompue.

Ils n'étaient pas vingt présents, et ils ont fait plus de bruit que s'ils eussent été vingt mille. Ils avaient fait appel aux cochers de fiacre et demandé des orateurs à la Maison du Peuple. En attendant les cochers et les orateurs, ils s'amusaient ferme dans leur local. De la rue, on voyait leurs dos qui mettaient de larges ombres aux fenêtres, ce qui faisait croire qu'ils étaient très nombreux. De temps en temps, l'un d'eux paraissait au balcon et criait : « Allons, montez, il y a encore quelques bonnes places à l'intérieur. » Et dans la salle, des éclats de voix formidables éclataient, les cannes s'abattaient sur les tables, des hourras et des sifflets se mêlaient. Et l'un des assistants revenait au balcon et annonçait qu'il était décidé qu'on voterait pour la liste n° 1. Le tapage recommençait à l'intérieur,

et le public apprenait que la liste n° 2 l'emportait. On alla ainsi jusqu'à la liste 69.

Mais un cocher entra et prit la parole : c'était Maximilien Janouille, dit le Colonel. Comme le meeting était contradictoire, ce brave homme, qui venait invectiver les patrons, ne pouvait dire deux mots sans qu'on lui criât : « Faut supprimer les patrons, et les cochers, et les chevaux, et les vigilantes. Vive la bicyclette ! »

Tandis que MM. Gaudy, Segers et Verhasselt se livraient à une discussion homérique, entrèrent les deux orateurs promis par la Maison du Peuple. Ils croyaient, de bonne foi, exposer leur programme. Ils mirent plus de dix minutes à comprendre dans quel guépier, ou plutôt dans quelle *zwanze* ils s'étaient fourvoyés. Déconcertés, ahuris, ne sachant s'ils devaient rire ou se fâcher, ils profitèrent, pour s'esquiver, d'un moment où les orateurs de la *Pédale* entonnaient une *Tyrolienne*.

M. Segers descendit et, de la rue, harangua les meetinguistes, au nom de qui, juché au balcon, M. Flas répondit. C'était tordant. La police intervint. En ce moment, deux mille badauds, qui se tenaient les côtes, barraient la rue.

Tout à coup, au local du cercle, les lumières s'éteignirent. Le meeting était terminé. C'est égal, en ville, on a cru à une révolution.

Ce n'était qu'une bonne *zwanze* bruxelloise.

CHAPITRE XXIV

LES ORATEURS BRUXELLOIS



DERNIÈREMENT, un de nos amis nous disait qu'il existait une lacune au cercle *La Pédale*.

Etonnés à juste titre, nous nous empressâmes de lui demander de quoi il s'agissait.

Vous êtes, reprit notre interlocuteur, le cercle le plus connu, le plus distingué et le plus estimé de la ville de Bruxelles, et lorsque vous êtes invités quelque part vous oubliez presque toujours de remercier.

Pardon, lui dîmes-nous, mettons les choses au point. Lorsqu'un membre du cercle, Firmin, par exemple, croit devoir

inviter ses collègues, il est convenu tacitement qu'aucun remerciement ne lui est dû.

Lorsque c'est un étranger qui offre, nous refusons net, question de principe, à moins que des considérations spéciales nous amènent à accepter. Dans ces cas, nous savons être polis.

Ceci nous donne l'occasion de dire à nos lecteurs que nous avons assisté dans notre carrière déjà longue à maints petits soupers et banquets, où nous avons pu observer les différentes manières de remerciements qui ont cours dans notre bonne ville de Bruxelles.

Vous connaissez tous

L'orateur simple et naïf

dont le discours est presque toujours le meilleur et le plus sincère.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est ce soir que...., c'est aujourd'hui que...., enfin, vous savez ce que je veux dire.

De toutes parts : Oui, oui. Bravo.

Il continue :

Je bois à la santé de notre ami X..., *en chœur*,
s. v. p., Buvons à sa santé, etc., etc.

A côté de lui se trouvera

L'orateur prétentieux et présomptueux

qui ne se gênera pas pour dire :

MESDAMES, MESSIEURS,

Je me permets de prendre la parole ici, parce que je sais que nul autre ne pourrait exprimer aussi bien que moi les remerciements que nous devons à notre excellent amphitryon. Interrogez-le, Messieurs, et vous saurez que c'est sur mes vives instances qu'il vous a invités ce soir, et je pense, qu'étant donnée cette situation, j'ai droit, autant que lui, à vos félicitations.

Je vous remercie donc des acclamations que vous allez faire retentir dans cette salle, et notre amphitryon, n'ayant pas, comme moi, la parole facile, je crois bien faire en remerciant aussi en son nom, par mon organe chaud, vibrant et plus sympathique que nul autre en Belgique.

Nous arrivons immédiatement à

L'orateur qui bégaie

MES... MES... DAMES

et MES... MES... MES... SIEURS,

Je n'ai pas... pas... pas l'habi... bi... bi... tu...
tu... de... de... de... prendre la pa... pa... pa...
role.

Je dois dire ce... ce... ce... pendant que... que...
que... je n'ai ja... ja... ja... mais... mais... rien
man... man... gé d'aussi bon... bon... bon... que
ce... ce... soir.

Je... je... je... vais vous... vous... vous... ra...
ra... ra... conter une... une... une... his... his...
histoire.

De toutes parts : Assez, assez. (L'assis-
tance exécute un ban de chiens.)

L'orateur se rassied, en saluant.

Voilà que s'amène

L'orateur flamand

HEEREN EN DAMEN,

Als uwe kop krabt moet gij ze kammen.

Ik heb maar een woord te zeggen, dat is dat
onzen amphitryoen eenen fijnen bek is. Het is ple-
zier van met hem te soupeeren. Wat schoon
vleesch. Dat is zeker vlaamsch vleesch.

Ik zou cependant willen dat er geen muziek zou gespeeld worden.

Wij hebben van die nootekrakers niet noodig ; voor mij, muziek dat is vuiligheid.

Allo, amphitryoen. Proficiat. *Jusqu'à la prochaine fo...ois.*

Un Monsieur se lève, c'est

L'orateur wallon

MESDAMES ET MOSSIEU,

Dji voureuve bin dire one saqué et tout. Dji n'cunoche nin le Mossieu qui a offert es Water-zoei, mais tou ce quou j'pou dire c'est que ça doit être un bon fieu, et tout, qu'est à la coleure.

Por mi, ça m'est inqulatéral, du momin que m'panse est pleine, je m'fous du resse.

Mais, comme nos estan wallon et que nous cunochons l'politesse, je n'vous nin m'naller sans dire on petit merci.

Voici maintenant

L'orateur brutal et gaffiste

Je voudrais bien remercier notre généreux amphitryon, mais il n'entre pas dans mon caractère de flatter les gens qui ne le méritent pas.

La plupart de ceux qui sont ici trouvent peut-être ce Waterzoei *excellent*. Cela dépend des bouches. Moi, je le trouve *infect*.

Notre honorable amphitryon doit se souvenir que du temps où j'étais au mieux avec sa sœur, je l'ai souvent invité à des parties de Waterzoei, au moins, *c'en était*, mais ceci, *Pouah !* j'ai envie de le lui rendre.

Je n'en remercie pas moins notre ami à qui j'ai fait l'honneur d'accepter son invitation. Je n'insisterai pas, j'en serai quitte en allant manger un *bifsteack* en face.

N'oublions pas

L'orateur poli

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je ne sais vraiment comment notre cher ami et amphitryon a pu s'y prendre pour réunir ici, ce soir, une société aussi charmante, composée de gens ayant autant de tact que de délicatesse.

Je reste confondu devant les expressions de bon goût qui éclatent de toutes parts. Ce Waterzoei sera le plus beau soir de mon existence, car je songerai souvent aux hommes du *cant*, du *high life* et du *comme il faut*, avec lesquels j'ai eu l'honneur de croiser la fourchette ce soir.

Ensuite nous avons

L'orateur grincheux et impertinent

Je suis venu ce soir pour faire comme les autres.
Je le regrette.

Je ne veux pas être un trouble-fête, mais je savais d'avance que cela ne serait pas fameux.

J'ai l'habitude de manger mieux que ça et quand on a un peu de tact on ne dérange pas les gens pour un fiasco pareil.

J'ai cent manières de passer mes soirées agréablement. Ici, je le dis carrément, je m'ennuie à mourir.

J'ai dit.

Il y a encore

L'orateur ennuyeux

MESSIEURS,

Depuis la dernière guerre franco-prussienne j'ai toujours eu pour habitude de chanter une petite romance à chaque souper auquel j'assistais.

Je vais donc m'exécuter et comme on me le demande de tous côtés, je dirai aussi deux ou trois monologues que j'ai ici dans ma poche...

De toutes parts : Non, non, merci ! Assez, assez ! Une autre fois ! (L'orateur se rassied, étonné et indigné.)

Écoutons à présent

L'orateur militaire

Dites donc, moi aussi, je voudrais parler, mille tonnerres ! Je félicite le bourgeois de... de... de... son invitation. Se taire, là-bas, quand je parle. Vous, le gros rouge là, vous ferez quatre jours... Je... je... je... enfin, pourquoi me regardez-vous tous, comme des tourtes. As-t'on jamais vu, mille canons... Je... je... je... voilà que j'ai perdu le fil. Je voulais dire que le banquet est bien... Quand on me regarde, je perds toujours le fil... Je m'y connais, bien servi, bonne viande, bon vin... et tout, et puis voilà.

Je m'adresse à toute la compagnie pour dire que c'est bien... pour ce qui est de la chose.. Je m'y connais, mille tonnerres...

Allons, camarade, quoique pékin... à la vôtre, hein !...

Et puis, voici

L'orateur avocat

MESSIEURS DE LA COUR, MESSIEURS LES INVITÉS,
CHER PRÉSIDENT et CLIENT,

Ma plaidoirie sera courte. Lorsque ce procès, pardon, ce diner, s'est engagé, je dois avouer que je n'avais pas faim. Je dois cependant à la vérité de dire, sous la foi du serment, que mon palais a été flatté considérablement.

Je constate que mon avis est partagé par mes honorables collègues qui vont en appel à chaque plat, il y en a même qui vont en cassation.

L'art culinaire n'a pas de secrets pour moi. Pendant mon stage, comme avocat d'office, j'ai créé un code de cuisine très apprécié, aussi, à la première instance de notre honorable amphitryon, je saurai, sans consultation préalable, *honoraire* de ma présence toutes les audiences dinatoires auxquelles il voudra bien me convoquer.

Mon discours se ressentira un peu des bourgognes dont les vénérables robes m'ont toqué. Nonobstant, je demande l'arbitrage des témoins de ces agapes pour qu'ils jugent la composition des desserts.

Pour ce qui me concerne, les amandes m'horripilent, les poires d'avocats me sont très agréables, quant aux fruits secs, je m'abstiens, car si j'en vois de succulents sur les plats, j'en aperçois de prodigieux autour de la table, et pour ne pas les désigner, j'invoque le secret professionnel.

Avant de nous licencier, et pour que mes éloges ne soient pas perdus, j'adjure mes confrères de se constituer en tribunal pour se joindre à moi comme suppléants, et boire à la santé de notre amphitryon : ce sera justice. Dont acte.

Et maintenant, voyons

L'orateur médical

MESSIEURS,

Voulez-vous me permettre de réclamer l'indulgence de l'honorable société.

Je vous demande pardon si vos organes auditifs perçoivent imparfaitement le son de ma voix. Je suis aphone. Voici pourquoi.

J'ai avalé un bout de cigare qui, au lieu de pénétrer dans l'oesophage, s'est introduit dans ma trachée artère. Cette circonstance me met dans l'impossibilité d'imprimer à mes paroles la souplesse que la situation comporte. Mes cils vibratoires en refusant d'expectorer le corps du délit démontrent péremptoirement la cause initiale de mon aphonie.

Si un ascaride sauveur ou une chique galvanique ne viennent pas à mon secours, je devrai renoncer à la satisfaction de dire ce que je pense de notre aimable amphitryon, aussi je m'empresse de lui déclarer avec mon restant de voix que je suis charmé, enthousiasmé de sa belle réception et je propose de boire à sa santé avec toute la sincérité dont nous sommes susceptibles.

La parole est à

L'orateur content et gourmand

CHER AMI,

Je dois dire que je suis tombé sur une bonne

prairie, comme on dit. Jamais je n'ai si bien mangé, Janvermille. — *Soup met ballekes*, ça a toujours été mon fort. — Tu peux toujours m'inviter s'tu.

Le poulet je n'ai pas su bien goûter, je n'ai mangé que deux ailes, deux cuisses et un petit morceau de blanc. Du restant, je n'ai rien eu.

Mais, je me suis rattrapé sur le rosbif et quand j'aurai dit un mot aux raisins et aux gâteaux, je pourrai attendre une heure ou deux avant de manger quelque chose.

Cher ami, entre nous, à la vie à la mort.

Voici encore :

L'orateur marollien

Quesqu'il veut çui lalle. Il y en a un ici à côté de moi qui dit toujours que je dois aussi une fois parléei. Jen de. Moi, je sais pas de chemin avec toutes ces coujonnades. Moi, j'appelle pas ça mangéei. On est servi par des gaillards qui ont des *jas* qu'on appelle des *smokeling* mais, il y a potverdouche rien sur les assiettes.

Quand moi, je sors le Dimanche avec *Soise*, ça va autrement, saïs-tu. On achète pour cinq cens de *kip kap* et pour dix centimes de *Bloei-pang* et un bon faro sur le *Mouton Bleu*, rue Haute, et ça est fin, saéei-vous.

Mais ici, on sait seulement pas quoisqu'on mange. Allo, *fourte*, zelle.

*
* *

Pour terminer, nous donnerons le discours de *l'orateur flatteur*.

Si parmi nos amis, il en est qui, comme nous, n'ont pas la parole facile, qu'ils s'inspirent de ce discours lorsqu'ils se trouveront dans le cas de devoir prononcer un toast. Que diable, tout le monde ne s'appelle pas *Mirabeau*, ni *Gambetta*, ni le *Père Didon*.

Voici la recette :

Chaque fois que nous avons quelques paroles à prononcer à une fête quelconque, nous cherchons dans ce discours-type quelques phrases qui peuvent être appliquées à la personne qu'il s'agit de congratuler. Ensuite, on les apprend par cœur, et cela va tout seul.

Que l'on veuille bien ne pas oublier que tous les hommes jusqu'aux moindres

désirent qu'on les flatte. Il en est qui ne supportent pas la moindre observation. Il faut donc soigneusement choisir ses termes pour ne pas arriver avec des mots qui viennent comme les cheveux sur la soupe.

Si votre tempérament s'y prête, flattez tant que vous pouvez, vous ne flatterez jamais assez.

Voici donc

L'orateur flatteur

Au moment où j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire de notre divin amphitryon, je me sens confondu par le respect que ses qualités inombrables m'inspirent.

Je me demande comment il est possible qu'un seul homme puisse réunir autant de vertus.

J'aurai beau faire, j'aurai beau dire, je resterai toujours en dessous de la vérité. Mes éloges n'atteindront jamais à la réalité. Quelque louanges que j'adresse à notre ami, jamais elles ne pourront égaler son mérite.

Tâchons cependant de faire ressortir par nos faibles moyens, sa bonté, sa délicatesse, sa douceur proverbiales. Je suis obligé de reconnaître que tous nous devons nous incliner devant sa

supériorité et nous courber devant sa haute intelligence.

Les qualités naturelles de son grand cœur et de son esprit égalent la profondeur de sa pensée, la justesse de son raisonnement et la noblesse de ses sentiments.

Voyez ce visage martial, voyez ce port superbe. Notre ami réunit en lui, et tout le monde le sait, l'organisation la plus parfaite, l'âme la plus noble, l'esprit le plus élevé et les connaissances les plus vastes.

Je cesse, Messieurs, car je ne veux pas flatter cet homme modèle.

Vous parlerai-je du repas? Non. Comme toujours, notre ami s'est surpassé. Il se ruine pour nous. Il est entré nu dans le monde, nu il en sortira.

(Employer autant que possible une voix creuse avec trémolos, suivant les circonstances.)

CHAPITRE XXV

LE MARCHÉ AUX POISSONS



UN des coins les plus intéressants de notre bonne ville de Bruxelles est, sans contredit, la halle du Marché aux Poissons.

L'architecte Deblois fut chargé de sa construction. Le marché fut inauguré en 1883. L'ancien Bassin des Marchands fut comblé pour son édification. Il est construit en style flamand, tout en pierres bleues et briques apparentes, avec des armatures en fer, ouvert à l'air de tous côtés.

Nos marchandes de poisson jouissent pour la plupart d'un embonpoint extraordinaire. Ces dames sont presque toutes

hautes en couleurs et leur teint frais fait bien augurer de leur marchandise.

Le banc de moules est supérieurement représenté. Les jolies filles n'y sont point rares. Trinette — l'ex-*connaissance* de notre regretté prince Baudouin, s'il faut en croire les mauvaises langues du quartier — est un des types les plus remarquables de l'école flamande.

Le langage pittoresque des dames de la halle aux poissons est servi par des voix spéciales dont la mélodie rappelle souvent le raclement de la hache sur la pierre du remouleur, d'autres font songer aux glapissements de l'envieuse médiocrité décrits par Mirabeau. D'autres encore ont la voix tellement rauque qu'elles rappellent le bruit des locomotives en détresse.

Bref, tous les orphéons y sont représentés.

Elles ont la riposte d'une certaine facilité, aidées en cela par les lieux-communs dont on a bercé leur enfance; ensuite, le dernier mot leur échoit presque toujours,

parce que l'acheteur ne se soucie guère d'entamer une discussion avec elles. Il préfère s'en aller, et il fait bien.

Bonnes filles toutes, aussi charitables que criardes, le cœur sur la main, elles ont un *chic* particulier pour présenter leur marchandise.

On peut marchander, mais il ne faut pas dépasser une limite raisonnable.

Gare à l'acheteur qui veut *zwanzer*, gare à celui qui les pousse à bout, gare à celui qui émet des doutes sur la fraîcheur du poisson discuté.

Oh! alors, leurs narines se soulèvent, leurs yeux s'arrondissent et, les poings sur les hanches qu'elles ont très prononcées, elles sortent comme arguments un vocabulaire choisi, dont les termes aristocratiques font fuir l'acheteur à toutes jambes.

Afin de donner à nos lecteurs une idée de la manière dont ces dames s'y prennent pour attirer la clientèle, nous citerons ci-dessous un exemple très connu de leur amabilité, dont nous empruntons les

termes au domaine public, mais qui dépeint bien la situation.

*
* * *

(*Voix de tête*). — Avez-vous de la raie, madame?

(*Voix de crécelle*.) — Oui, oui, madameke.

— Est-elle bien fraîche?

— Mo oui, sais-tu, madameke, elle est aussi fraîche que vous. Mais quel joli enfant vous avez là sur le bras, madameke ! Mo, Coise, mo regardez un peu, ça rit déjà. Wa schoon smoeltje ! Ça doit tirer sur vot' mari comme deux gouttes d'eau !

— Combien votre raie, madame ?

— Ma raie, madameke, ça coûte trois francs cinquante, parce que ça est pour vous, savez-vous !

— Trois francs cinquante ! C'est un peu cher. Si c'était encore soixante-quinze centimes...

— Jen de, soixante-quinze centimes.

A geheel façade pour soixante-quinze centimes! Met a mettekoo da ge op ha erm etj! Es dat ook al e kindj! T'es percies de smoel van Chamberlain die op azijn ge staan heet! Woendje ga verre, madam, ik zal het u doen brengen me ne kommissionnaire! Ge pijst zekers dat ik mijnen rog gepikt hebt?

— Allo, madameke, twee citroenen voor vijf cens.

— Mie, past op, den agent is do!

*
* *

Ce jour-là, M^{me} Van Krol avait décidé de faire son marché elle-même.

Suska l'accompagnait. Celle-ci avait entendu dire qu'à l'établissement Au Morian, chez Bauwens, il y avait un verre de *lambic framboise*, véritable nectar, à se mettre à genoux devant.

Et de fait, cette bière nationale possède un arôme spécial qui en fait un breuvage de tout premier ordre.

Suska disait à sa maîtresse :

— Och, madam, ik zou da bier toch ni ki wille pruve.

— Awel, kom, répondit Antoinette.

Après avoir dégusté leur verre, lentement, à petites gorgées, Suska s'écria :

— Dat is fijn, newo, madam?

— Ja, kind ; mo, drinkt a glas uit, we gaun voech.

Et toutes deux se préparaient à sortir.

Tout à coup, un bruit de voix se fit entendre.

M^{me} Van Krol et Suska, curieuses, s'arrêtèrent pour voir ce qui se passait.

A côté de l'établissement que nous venons de désigner, il existe un petit estaminet qui a pour enseigne : In den Hollenblok.

Cet établissement hospitalier sert souvent de refuge aux malheureuses marchandes de citrons, lorsqu'elles sont poursuivies par la police.

Il se passa devant cet estaminet une scène inénarrable.

Une femme se débattait. Elle était visiblement pompette. Un seau rempli de harengs avait donné lieu à une convention.

La malheureuse se démenait avec une rage telle qu'il fallait le concours de cinq agents pour la conduire au bureau de police.

Elle invectivait les représentants de l'ordre dans les grands prix. Aussi c'était un spectacle pénible de voir cette femme, âgée d'une cinquantaine d'années, traînée par les rues par les forces réunies de plusieurs hommes.

Un mot sur la situation de ces malheureuses.

Nous avons pu interviewer plusieurs de ces dames. Il résulte de leurs déclarations que leur petit commerce leur rapporte en moyenne fr. 1.25 à 1.50 par jour. Le vendredi, jour exceptionnel, elles font de 3 à 4 francs.

Avec ce faible gain, elles doivent se nourrir, s'habiller et payer leurs amendes.

Oh ! ces amendes. Il paraît que depuis quelque temps les colporteuses ont institué une caisse d'assurance contre les amendes, chez M. Schachel, rue du Chien-Marin.

Ces dames se procurent leurs marchandises de deux différentes façons.

Lorsqu'elles peuvent payer comptant, elles s'adressent au gros marchand, qui leur vend une caisse de 420 oranges 15 francs, une caisse de 360 citrons pour 11 francs, un panier de 100 harengs 4.50.

Elles parviennent à vendre les harengs à 5 centimes pièce, les oranges et les citrons aux mêmes conditions.

Lorsque le défaut d'argent les force d'acheter leurs marchandises par petites quantités, elles vont chez M. Poef, qui leur prend 2 centimes par franc et par semaine, ce qui fait plus de cent pour cent.

En ce qui concerne les amendes, l'administration pousse la mansuétude jusqu'à leur permettre de les remplacer par des jours de prison.

C'est à la prison des Minimes qu'elles

subissent leur peine. Là, celles qui le désirent peuvent travailler. Les condamnées de *simple police* touchent 10 centimes par paire de bas qu'elles tricotent, les *correctionnelles* ne touchent que 5 centimes. Malgré ce maigre salaire, elles travaillent presque toutes, l'inaction leur étant pénible, pour la plupart.

*
* * *

Les colporteuses se rendent parfaitement compte que les agents remplissent un devoir, exécutent un ordre en les poursuivant sans miséricorde, mais elles se plaignent amèrement de certains d'entre eux.

Il en est qui les traquent comme des bêtes fauves. Il en est qui n'ont aucune pitié. Aussi les sobriquets pleuvent. Tous dénotent l'éducation spéciale de ces malheureuses.

Citons-en quelques-uns appliqués aux agents :

Den doodkommissaris ; Schietkotje, dont elles disent ironiquement *qu'il est trop beau pour être garde-ville* ; de mestbakboer ; den arelegger ; Ravachol ; Calotte ; de kemel ; à l'amigo ; de velocipede ; het fijn stemmeke ; de vaartkapoen ; de panschebakker ; bascule en balans ; de klameet ; Ons Heer ; den dobbelen zot ; boulevarque ; de smoel ; de zattekul ; de numero van t'huiske ; de roode kool ; de fluter ; de sleuter van t'prison ; de dikke keting ; kinnebakstrotje ; de steenepoep ; Judas ; den achelenboer ; satijn ; de bloedkaker ; juffrouw bruijntje ; cigaretje ; en route ; de vogel voor de kat ; pijp en toebak ; mijnheer van alle dagen ; olebintje ; drij elle voor ne frank ; den eirenfretter ; madolleke ; lange Maria ; heilig Jefke ; de kattemoustache ; de slootmaker ; den ajuinboer ; de jonge mus ; de platte gelen.

Il en existe d'autres qui, toujours d'après les dires de ces dames, étaient tellement mauvais et méchants que l'administration de la police les a révoqués.

Voici quelques-uns de leurs sobriquets :
Mie kolere ; bagader ; mouschegat ;
Mieke mootje ; de mauwfrotter ; de klach-
doppendief.

Et pour continuer la série, disons comment les colporteuses se qualifient entre elles :

De walvisch ; lieleke Net ; fraai Wantje ;
de kalfskop ; Mieke den doodkop ; brok
cassée ; Jef cens ; Netje chic ; scheele
Wanne ; Wantje van Mariantje ; Wize
parasol ; het koppeke ; Palais de justice ;
kouchierke ; Marie de buis ; Trese van de
statie ; Lommeke tit ; Zanne van Katrot ;
zotte Louise ; Mariatje van de schouveger ;
stoute Nette ; de boerinne ; Mie den beer ;
Netje de spons ; Wanne lacet ; de zeeve-
res ; Lisa van de houillepoort ; het honde-
smoeltje ; Kobeke ; lange Marguerite ;
Pradil ; Trese hondje ; zatte Nette.

Celle que l'on appelle zatte Nette est paraît-il, une ancienne commerçante qui a eu des malheurs. Lorsqu'elle raconte son histoire, elle pleure de grosses larmes.

Dans ces moments d'épanchements, ses compagnes émues et attendries font cercle autour d'elle.

Comme nous félicitons ces dames de leur bon cœur et de la part qu'elles prenaient à la douleur de zatte Nette, elles nous firent remarquer immédiatement que ce n'était pas la peine d'exalter leur mérite, car si elles pleuraient à l'unisson aux récits émouvants de l'ancienne commerçante, leurs larmes n'étaient pas tout-à-fait désintéressées.

Zatte Nette avait un modeste petit pécule qui lui permettait de payer une tournée générale, les jours où elle pouvait soulager son cœur dans le sein de ses compagnes.

*
* * *

Bref, un petit monde à part qui n'est peut-être pas très intéressant à cause des habitudes d'imtempérance qu'on lui prête.

Cependant, qu'on nous permette quelques réflexions. Ne pourrait-on rien faire pour ces déshéritées ?

Comment l'édilité n'a-t-elle pas encore trouvé un système réglementant les col-porteuses, ne fût-ce que pour éviter les scènes pénibles qui se produisent périodiquement entre la police et les délinquantes ?

Pourquoi cette tolérance factice ?

Pourquoi ne pas taxer ces malheureuses ?

Pourquoi, si la taxe est impossible, ne pas supprimer leur trafic d'une manière radicale ?

Pourquoi ne pas laisser leur petit commerce libre et prouver par là que le soleil luit pour tout le monde ?

Pourquoi astreindre nos braves agents à une besogne aussi peu chevaleresque ?

Pourquoi ces scènes pénibles de tous les jours, aussi bien au Marché aux Poissons qu'aux environs de la Bourse ?

Si l'organisation est défectueuse, pourquoi ne pas la réformer ?

Certes, la police est une institution excellente et nécessaire, qui a droit à tous les éloges, mais ces poursuites continuelles

le long des rues sont-elles bien faites pour rehausser son prestige ?

*
* *

M^{me} Van Krol, émue et écœurée, dit à sa servante :

— Dat is toch ni gepermetteerd, newo Suska.

— Och, madam, en spreekt er mij ni van, t'es scandaleus van zu achter die ermé soukelessen te luupen.

Elles entrèrent enfin au Marché aux Poissons.

De toutes parts, on leur offrait des citrons, des oranges, des *lammeke zoet* et des étoffes.

— Twee citroenen ve vijf cens.

— Drij ellen voor ne frank, madameke.

— Drij orangappelen ve tien cens.

— Il faut pas de belles z'huitres, madame ?

— Et vous de, madameke, qu'est-ce que vous alléi machetaie donc ?

C'était un concert d'offres plus alléchantes les unes que les autres.

— Combien ces soles ? demanda enfin Antoinette.

— Trois francs la couple, madameke. Elle est fraîche, savez-vous.

Suska disait à l'oreille de sa maîtresse :

— Ge moetje d'helft afbieije, zelle madam.

La poissonnière avait saisi les paroles de la servante.

Avec un sourire de croque-mort, elle lui dit :

— Moei da me ha, maske, geluuf ma, me ha schuifrompet.

La marchande faisait allusion au nez de Suska, qu'elle avait long et fort rouge.

— C'est trop cher, dit Antoinette.

— Je ne gagne pas beaucoup *après ça*, savez-vous, madameke. Allo, wa zeg de ? Quel est vot' prix ?

M^{me} Van Krol n'était pas précisément avare, mais elle aurait sans scrupule acheté

des gâteaux de la veille pour les avoir au rabais.

Acheter sans marchander lui était impossible.

Finalelement, elle obtint les soles pour fr. 1.75 les deux.

Un peu plus loin, ayant offert 2 francs pour une livre de saumon de Hollande, Antoinette s'attira une bordée d'injures.

— Jende schramoulerderm, spring not vet, zeeveres. Frette vlumme van stokvisch as ge geen cense hetj.

Antoinette, honteuse, ne demanda pas son reste.

— Kom, we gaun jvoesch, spoeijt ae, dit-elle vivement à Suska.

*
* * *

Tout-à-coup, M^{me} Van Krol se tint droite, figée comme une statue.

Elle venait d'apercevoir son mari en joyeuse compagnie.

Il y avait là plusieurs messieurs et plusieurs dames qui *faisaient le vendredi*.

Certains de nos lecteurs diront que nous vendons le morceau, mais tant pis, la vérité avant tout.

C'était donc un vendredi, le jour des *belles madames* qui, sous prétexte d'acheter du poisson frais, déambulent vers les onze heures du matin.

Cette opération demande dix minutes au maximum, mais un grand nombre de ces dames ne rentrent au logis que vers trois heures de l'après-midi, et ce, pendant que les pauvres maris voyagent en province, ou peinent ou dorment au bureau.

Est-ce l'odeur spéciale du poisson qui les retient si longtemps? Point.

Où passent-elles tout ce temps, les belles madames?

Un peu partout.

D'abord un stout chez *Touron*, un apéritif chez *Augustine*, un *pale ale* à la taverne *Albert Ceulemans*, ensuite un demi-Munich *Au Cheval Marin*.

L'observateur qui se promènerait le

vendredi au Marché aux Poissons, vers les trois heures de l'après-midi, remarquerait certainement des dames ayant leur chapeau un peu de travers. Ce sont celles qui sont venues pour acheter du poisson et qui souvent ne reviennent qu'avec du lapin.

Quant à ceux et à celles qui déjeunent au restaurant, ils ont l'embarras du choix. Ceux qui aiment un bon morceau de poisson et puis un bon entrecôte iront *Au Petit Louvain*, chez *Dorothée*. Ensuite, il y a les restaurants *Dupéray*, *Justine*, *Au Sabot*, et sur tout cela, en guise de café, suivant les bouches, un bon lambic *A l'Île des Mouches*.

Ceux qui voudront faire un véritable régal, de la bonne marchandise, bien servie, iront au restaurant *Chollet*, rue de l'Evêque.

Mais arrêtons-nous. Nos lecteurs pourraient supposer que nous faisons de la réclame.

M^{me} Van Krol était trop bien élevée pour faire une scène à son mari. Le cœur gros, elle s'empressa de rentrer chez elle.

Antoinette s'était déjà demandé bien souvent pourquoi son mari déjeunait en ville les vendredis.

Elle savait maintenant où il passait son temps.

Vers les six heures, Van Krol rentra. Il avait bu un peu plus que de coutume.

Il baisa sa femme au front.

Sans répondre à sa caresse, elle lui dit brusquement :

— Où as-tu déjeuné, Jean-Baptiste ?

— Au Grand Hôtel, avec des amis, chère amie, répondit-il.

— Tiens, tiens, le Grand Hôtel n'est donc plus au boulevard Anspach, il est maintenant au Marché aux Poissons ?

Lui, malin, ne perdit pas la carte. Se doutant de quelque chose d'anormal, il dit :

— Mais, oui, au Marché aux Poissons c'est ce que je veux dire, tu comprends,

c'est tout près, tu arrives au boulevard, tu prends la rue de l'Evêque et tu es tout de suite au Marché aux Poissons.

Elle connaissait le caractère violent de son mari, surtout lorsqu'il avait tort :

Elle eut la sagesse de ne pas insister.

Van Krol, ayant sans doute quelque chose à se reprocher, dit à sa femme :

— Tu sais, Antoinette, je viens te prévenir que nous allons au théâtre ce soir, nous allons voir la revue de M. Garnir, il paraît qu'elle est magnifique.

Antoinette, consolée, cria à sa fille qui était dans la cuisine de cave :

— Palmyre, tu dois te *préparaiëi* pour huit heures, on va sur le théâtre des Galeries ce soir. *Montëi vite en haut, et descendëi les jumelles en bas.*

Antoinette se disait : Bah ! je ne veux être jalouse que du cœur de mon mari. Je sais qu'il m'aime, dès lors, qu'est-ce que cela me fait une fredaine par ci par là. Et puis, je ne veux pas le tourmenter, je l'aime trop.

Ces réflexions prouvaient le bon sens de la brave femme.

Et tout resta dans le calme.

*
* * *

Tout en se rasant, le capitaine disait à sa femme :

— Tu sais, c'est cet animal *d'Ambreville* qui joue le premier rôle, je vais encore une fois me faire une pinte de bon sang.

Elle tout heureuse, lui dit :

— Och, oui, moi *jaei* aussi toujours *aiméi* cet acteur, il est *qu'à même* si naturel.

— Ma chère, *Ambreville* est la coqueluche des Bruxellois et surtout des Bruxelloises, aussi il est unique. Il faut le voir en « *Sarah Bernhardt* », en « *Chinois* » en « *lancier* », en « *droguiste* ». Il est superbe dans tous ces rôles.

— Est-ce que Palmyre peut voir cette pièce ? fit Antoinette.

— Certainement. Il n'y a rien d'inconvenant, mais tu dois faire attention à *Ambreville*, car il fait toujours des farces. Tu ne dois pas t'étonner s'il dit tout haut : « Tiens, voilà Madame Van Krol ! Où est votre mari donc, Madame ! Ah ! Oui, le voilà ! Je viens dîner dimanche, vous savez !

— Och ! s'il disait ça, je serais si honteuse.

— Tu ne dois pas si vite *piquer un soleil*, Antoinette. En tout cas, ne lui réponds pas, on croirait bien que tu joues dans la pièce...

Van Krol ne fut jamais plus aimable que ce soir-là.

CHAPITRE XXVI

LE MARIAGE DE PALMYRE

E soleil s'était levé radieux. Tout annonçait une journée splendide. On sentait qu'un grand événement se préparait dans le quartier. Il y avait des gamins jusque dans les arbres.

Une éblouissante marquise était placée devant l'habitation des époux Van Krol.

Le service des voitures était organisé par la maison A. Colin, la plus importante de la capitale.

Une quinzaine de coupés allaient, venaient, partaient.

Quelques amis intimes s'étaient dévoués pour aller cueillir les invités.

M. Ducheveu, ancien coiffeur, était présent depuis le matin. Quoique retiré des affaires, il avait tenu à coiffer lui-même la mariée, et puis il savait que M^{me} Toutlemonde, amie de la famille, devait venir également de bonne heure, pour donner un coup de main à la toilette de Palmyre.

M. Ducheveu était célibataire, entre deux âges, de figure assez sympathique.

Ses jambes courtes et sa cravate blanche lui donnaient l'aspect d'un notaire de province qui aurait eu des malheurs. Tout le monde savait qu'il avait un faible pour M^{me} Toutlemonde, il lui aurait bien fait des avances pour le bon motif, mais il ignorait la fortune et la situation de l'aimable personne.

Les uns parlaient de deux cent mille francs, les autres disaient qu'elle n'avait rien. Nous, qui savons tout, nous disons qu'elle aurait pu tenir son avoir dans ses deux mains, et que cela ne l'aurait pas empêchée de jouer du piano.

Quant à son état civil, les uns préten-

daient qu'elle était encore demoiselle, d'autres disaient qu'elle avait eu déjà deux maris tués sous elle, d'autres encore lui prêtaient des amours illicites qui lui auraient valu le surnom caractéristique de M^{me} Toutlemonde. Pour ne contrarier personne, nous nous en tiendrons à la première appréciation, laissant à M. Duchevu le soin de démêler la situation.

Dès le matin, tout était en l'air, dentelles, bijoux, rubans; tout était éparpillé sur les tables.

On avait loué un homme pour annoncer les invités.

Tout-à-coup, un bruit de ferraille se fit entendre dans l'antichambre. Le capitaine Van Krol, souriant, radieux, rasé de frais, se présenta tout armé, astiqué et équipé. Il avait cru de bon goût de se mettre en tenue pour la noce. Il était vraiment bien. Il fit les honneurs de sa maison avec une allure toute militaire.

Un doux parfum de fleurs embaumait le salon où on introduisait les invités.

Des corbeilles superbes étaient arrivées de toutes parts. La maison Guillaume Jansens s'était surpassée par le bon goût et l'élégance de ses produits. Il y avait là des gerbes de toute beauté.

La toilette de la mariée était enfin terminée. Palmyre était adorable sous son voile de tulle de soie. Sa robe de satin blanc faisait ressortir son teint frais et rose.

M^{me} Van Krol, très émue, introduisit sa fille dans le salon et la présenta aux invités déjà présents.

Antoinette avait une robe de soie gris perle, avec garniture d'acier qui lui allait à ravir. Un magnifique chapeau blanc garni de jasmin complétait heureusement sa toilette, qui était admirée par tous les assistants.

Sa traîne de deux mètres de long lui fit dire à son fils, qui était à l'affût d'une mauvaise action :

— Attention, Théobald, ne *marchaiëi* pas sur ma queue, *savéi-vous* !

Elle serra la main à M. le docteur Kirschwasser qui venait d'arriver.

Le docteur lui inspirait une crainte extraordinaire. Elle le considérait comme une nature d'élite, surnaturelle qui avait des ramifications avec le diable. Son regard méphistophélique lui fit froid dans le dos. Ses talents de société concernant l'hypnotisme avaient la vertu de l'effrayer.

Timidement, elle se hasarda à lui demander s'il croyait au bonheur futur de Palmyre.

— Ma *pronostique* est bonne, ma chère Madame Van Krol, fit-il d'une voix caverneuse. *Je crois que vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.*

Un remous se fit.

M. Van Avelgem, rentier de belle allure, faisait son apparition.

C'était un homme de beaucoup d'esprit, ayant une petite fortune qui lui permettait de manger des cornichons sans compter.

Toujours aimable et dévoué, la famille

comptait beaucoup sur lui pour les toasts et les discours.

M. Staff s'amenait. A peine entré, il jetait la note joyeuse parmi la société. Il prétendait qu'on disait partout en ville que le mariage était rompu. Il n'en était rien, naturellement, il voulait seulement se payer la tête de son ami Lucien.

On annonça M. et M^{me} Grattepain, qui firent une entrée sensationnelle.

M^{me} Grattepain avait la réputation de mener son époux au doigt et à l'œil.

Dépassant depuis longtemps la quarantaine, elle avait encore des prétentions. Sa robe de soie mauve garnie de dentelles blanches était assez convenable, malheureusement des gants jaunes et un chapeau cinabre vert pâle garni de rouge lui donnaient un faux air de marchande à la toilette.

De grands camées aux oreilles et sous le menton, une grande chaîne en or passée autour du cou, des bagues à tous les doigts, ainsi qu'une grande quantité de breloques

au côté achevaient de lui donner un aspect plutôt ridicule.

Son mari détonnait dans cette noce. Ses yeux en boules de loto le faisaient ressembler à un carlin qui aurait atteint sa limite d'âge. On disait de lui : *Quand on est laid comme cela, on fait un procès à ses parents.*

La maigreur de ses joues creuses faisait saillir ses pommettes. Son avarice était telle qu'il ne parlait presque pas, pour économiser sa voix.

Son chapeau *buse* reluisait outrageusement.

Il employait un système au pétrole dont il était fier et dont il ne voulait confier le secret à personne.

— Nul mieux que lui ne savait faire *blinquer* un couvre-chef, disait-il, dans son langage spécial.

Son air moule fit sourire.

A sa vue, toute la noce ricana.

Un autre invité, M. Vantrekbol, colonel de la garde civique, était un petit homme,

très gros, sympathique et insignifiant. On ne savait de lui qu'une seule chose, c'est que sa femme l'avait rendu et le rendait encore célèbre.

Sa digne et charmante épouse, d'allure très vivace, avait déjà trouvé moyen de se choisir un cavalier à son goût.

Elle était vraiment belle, blanche comme un lis, des cheveux d'un noir d'ébène, un nez d'une pureté de lignes irréprochable, épaules grosses, fermes, potelées et le buste superbe. Son visage ovale gracieusement aminci dans le bas par un menton à petite fossette lui faisait un ensemble en tous points séduisant.

Ses yeux parlaient, ils disaient carrément que leur propriétaire était experte des choses de la vie.

Son costume de mousseline de soie bleu pâle lui donnait l'aspect d'une jeune fille. Son corsage était garni d'entre-deux et de rubans captivants.

Son cavalier ne devait pas s'ennuyer, car son babil incessant le faisait rire aux éclats.

M. Delatoile venait d'arriver avec M^{me} son épouse.

La famille Van Krol tenait beaucoup à la présence de M. Delatoile, qui était un homme fort distingué, et sa femme, très jolie, ne pouvait que contribuer à l'éclat de la fête. Sa toilette de soie rose, garnie de guipure, son grand chapeau de feutre blanc garni de velours noir et de plumes blanches lui seyaient à merveille.

M^{me} Delatoile était un esprit fort, cultivé, sachant s'exprimer en termes choisis, ce qui n'était pas précisément le cas chez les autres invitées. Lorsqu'elle parlait, tout s'éclairait à la fois, le front, les yeux, la bouche et deux belles fossettes au bas des joues. Son pied chaussait 36, sa main gantait 5 $\frac{3}{4}$ et sa taille mesurait 54. Aussi son arrivée impressionnait toute la la noce.

Un autre invité faisait son entrée. C'était le brave M. Vanbloem qui, quoique député, était très convenable. Son binocle en or, ses formes parfaites, bien campées,

imposaient. En entrant, il déclara que sa femme ne pouvait assister à la noce parce qu'au dernier moment son râtelier s'était brisé. Ne pas manger là où d'autres mangeaient lui donnait des nausées, elle préférait s'abstenir.

Cette explication fut accueillie par des sourires, des *Oh !*, des *Ah !*, des *c'est dommage* et autres marques de sympathie !!!

Plusieurs personnes apparurent sans être annoncées. On avait congédié le valet annonceur, l'odeur du porto lui ayant trop monté à la tête.

M. Lemuffe, grand, sec, nerveux, empressé, galant, avait des allures de casse-noisettes. A tort ou à raison, il avait la réputation d'être un ogre. On disait qu'à table il mangeait tellement qu'il n'avait pas le temps de se moucher.

Sa femme, dont la toilette outrageusement décolletée était très commentée par la vieille garde, était une assez gentille petite mère. La mine souriante, sans aucun embarras, elle alla serrer la main à

toute l'assistance. Très jolie, elle passait pour un archange au physique et pour un démon au moral.

M^{me} Rondecur qui avait doublé le cap de la quarantaine depuis longtemps, avait une robe vert-pomme donnant des reflets oranges. Son chapeau marquis gris-clair lui allait comme un bonnet de police à un éléphant. De longues mèches de cheveux dépassaient son cou et lui donnaient l'aspect d'un caniche cordé qu'on aurait repêché sans le sécher au canal de Willebroeck.

Deux bigoudis qu'elle avait oublié de défaire faisaient l'effet de deux chenilles se promenant sur son front.

Un espèce de diadème, soutenu par un peigne en celluloïd garni de bouchons de carafes la faisait ressembler à la reine Ranavalo lorsqu'elle était encore en possession de son trône.

Avec cela une haleine de vieux trou-pier, jamais contente, toujours malade, souffrant toujours des maladies dont elle avait entendu parler la veille.

Son mari, petit, très gros, au nez retroussé en hameçon, amusait la société par ses continuels lazzis. Un tic nerveux lui faisait faire des clins d'yeux à tout moment. Il avait l'air de faire de l'œil à toutes les femmes. Son infirmité lui avait déjà valu maintes mauvaises affaires.

Avec cela très coureur, trouvant très naturel d'acheter un bijou de mille francs pour une cocotte, mais jetant de hauts cris lorsque sa femme légitime achetait un chapeau de trois louis.

Les deux époux vivaient, du reste, largement ; n'ayant pas d'enfants, ils avaient mis toute leur fortune en rente viagère.

D'autres invités arrivaient de toutes parts. Le contrôleur de la maison Colin, ponctuel, annonça qu'il était l'heure de partir.

CHAPITRE XXVII

A L'HÔTEL DE VILLE



ONZE heures sonnaient. Il était temps de se rendre à l'hôtel de ville.

Des exclamations de tout genre accueillèrent les couples, qui prenaient place dans les coupés, lorsque finalement la mariée apparut au bras de son père en brillant uniforme. La beauté de Palmyre faisait sensation. Sa peau et son teint pouvaient être comparés à une feuille de rose tombée dans du lait.

Les voitures débouchaient enfin par la rue de la Colline et se dirigeaient vers l'hôtel de ville dont les abords étaient noirs de monde.

La grande place était dans toute sa splendeur. Le soleil faisait reluire les ors des constructions admirables que le monde entier nous envie.

On chuchotait ferme, on admirait tout haut certaines toilettes, d'autres faisaient rire aux larmes, mais lorsque la mariée descendit de voiture avec son père, un murmure d'admiration secoua la foule.

Palmyre, très en beauté, distribuait des sourires à droite et à gauche à des amis et à des connaissances qui étaient accourus pour la contempler.

*
* *

En montant l'escalier des lions, dont l'entrée se trouve du côté de la Grand-Place, les hommes se poussaient du coude.

Ils se montraient un relief représentant le symbole du mariage. Le hasard a créé là, une... situation d'une crudité telle, qu'il est impossible de la décrire. Les sculptures de l'hôtel de ville de Louvain y sont dépassées.

La noce pénétra enfin dans la splendide salle de mariages, décorée avec tant de talent, par notre éminent concitoyen M. Ch.-Léon Cardon.

*
* *

A ce moment même, les pompiers présentaient les armes parce qu'un autre mariage s'accomplissait précisément. On en était arrivé à l'instant suprême où on unissait les époux.

Antoinette rougissait de plaisir, elle croyait que les braves pompiers avaient rendu les honneurs à son mari.

On lui laissa sa douce illusion.

L'aimable M. Demot instrumentait.

Au moment psychologique, notre digne bourgmestre prononçait des paroles tellement émouvantes qu'il provoqua une crise de larmes parmi les assistants. Dans une superbe improvisation servie par son éloquence bien connue, il avait voulu faire un petit *extra* en faveur du capitaine qu'il connaissait depuis longtemps.

Van Krol lui-même y alla de sa petite larme, il serra les mains de l'orateur avec effusion.

M. le bourgmestre qui ne perdait jamais l'occasion de sortir son crayon magique lorsque le sujet en valait la peine, caricaturait agréablement M^{me} Rondecur, dont l'aspect ridicule et excentrique l'avait frappé.

Un quart de minute lui avait suffi.

Le capitaine, qui l'avait vu à l'œuvre, riait aux éclats.

*
* * *

Tandis qu'on se congratulait de part et d'autre, on prit des dispositions pour se rendre à l'église du Finistère où la cérémonie religieuse devait avoir lieu.

A chaque couple qui se présentait pour monter en voiture, Mélanie et Suska s'empressaient d'arranger les traînes en faisant bouffer les robes.

Enfin, tout le monde était installé, les coupés partaient au petit trot.

Durant le trajet, les nouveaux époux passaient naturellement sous les fourches caudines des invités.

Les potins allaient leur train.

De la mariée, il n'y avait rien à dire. Les jalouses cependant lui trouvaient un air prétentieux.

M^{me} Grattepain, dont la langue de vipère avait déjà eu des démêlés avec la justice, trouvait moyen de dire à son cavalier que Lucien avait deux maîtresses, dont une avait un enfant.

Un peu honteuse de ses propres paroles, elle ajouta.

— Oh ! maintenant, je peux bien le dire, ils sont tout de même mariés.

— Brave cœur va, se dit *in petto* M. Van Avelgem qui l'accompagnait.

*
* *

A l'église, une foule considérable avait envahi les portiques.

Les époux recevaient, enfin la bénédiction nuptiale.

Le prêtre officiant prononça un petit discours de circonstance qui semblait plaire beaucoup, surtout à la mariée.

Palmyre pleurait abondamment, sa mère tenait continuellement son mouchoir devant les yeux, enfin la cérémonie était très touchante.

Lorsque tout fut terminé, Lucien offrit le bras à sa femme et les voitures emportèrent la noce au grand galop dans la direction du Vieux-Marché-aux-Grains.

CHAPITRE XXVIII

LES APÉRITIFS

LE dîner devait avoir lieu à l'Hôtel des Escargots, rue de l'Education.

En quelques instants, les invités furent à destination.

Le débarquement des convives se fit normalement.

De ci, de là, des amis et connaissances étaient accourus à la porte de l'hôtel, afin de voir la mariée une dernière fois.

Palmyre souriait amicalement à chacun d'eux. Elle semblait fière surtout de se voir autant d'amies qui contemplaient ou plutôt qui enviaient son bonheur.

La société était fortement mêlée. Il y

avait des notabilités de la garde civique, l'avocat et le docteur de la famille, les locataires des propriétés de Van Krol, puis les amis sérieux et les amis zwanzeurs de Lucien Candidon.

C'est triste à dire, mais les parents pauvres n'étaient pas invités.

Les apéritifs étaient servis généreusement.

La façon dont on les dégustait faisait distinguer parfaitement le bourgeois aisé du petit bourgeois. Les uns prenaient du *porto*, du *vermouth* ou du *madère* ; les autres préféraient un *Tissens* ou un vulgaire *boonekamp*, jugeant que c'était cette dernière vieille liqueur qui ouvrait encore le mieux l'appétit.

Une troisième espèce d'invités prenait du *porto*, du *vermouth*, du *madère*, du *Tissens* et du *Boonekamp*. C'est étonnant, mais certains Bruxellois n'ont pas leurs pareils pour supporter les mélanges.

D'accord avec le capitaine Van Krol, le docteur Kirschwasser, son ami intime,

prononça un petit discours pour mettre tout le monde à l'aise. Avec son esprit observateur, il avait constaté qu'il y avait des goinfres dans l'assistance. Cette remarque n'était pas tombée dans les yeux d'un aveugle.

Le docteur avait remarqué aussi le sans gêne de certains invités relativement aux places qui leur étaient assignées.

Ceux de nos lecteurs qui ont souvent du monde à dîner savent qu'il est parfois très difficile de placer les convives à la satisfaction de tous.

Cette question est souvent discutée dans les familles trois ou quatre jours d'avance, et ce n'est qu'après des modifications successives et laborieuses que l'on croit être arrivé à contenter à peu près tout le monde.

A part les dîners officiels, que voit-on cependant ?

Rarement vous assisterez à un dîner de noces sans voir certains invités se précipiter sur les menus en substituant sans

vergogne les places qui leur déplaisent. Pour peu qu'il y ait deux ou trois personnes qui se permettent ces inconvenances, il n'y a plus moyen de s'y reconnaître et les calculs des amphitryons se trouvent complètement bouleversés.

Le docteur, à qui rien n'échappait, se promet bien d'en faire la timide observation.

Avec un fort accent allemand, il prononça le discours suivant :

MESDAMES ET MON SIEURS,

Mon sieur le capitain Van Krol donte jai m'honore la possession de son l'amitié et celui de tout son famil me sarge de vo dirre quelques mottes.

Ne faisez pas attention a mon accent polonaise, et excuse moi si je donné quelques camoufles à le langue française. Jè-suis suédoise de naissance, ayant passé le moitié de mon existence en Russie et l'autre moitié dans l'Amérique du Nord. Mais, che suis belge de cœur.

Che vienne de remarque avec mon esprit d'observe que la socielité pou être divisée en deux catémégories, les *vermouthistes* et les *boonekampistes*. Chespierre que malgré les distances

qui vous séparé l'amitié la plou franche ne cessera pas de regner. Che remarque aussi que des Mon sieurs ont buvé de toutes les apéritives. En ma qualité de docteur suédoise je conseille leur de faire une petite tour dans la cour après le potache.

Ché aussi dans la motte que beaucoup de Mon sieurs et Mes dames invités cherché a changer les menus de leur place. C'est dégoutant. Che dirre comme ami de la famil que chacun et chacune doit rester à son place comme la famil il a choisi. J'achoute ce que la famil n'oser pas dire que ceux qui sont pas contents de leur place, pouvez toujours s'en aller.

Et maintenant à table.

On est prié de ne pas mancher avecque ses doigts, mais on pouvez se moucher avec.

CHAPITRE XXIX

LE DÎNER DE NOCES



ETTE petite plaisanterie bien bruxelloise, donnait la note gaie à la plupart des assistants. Des grincheux, comme il y en a partout, chuchotaient des mots de désapprobation à leurs voisins.

En se mettant à table M. Sardan dit à M. Plandemi :

— Entre nous soit dit : *Ik zien ze vliege.*

— *Het kan bekanst ni zijn,* répondit M. Plandemi. Regarde un peu Staff. Il baille de faim.

— Oui, mais celui-là est toujours *porté sur sa bouche.*

Le dîner fut bien un dîner bruxellois.

Tout à coup, pendant qu'on dégustait les huîtres, un grand bruit de vaisselle cassée se fit entendre.

Théobald faisait des siennes.

Dans un coin de la salle à manger se

trouvait un immense buffet chargé de gâteaux, de pièces montées et de pâtisseries de toute espèce.

Théobald avait enlevé un morceau à chacun des gâteaux par des coups de dents successifs.

Ayant escaladé le buffet pour arriver aux rayons supérieurs du meuble, l'affreux gamin, par un faux mouvement, avait attiré à lui toute une pile d'assiettes.

Antoinette se leva.

— Tu n'es pas *blessé*, n'est-ce pas, lommeke ?

De loin Théobald, en tirant la langue, fit un pied de nez à sa mère.

Le capitaine, à qui on raconta la chose, s'écria furieux :

— *Qu'il aille hors de mes yeux*, ce vaurien.

Mais étant donnée la circonstance il se calma tout de suite.

Les convives commentaient l'accident.

Bref, il y avait eu plus de bruit que de mal.

Le moment d'émotion passé, M. Van Bloem disait à son ami Van Avelgem.

— Quelle fripouille, que ce Théobald !

— Bah ! disait M. Van Avelgem en vidant son verre, il faut bien que jeunesse se passe.

— Oui, toi, tu es toujours content, reprit M. Van Bloem. A mon avis, il ferait mieux de débarrasser le plancher.

Le menu richement imprimé était bien composé. En voici le texte :

M E N U

—

Huitres Zélande
Consommé Princesse
Oxtail Soup
Zéphirs Pompadour
Turbot sauce crevettes et beurre fondu
Pommes nouvelles
Filets de veau piqués Sainte Alliance
Suprêmes de poulardes, truffes fraîches
Aspics de foie gras en Belle Vue
Sorbets au Kirsch
Gigues de chevreuil Grand Veneur
Bécasses rôties à l'Ardennaise
Asperges d'Argenteuil
Homards à la Parisienne
Bombe Palmyre
Gauffrettes à la Vanille
Château Prince Lucien
Fruits. — Desserts

Lucien montra le menu à sa femme en lui disant :

— Tu sais, Palmyre, tu dois manger de tout, tu dois prendre des forces, pour le voyage.

— Oui, Lucien, dit-elle simplement.

Lui, charmant, empressé, embrassa Palmyre sur l'épaule.

— Laisse-moi, dit-elle, toute rougissante, tu me chiffonnes, Lucien.

— Mais je commence seulement, crotteke, disait Lucien de sa grosse voix qu'il essayait de faire tendre.

Antoinette s'en mêla.

— Voyons, *Luchien*, dit-elle. *Restéï* une fois convenable, le colonel Vantrekbol vous *regard* toujours.

Lucien, franchement gai, lui dit :

— Non, non, belle-maman, c'est ma femme qu'il regarde tout le temps. Ça ne fait rien, ce n'est pas du *spek* pour son bec.

A propos, belle-maman, j'espère que tantôt vous donnerez à votre fille les con-

seils d'usage, soyez gentille pour votre gendre, sans ça.

Ne voulant pas paraître ignorante, M^{me} Van Krol se pencha vers son aimable et spirituel voisin M. Van Avelgem, et dans le tuyau de l'oreille, lui demanda ce que son gendre avait voulu dire.

M. Van Avelgem, avec son plus gracieux sourire, après avoir vidé son verre, lui expliqua la chose avec la richesse d'expressions qui le caractérisait.

Antoinette, rougissante, lui répondit :

— Oei, oei, oei, ça je ne *saëi* pas *expli-quaëi*, savez-vous.

Alors M. Van Avelgem, peiné de son embarras, lui expliqua délicatement et tout bas, les formules consacrées.

M^{me} Van Krol fit des gestes d'approbation, démontrant qu'elle avait compris.

*
* * *

Le potage devait être exquis, car tous les convives en redemandaient.

M. Ducheveu qui n'avait encore rien dit, demanda prétentieusement la parole en disant qu'il avait l'habitude de chanter quelque chose après le potage. En disant ces mots, M. Ducheveu tira de sa poche un volumineux paquet de chansonnettes d'une propreté douteuse.

Un murmure désapprobateur le cloua pour ainsi dire sur sa chaise.

Lucien Candidon, vexé, lui cria de loin :

— Tu sais, Louis, ne commence pas à chanter, ou je dis à tout le monde que tu es *cron*. Tu ne vas pas ennuyer mes invités, je suppose.

Louis faisait des signes désespérés pour décider Lucien à se taire et dit :

— C'est bon, c'est bon, ce sera pour plus tard.

En disant ces mots, il rougissait comme une jeune fille.

M^{me} Toutlemonde, voulant consoler un peu M. Ducheveu, lui dit : Oh ! ce Lucien doit qu'à même toujours lancer des *piques*.

M. Plandemi disait au docteur :

— Ce petit vin n'est pas mauvais en mangeant.

— Non, mais en le buvant, quelle piquette ! répondit l'autre.

*
* * *

Arrivés au *filet de veau piqué Sainte Alliance*, les têtes commençaient à s'échauffer.

Le beau-père Van Krol avait donné des ordres pour que les verres fussent toujours remplis.

A force de boire, les hommes devinrent plus bavards, et les conversations particulières furent très animées.

Les dames ne se laissaient manquer de rien, aussi les langues évoluaient-elles.

— *Prenèi* quelques cornichons avec votre veau, M^{me} Lemuffe. *C'est plus meilleur*, disait M^{me} Van Krol.

Et joignant l'action à la parole, Antoinette glissa plusieurs pickles sur l'assiette de M^{me} Lemuffe.

— Och, c'est *un petit peu beaucoup*, savez-vous, lui répondit-elle.

— Quelle belle fête, disait M^{me} Grattepain à M^{me} Rondecuir.

— N'est-ce pas, ma chère, lui répondit celle-ci. Il y a tout de même de bons moments dans la vie. Les Van Krol ont bien fait les choses, malgré qu'on dit toujours que Madame est si *avarde*. Il y a des gens qui doivent toujours critiquer, n'est-ce pas ?

— Mais à propos, vous êtes comme si pâle dans votre figure, reprit M^{me} Grattepain.

— Och, ma chère, taisez-vous, je suis si fatiguée. J'ai été hier avec mon mari sur le théâtre de la Monnaie.

— Qu'est-ce qu'on jouait donc ? interrogeait M^{me} Grattepain.

— Une drôle de pièce : *La Prescocule des Dieux*, lui répondit M^{me} Rondecuir.

— Oei, oei, oei, ça est un drôle de titre, est-ce qu'on chante là dedans ?

— Oui sûr, reprit M^{me} Rondecuir, mais

au 1^{er} acte il fait si noir qu'on n'entend presque pas chanter.

— Moi je préfère les *Z'huguenots*, intervint M^{me} Van Krol.

— Aie, toujours *chantëi*, je trouve ça *flaa*, disait M^{me} Lemuffe, moi je préfère aller sur le Vaudeville où on rit toujours.

Pendant cette intéressante conversation, M^{me} Delatoile avait remarqué que ces dames parlaient *musique*. Elle demanda à M^{me} Van Krol sur un ton agréablement moqueur si la 3^{me} symphonie de Beethoven était écrite en *ré mineur*.

Antoinette *piqua un soleil* en disant :

— Ça, j'ai *oubliëi*, *savëi-vous*, Lucie. Il y a déjà quinze ans que je n'ai plus *regardëi* mon piano, et je ne connais plus rien dans les *nouveautéis*.

*
* * *

M^{me} Grattepain voulait absolument des détails sur le *Crépuscule des Dieux*. Elle voulait pouvoir dire à ses amies qu'elle avait aussi vu la fameuse pièce.

— Est-ce que vous vous êtes bien amusée à la Monnaie ? demanda-t-elle à M^{me} Rondecuir.

— Oei, oei, oei. Ça tu penses, je n'ai pas tout bien compris, mais il y avait d'abord un grand gaillard, un nommé *Sixfrites*, qui a une *boontje* pour *Brunilde*. Ils sont ensemble dans un *kotje* où il fait tout noir et disent *comme ça* qu'ils se jurent un amour éternel. Alors *Sixfrites* s'encourt en voie avec un cheval de vigillante qu'on voit ses côtes qu'on dirait qu'il ne mange que des cerceaux.

— Och erme ! disait tout attendrie M^{me} Grattepain.

— Le prologue est alors fini. Au premier acte on est chez un fabricant de pianos, je crois, un nommé *Gunther*, qui était avec sa sœur et un grand noir, le chef d'atelier, sans doute. Tout-à-coup on entend *Sixfrites* qui joue sur une trompette. *Gunther* et son chef d'atelier se lèvent furieux, croyant qu'il voulait tenir les cinq minutes avec leurs pianos. Voilà

que *Sixfrites* vient de retour avec le cheval, il dit *comme ça* à *Gunther* s'il peut coucher chez lui et alors la sœur qui s'appelle *Gutrune* lui fait boire un verre dans une grande corne et *Sixfrites* perd la mémoire et veut se marier avec la sœur. Je veux bien, dit-il. Alors *Gunther* dit *comme ça*, mais alors tu dois me donner *Brunilde*. Ça va, dit *comme ça* l'autre. Eh bien, dit *comme ça Gunther*, alors ma sœur est pour toi et comme beaux-frères ils échantent leur sang comme font les sauvages. Alors *Brunilde* arrive en chemise et veut prendre l'anneau de *Sixfrites*.

Alors, mon mari dit *comme ça* : viens, on va sur le foyer. Là, on a mangé des huîtres et un vol au vent, puis on a bu une bonne bouteille de *Pommes au riz*.

Quand on est de retour à notre place le 2^{me} acte commence. C'est maintenant le chef d'atelier qui joue de la trompette sur un rocher, et il appelle tous les camarades. Alors *Gunther* joue aussi de la trompette et on lui jette une corde pour se pendre

parce qu'il ne veut pas dire où est l'anneau, mais on le voit au doigt de *Brunilde*.

Alors je me suis endormie, à cause qu'il fait toujours si noir dans la salle. Voilà que tout d'un coup *Sixfrites* reçoit un si fort coup de lance dans le dos que je me réveille. *Lap*, que je dis, on tue quelqu'un. Alors on joue de nouveau de la trompette partout. Alors *Sixfrites* tombe mort en montrant le poing à *Gunther* et puis ils jouent enterrement.

Alors *Brunilde* qui s'est renseignée chez les voisins, sait tout, elle se met à pleurer et dit *comme ça* qu'elle donne l'anneau de *Sixfrites de retour* à trois petites femmes. Alors elle fait construire un grand bûcher où elle fait mettre *Sixfrites* et elle se jette aussi dedans avec le pauvre cheval de vigilante. Il paraît qu'on brûle un nouveau cheval à chaque représentation. Alors tout s'écroule, on ouvre les robinets de l'eau de la ville et les trois petites femmes entraînent le chef d'atelier au fond du précipice. Alors c'est fini.

— Och, je bisque que je n'ai pas su aller avec. Et la musique ? demanda M^{me} Grattepain, tout heureuse de connaître le sujet de la pièce.

— La musique, dit M^{me} Rondecur, il paraît qu'elle est de François Coppée, arrangée par un certain Wageler, et, je n'ai pas bien su voir à cause de l'obscurité, mais il paraît qu'il n'y avait que des triangles et des grosses-caisses, à l'orchestre, je n'ai pas su bien entendre, car depuis mon dernier rhume j'ai toujours de la *watte* dans mes oreilles.

Pendant la conversation éminemment artistique de ces dames, le beau *Charlot*, avec un relent de veuf en rut, faisait de l'œil à toutes les femmes, même à la mariée.

Sans mettre des gants, Lucien Candidon, qui n'avait pas froid aux yeux, lui en fit la remarque.

— Tu sais, crème d'amoureux, lui dit-il, mange et bois tant que tu veux, enfile-toi des glaces sur canapé pour te

rafraîchir, si cela te convient, mais respecte la firme Candidon-Van Krol.

M. Charlot, prenant ces paroles pour un compliment, dirigea ses œillades assassines d'un autre côté.

Toutes les dames répondaient à ses avances, il le croyait du moins.

La petite et gracieuse M^{me} Delatoile, fine mouche, n'étant pas *zwanzeuse* à demi, s'était aperçue du manège de M. Charlot.

Elle résolut de lui donner une leçon.

Elle lui fit signe d'approcher.

Charlot se précipita.

— Pardon, dit-elle. Pourriez-vous me servir une tranche de veau ?

Charlot, tout ahuri, ne fut cependant pas à court.

— J'espère bien, Madame, dit-il avec une pointe d'imperceptible impertinence, que vous ne prenez pas le joli garçon qui est dans ma peau pour un simple garçon d'hôtel.

— Oh ! excusez-moi, Monsieur. Ne

vous dérangez pas. Pardonnez mon erreur, c'est vrai, je croyais que vous étiez de service à cette table.

Charlot ne pouvait en croire ses oreilles. Comment, il se dérangeait, et ce n'était pas lui que M^{me} Delatoile désirait, c'était du veau.

Un invité, M. Plandemi, qui avait vu la scène et qui s'était fait une pinte de bon sang pendant l'explication, dit :

— Eh bien ! Charlot, il paraît que cela ne prend pas !

— Tais-toi, mon cher, cette petite Delatoile la fait à la pose, je l'aurai quand je voudrai.

— Toujours vantard, tu ne changeras jamais, lui dit M. Plandemi.

— Eh bien ! d'ici à huit jours elle est à moi. Je te parie cent francs, reprit Charlot.

— Je les tiens, reprit l'autre, à condition que tu donnes cinquante centimes d'acompte.

M. Grattepain, très large lorsque cela ne lui coutait rien, cherchait par tous les moyens possibles à lier conversation avec M^{me} Lemuffe, placée à sa droite.

Croyant être très aimable, il coupa une botte d'asperges par le milieu, et glissa tous les gros bouts sur l'assiette de sa voisine.

Celle-ci, interloquée, le dévisagea, en lui riant au nez.

— Mangez, Madame, elles sont bonnes, c'est la saison.

M^{me} Lemuffe se contenta de hausser les épaules.

Voyant son peu de succès, M. Grattepain ne voulut plus s'occuper que de son assiette.

Il se servit une formidable patte de homard, la couvrit de mayonnaise et macérait le tout, sauce, poisson et carcasse.

On dût lui pardonner, c'était la première fois qu'il en mangeait.

On entendit des éclats de voix et des battements de mains au bout de la table. Une discussion animée venait de surgir, relative à la boisson.

M. Rondecuir déclarait qu'il n'y avait qu'un champagne au monde : le *Pommery*.

M. Vantrebol prétendait que le *Saint Marceaux* le valait bien, mais qu'une question de ce genre ne pouvait être discutée qu'entre connaisseurs.

M. Rondecuir, vexé, riposta par ces paroles :

— Pardon, Monsieur, je connais votre fournisseur, vous n'avez jamais acheté de champagne qui dépassait deux francs la bouteille.

— C'est possible, répondit M. Vantrebol furieux, mais je paie mes factures, et je connais des gens qui boivent du champagne à dix francs, mais qui ne paient jamais.

— Vous voulez faire de l'esprit, *Monsieur* ?

— Si je faisais de l'esprit, je commencerais par vous en prêter un peu, *Mossieu!*

Ces paroles plutôt aigres que douces n'annonçaient rien de bon.

M. Van Bloem, voulant calmer ces Messieurs, émettait son opinion en affirmant que rien ne dépassait une bonne bouteille de lambic gueuze.

M. Van Avelgem, également ennemi des discussions, se mit à chantonner entre ses dents, en prenant M^{me} Toutlemonde par la taille :

Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage.

M^{me} Toutlemonde, tout émue, déjà toute rouge parce qu'on lui avait présenté une volaille du côté du croupion, croyait que c'était arrivé; elle disait en minaudant : Oh ! chantez, Monsieur Van Avelgem, chantez encore, chantez toujours, cette romance me rappelle ma jeunesse.

M. Van Avelgem crut un moment qu'elle allait lui parler du premier Empire.

Il fut assez prudent de se taire et créa une diversion en vidant son verre.

Les dames parlaient de la fidélité des maris.

— Moi, je suis sûre du mien, disait M^{me} Van Krol.

— Moi aussi, disait M^{me} Grattepain, j'ai pour cela de bonnes raisons.

— Eh bien ! dit M^{me} Rondecur, moi, je prétends qu'il n'y a pas d'hommes fidèles.

— Oh ! pas un seul, comme vous y *alléë*, fit M^{me} Van Krol.

— Si, si, intervint M^{me} Delatoile, on en a vu qui étaient fidèles.

— Oui, reprit M^{me} Rondecur, on a vu aussi des chiens qui jouaient aux dominos; la proportion est la même.

Et la conversation continua.

*
* * *

Du côté de M. Lemuffe, le torchon brûlait aussi. Ce Monsieur voulait à toutes forces plaisanter les nouveaux mariés.

Ses réflexions étaient d'un goût douteux.

A tout instant il criait de toutes ses forces : Lucien, à ta santé ! Cousin par alliance, à la tienne ! Madame, à la vôtre ! Il en profitait chaque fois pour vider son verre à fond.

Ayant risqué une plaisanterie un peu forte, M. Delatoile, homme respectable, lui fit remarquer qu'il y avait des dames à table, et que, lorsqu'on était mal embouché et grossier comme M. Lemuffe, on ne se montrait pas dans une société honorable, dont la plus grande partie tenait à se faire respecter.

Le mot de *goujat* avait été prononcé. M. Lemuffe se le tint pour dit.

Les convives étaient pour la plupart extrêmement animés. Les garçons d'hôtel en profitaient pour enlever les bouteilles à moitié pleines.

*
* * *

Au moment de servir les bécasses, M. Van Avelgem crut le moment venu de

parler de la mariée et des autres membres de la famille.

Le capitaine Van Krol et sa femme réclamèrent le silence, qui fut bientôt tel qu'on aurait pu entendre pousser du gazon. M. Van Avelgem, se levant après avoir vidé son verre, s'exprima en ces termes :

MESDAMES, MESSIEURS,

Qu'il me soit permis, en ma qualité d'ami de la famille Van Krol, de proposer à l'aimable société de boire à la santé des nouveaux époux.

Possédant tous les deux la grâce et la jeunesse, je forme des vœux pour que l'union de Palmyre et de Lucien soit féconde, et j'espère que les vicissitudes humaines leur seront favorables.

Permettez-moi d'associer à mon toast la famille Van Krol tout entière et principalement cette bonne et digne mère qui a passé par tant d'émotions aujourd'hui.

Car, il faut bien le dire, ce n'est pas seulement de l'amour maternel que M^{me} Van Krol ressent pour sa chère Palmyre, c'est de l'adoration.

Il nous reste, à nous, ses amis, une bien douce mission à remplir, celle de consoler cette mère admirable et crions-lui bien haut, que, si les cir-

constances lui font verser quelques larmes, que ce soient des larmes de joie, car tous nous pouvons dire sans crainte de nous tromper qu'elle a donné sa fille à un brave, digne et honnête garçon qui rendra sa femme heureuse au-delà de toute expression.

Buvons, amis, au charmant homme, Monsieur Van Krol, le meilleur cœur qui soit au monde, et à cet autre fleuron, notre ami Théobald qui, malgré son espièglerie, complète si bien cette bonne, brave et estimable famille.

Ce discours prononcé par un organe, chaud et vibrant, eût le don de plaire à l'assistance qui entama le chœur légendaire :

Buvons à leur santé, etc.

— Eh bien ! Monsieur Rondecur, j'espère que voilà un discours bien tapé, n'est-ce pas ? faisait M. Sardan. On me disait que c'était vous qui alliez prendre la parole ?

— Oui, *parce que je suis un peu famille*, répondit-il, mais ce Monsieur qui vient de parler a appris ça par cœur. Je n'ai rien à dire *là contre*, savez-vous. *Chaque*

dit ce qu'il veut. Mais moi, quand je parle, ça me sort comme ça tout droit. C'est toujours moi qui parle aux dîners de Van Krol. Maintenant, je vais me taire. *Ça ne vient pas à une fois que je ne parle pas.*

Pourtant, répliqua M. Sardan, toujours taquin, on m'a dit que vous étiez un orateur de première force. On a même ajouté que lorsque vous preniez la parole en public, il y avait toujours des pommes cuites en l'air.

*
* * *

Les cigares faisaient leur apparition.

C'est triste à dire, mais certains de nos concitoyens trouvent très spirituel, lorsque les cigares sont offerts dans une caisse, d'en prendre, en souriant, toute une rangée.

Le voisin immédiat croit parfois de bon goût d'imiter ce beau geste, et, dans ce cas, une caisse de cinquante cigares ne dépasse guère la dixième personne.

C'était le cas à la noce qui nous occupe.

M. Rondecur remplissait ses poches. Comme il ne voulait pas être seul à commettre ce larcin, il voulait forcer son voisin à plonger sa main à même dans la boîte.

Le voisin, M. Lemuffe, par un reste de pudeur, fit un signe de refus. Il est vrai qu'il avait remarqué plusieurs convives qui avaient les yeux braqués sur lui.

Enfin, M. Rondecur se chargea lui-même de lui bourrer les poches en disant : *Allei, allei, genez vous pas ; nog eene, nog eene, c'est tout de même Van Krol qui paie.*

M. Rondecur crut sa plaisanterie si spirituelle qu'il riait comme une petite folle.

Son hilarité ne fut partagée par personne.

Les invités convenables qui avaient remarqué son incorrection, se communiquaient mutuellement leurs impressions. Elles n'étaient pas en faveur de M. Rondecur.

Personne ne lui adressa plus la parole.
Il était classé.

*
* * *

Le marié venait de remarquer des allées, des venues et des chuchottements entre M. Ducheveu et M. Charlot.

Vaguement il crut surprendre qu'il s'agissait de la prise de la jarretière.

En voyant de loin M. Charlot s'insinuer sous la longue table, Lucien eut une idée qu'il mit immédiatement à exécution.

Vivement il fit changer de place la mariée et M^{me} Toutlemonde. Lucien dit à celle-ci de ne pas broncher, de se prêter à la combinaison, ce qu'elle fit avec joie.

Il advint donc que M. Charlot se trompa de jambe. Il se mit à dérouler une vieille lisière de deux mètres de long, et, sortant de dessous la table, la montra triomphalement à toute la société, en disant : Il y a des heures dans la vie où les femmes ne sont pas à prendre avec des pincettes.

M^{me} Toutlemonde tomba faible dans les

bras de Lucien, qui s'empressa de se débarrasser de son fardeau sur les genoux de M. Ducheveu, qui était accouru pour prêter aide et assistance.

La pauvre dame avait été tellement heureuse de se voir mêlée à un incident, qu'elle avait totalement oublié que ses dessous étaient médiocrement soignés. Ainsi, par exemple, elle portait en guise de jarretière la longue lisière adoptée par beaucoup de femmes à l'époque intéressante de la cinquantaine. Quant à la propreté, elle croyait en détenir le record, parce qu'elle prenait un bain toutes les années bissextiles.

M. Ducheveu, qui la connaissait dans les coins, lui disait à l'oreille que si elle ne reprenait pas tout de suite ses sens, on allait lui enlever la lisière de l'autre jambe.

Immédiatement elle revint de son évanouissement en suppliant M. Ducheveu de ne pas mettre sa menace à exécution.

Sur ces entrefaîtes, Lucien Candidon avait installé dans le fond de la salle un violon, une clarinette et un tambour pour faire danser ses invités. Il n'y a pas de noce sans bal, se dit-il, et, lorsque mes convives seront bien en train, je filerai à l'anglaise avec ma petite Palmyre.

A l'apparition des musiciens, les tables et les chaises furent reculées en quelques instants.

Le bal commençait, il s'annonçait bien. La plupart des assistants, ayant bu copieusement, s'en donnaient à cœur joie. Les jambes se trémoussaient en un cancan échevelé, M. Duchevau allait même jusqu'à faire le grand écart devant M^{me} Toutlemonde, fort gênée dans ses allures depuis qu'on lui avait enlevé les lisières qui lui tenaient lieu de jarretières.

Chacun des invités cherchait à jeter un grain de folie dans cette fête.

MM. Van Bloem, Van Avelgem et Sardan s'en donnaient à cœur joie. Tous trois avaient noué une serviette autour

de leur tête en cherchant à parodier la célèbre Fatma.

Dire qu'ils figuraient les *trois Grâces* eût été beaucoup s'avancer, ils rappelaient plutôt les éléphants danseurs qui ont eu jadis tant de succès au *Pôle Nord*.

M^{me} Grattepain et M^{me} Rondecuir dont les jambes rouillées étaient devenues impropres à la danse, se consolait en critiquant ferme toutes les dames de la noce.

Pour bien se persuader qu'elles s'amusaient, elles fumaient des cigarettes à en devenir toutes pâles.

Beau moment pour l'observateur. Les grosses figures rougeaudes alternaient avec les mines renfrognées des grincheux.

Les cancans allaient leur train. Plusieurs familles scandalisées songeaient à se retirer sous prétexte de ne pas manquer le dernier tram.

CHAPITRE XXX

LA BATAILLE



LE champagne, le café et les truffes avaient un peu échauffé les têtes.

Une valse *bleue* venait de finir, M^{me} Van Krol s'occupait d'embarquer son gendre et sa fille. Un coupé les conduisit à la gare du Midi, en route pour Nice, par petites étapes naturellement, lorsque tout à coup en haut dans la grande salle un grand bruit se fit entendre. On criait, on se disputait, on se jetait des verres à la figure.

Le propriétaire de l'hôtel et les garçons effarés accouraient de toutes parts.

Un nuage de poussière et de fumée mon-

tait au plafond de la salle, et, lorsque le brouillard fut un peu dissipé, on distingua au beau milieu du restaurant un amoncellement de gens paraissant avoir échappé à quelque catastrophe.

M. Vantrebol se lamentait, il avait le nez cassé par un coup de poing qui ne lui était pas destiné. M. Van Bloem avait son habit complètement arraché. M. Van Avelgem avait une large blessure au front, qu'il s'efforçait d'étancher avec son mouchoir. M. Lemuffe soignait sa femme qui se trouvait mal, une de ses pantoufles avait disparu ; cet événement lui donna des crises terribles parce qu'elle avait un trou à son bas.

— Bah ! ce n'est rien, disait M. Lemuffe. Je connais les colères de ma femme. C'est comme une bulle de savon. On souffle dessus, et il n'en reste rien.

M. et M^{me} Delatoile étaient sains et saufs. En gens prudents, ils s'étaient réfugiés au balcon pendant le plus chaud de l'affaire.

Un invité, le doux M. Sardan, avait aussi payé son tribut à la catastrophe. Il eut les deux yeux fortement endommagés.

Il n'y voyait plus.

Instinctivement il chercha un objet pour se défendre. Il ne trouva dans sa poche, comme arme de défense, qu'une dent qu'il s'était fait arracher la veille.

M. Ducheveu forçait M^{me} Toutlemonde à boire au goulot d'une bouteille de champagne. En même temps il lui introduisait une énorme clef dans le dos.

M^{me} Grattepain avait la lèvre supérieure fendue; son amie, M^{me} Rondecur, la soignait affectueusement. M. Staff avait l'arcade sourcillière très endommagée. Il s'en consola en songeant qu'il était assuré contre les accidents.

Quelques autres invités dont les noms nous échappent étaient assez grièvement contusionnés.

Il y avait des duels en l'air. Heureusement qu'en Belgique cela s'arrête généralement à l'échange des cartes.

M^{me} Vantrekbol était introuvable, M. Charlot aussi. Notre mission n'étant pas de les retrouver, nous nous sommes borné à constater leur absence.

Le bruit avait été tellement formidable que la police fit irruption.

*
* *

L'origine de la dispute provenait de Théobald. Avant de se livrer à la danse, les dames avaient en général remis leurs gants. Le cynique gamin avait son but, il avait imaginé de faire semblant de quitter la société. Il alla en conséquence serrer la main à la plupart des invités en leur souhaitant le bonsoir. L'affreux polisson avait au préalable frotté du fromage de Bruxelles dans le creux de sa main, gantée de blanc.

Le résultat ne se fit pas attendre.

Au bout de quelques minutes, la mauvaise odeur s'était propagée de main en main. Des jeunes filles avaient des con-

fettis collés sur les gants. L'honorable M. Van Bloem, plus énervé que les autres, apostropha violemment un invité.

— Vous sentez mauvais, M. Rondecur, vous sentez le fromage.

— Vous en êtes un autre, riposta celui-ci furieux, et en même temps il toucha la figure de M. Van Bloem qui, à son tour, envoya M. Rondecur rouler sous une banquette.

M. Grattepain, qui était toujours d'une bêtise à couper au couteau, voulut s'interposer. M. Van Bloem lui fit un croc-en-jambes qui l'envoya les quatre fers en l'air, lorsque M. Rondecur, qui s'était relevé, se mit sur la défensive en criant : *Qu'il vient seulement, je ne suis pas peur*, et, jugeant sans doute qu'il n'avait pas encore son compte, s'élança au devant de M. Van Bloem, qui, cette fois, lui lança un coup de tête si terrible, qu'il alla se cogner contre un buffet au fond de la salle.

Le patron de l'établissement et plusieurs

garçons se jetèrent sur M. Van Bloem pour le calmer.

Celui-ci disait : Il a son compte. Ah ! il veut jouer au bouchon avec des pains à cacheter. Je lui apprendrai à vivre, moi.

Enfin, M. Van Bloem se calma.

Les deux malheureux si mal arrangés par M. Van Bloem furent transportés dans la cuisine, où les premiers soins leur furent donnés. On leur fit respirer de l'ammoniac, du poivre, de l'*assa-fétida*, enfin, tout ce que le personnel trouva sous la main.

La présence de la police avait jeté un froid.

Le docteur Kirschwasser, qui s'était borné à compter les coups, songea à sauver la situation.

Pour attirer l'attention des convives il cassa une assiette sur sa propre tête. Puis il prononça, avec son bon sens habituel les paroles suivantes :

MESDAMES, MONSIEUR ET GARDES-VILLES,

Le spectacle grankylose de la bataille de cette

soir qui solefrite à l'ouverture de mon pupille restera dans la plus profonde de mon pensée et de mon mémoire.

Les invités se sont merveilleusement battus et les genses qui n'être pas dans la secrète ont pouvu penser que le bataille était sérieuse.

Beaucoup de Monsirs ont tapé un peu fort, mais c'était pas en expresse, une autre fois il frapper en train ordinaire.

Je dire à Monsirs les gardes-ville que la bataille était pour rire, et ils comprendre avec nous qu'à un noce il faut s'amuser.

Et maintenant, j'offrez un verre de champagne.

Et alors, gardes-ville, s'en aller, tu peux pas rester ici.

Le patron de l'établissement, voulant intervenir, demandait aux agents de police de dresser procès-verbal, de constater les dégâts et les responsabilités.

— Taisez-vous, toi, vous êtes un *impécile*, lui cria le docteur vivement.

Le patron se retourna furieux en disant :

— Monsieur, mêlez-vous de vos affaires, je suis le patron, je *suis* cinquante ans et je ne souffrirai pas...

— Mon ami, répliqua le docteur radouci, lorsqu'un homme comme moi dit à un homme comme vous : *vous êtes un impécile*, vous pouvez le croire sur parole. Laissez-moi faire, tout s'arrangera.

*
* * *

Pendant toutes ces péripéties, M^{me} Van Krol cherchait partout son mari.

Dans les sous-sols, elle rencontra M. Charlot qui récitait des vers à une fille de douches, laquelle, charmée, lui remit la clef de sa chambre.

Continuant ses recherches, M^{me} Van Krol découvrit enfin le capitaine en conversation très animée avec la pétillante M^{me} Vantrekbol, qui lui lançait des œillades enflammées, accompagnées de son plus engageant sourire.

Van Krol, visiblement émoustillé, lui racontait un tas de bêtises.

Sa femme, Antoinette, lui tomba sur le dos en l'accablant de reproches :

— Vous n'êtes pas *z'honteux*, Jean-Baptiste, dit-elle. Et ça pour un *ca-pi-tai-ne*.

— Vous voyez, Antoinette, fit-il, j'amuse les invités, on ne marie pas tous les jours sa fille, je suis si content, si heureux que je veux embrasser tout le monde aujourd'hui.

En disant ces mots, Van Krol lâcha M^{me} Vantrekbol, qui fit en se sauvant du 80 kilomètres à l'heure.

Ne voulant pas causer de scandale, Antoinette dit à son mari, les larmes dans les yeux :

— Vous *m'avëi frappëi* au cœur, Jean-Baptiste, nous nous expliquerons à la maison.

Van Krol riait jaune. Se sentant en défaut, il embrassa sa femme avec force, en lui disant :

— Tais-toi sotte, c'était pour rire.

CHAPITRE XXXI

LE BUREAU DE POLICE



LA clarinette avait perdu toutes ses clefs dans la bagarre, le tambour était crevé et le violon n'avait plus qu'une corde : la chanterelle.

Avec ces débris, les musiciens auraient voulu continuer la fête, lorsque tout à coup Van Krol fit irruption dans la salle du restaurant.

La bataille avait eu lieu pendant que le capitaine contait des balivernes à M^{me} Vantrebol, il n'était donc au courant de rien. Les agents de police allaient précisément quitter l'établissement sur la demande du docteur.

Van Krol aperçut les képis. Furieux d'avoir été attrapé par sa femme, il passa sa colère sur les malheureux agents qui avaient été requis et qui avaient rempli leur mission avec beaucoup de tact.

Nous avons déjà dit que Van Krol était un homme excessivement doux, surtout devant des fonctionnaires, mais, nous avons dit aussi que, lorsqu'il était en colère, il n'avait plus de mesure. Ses propos étaient tellement injurieux que les braves agents furent obligés de le conduire au bureau.

Les invités suivaient pour la plupart.

* * *

Dans le bureau du commissaire, il fut terrible, désordonné, il invectivait tout le monde, il criait à tue-tête qu'il était capitaine de la garde civique, qu'il n'admettait pas l'intrusion de la police dans la salle du banquet, que cela ne se passerait pas ainsi, qu'il ferait destituer tous les officiers et les agents de la division.

Il voulait même rendre le bourgmestre responsable comme chef de la police.

Il demandait une plume, de l'encre, du papier et tout ce qu'il faut pour écrire, dans l'intention d'envoyer un mot au ministre.

Il devint fou, pour ainsi dire.

Enfin, il fut tellement inconvenant, que l'officier de service le fit appréhender et conduire en fiacre à l'*Amigo*.

En présence de la violence de Van Krol, voyant que les affaires allaient se gâter, le reste de la noce s'éclipsa avec une unanimité touchante.

*
* * *

M^{me} Van Krol, suppliante, se jeta aux genoux de l'autorité. Rien n'y fit. Le capitaine avait insulté la police dans l'exercice de ses fonctions, et le règlement devait lui être appliqué comme à tout le monde.

Antoinette faillit se trouver mal.

M. Ducheveu, le plus galant de tous,

héla un sapin, il fit monter M^{me} Toutlemonde à côté du cocher, et il reconduisit M^{me} Van Krol à son domicile, en lui faisant ses offres de services pour essuyer ses larmes.

Avant de la quitter, M. Ducheveu dut promettre à Antoinette de se rendre le lendemain, à la première heure, à l'*Hôtel Pletinckx* pour essayer de délivrer son mari.

— Och, madame, disait-il en partant, soyez tranquille, j'irai, ne vous faites pas de mauvais sang, il faut toujours prendre les choses du bon côté.

M. Ducheveu déposa M^{me} Toutlemonde sur le trottoir de son habitation, rue de la Serrure.

Tout-à-coup, il se rappela qu'il avait glissé sa clef dans le dos de l'aimable dame.

Que faire?

— Entrez, M. Ducheveu, disait-elle. Vous prendrez un petit verre de vin. Pendant ce temps-là, je chercherai après votre clef.

Après deux heures de recherches, M. Ducheveu put enfin mettre sa main sur sa clef. Il prit congé de son amie et rentra chez lui.

CHAPITRE XXXII

EPILOGUE



son entrée à *l'Amigo*, Van Krol fut légèrement passé à tabac.

Dire qu'il ne le méritait pas un peu, ce serait beaucoup dire.

Il avait été très violent. Le fiacre qui l'avait amené avait deux vitres de brisées. En route, il avait voulu assommer un des agents, qui lui mit les menottes.

L'Hôtel Pletinckx était particulièrement garni à son arrivée. Il était plein de monde, on aurait dit un soir de manifestation électorale.

Faute de place, on fourra le capitaine dans une grande salle où se trouvait déjà l'élite de la voyoucratie.

Un des occupants lui offrit une *bintje scholl*, un autre lui tendit une fiole en disant :

— Camarade, tu veux une *clamotte*?
C'est de bon de chez Coppens.

A toutes ces marques de sympathie, il opposa des refus énergiques.

L'un d'eux s'écria :

— *Jen de, stoeffer!*

Il passa la nuit sur un banc.

L'aimable M. Petit, directeur de l'*Hôtel Pletinckx*, fut fort étonné le matin d'apprendre qu'il avait donné l'hospitalité au capitaine Van Krol, son ami de longue date.

Il s'empessa de l'élargir, prenant sur lui les conséquences de son acte.

Le capitaine prit une voiture à la Grand'place et rentra chez lui tout penaud.

Antoinette ne lui tint pas rigueur, elle avait passé une nuit épouvantable.

— Vous *voyëi*, Jean-Baptiste, disait-elle, la Providence vous a puni, ça vous

apprendra de vous *amusaëi* avec des femmes.

Van Krol se consola, en songeant qu'il fallait passer par *l'Amigo* pour être considéré comme un véritable bourgeois de Bruxelles.

*
* * *

Après quinze jours d'absence, Lucien et Palmyre revinrent de leur voyage de noces. Leurs visages reflétaient le bonheur.

Ils s'adoraient.

Ils auront beaucoup d'enfants.

*
* * *

Théobald, dont la conduite abominable avait toujours été cachée par les parents, dans la mesure du possible, menait une existence aventureuse.

Dix fois, il avait dévalisé son père.

Le capitaine s'était adressé au tribunal

de première instance, aux fins de le faire enfermer jusqu'à vingt-et-un ans.

Par une indiscretion de greffier, Théobald eut vent de l'affaire.

Il s'enfuit à Paris.

Là, il commença par des bêtises et finit par des folies.

La journée de huit heures avait de grands attraites pour lui. Huit heures de repos, huit heures de sommeil et huit heures de plaisir.

Les mauvaises fréquentations en avaient fait un anarchiste à tous crins.

Il effrayait même ses copains dont l'idéal était de *faire ce qu'ils voulaient*.

Cet idéal ne suffisait pas encore à Théobald. Il avait des principes encore plus avancés.

— Je ne veux pas, disait-il, *être forcé à faire ce que je veux*.

Nous l'avons rencontré pâle, hâve, déguenillé, les cheveux en broussailles, se frottant contre des saillies de constructions

pour calmer des démangeaisons continues.

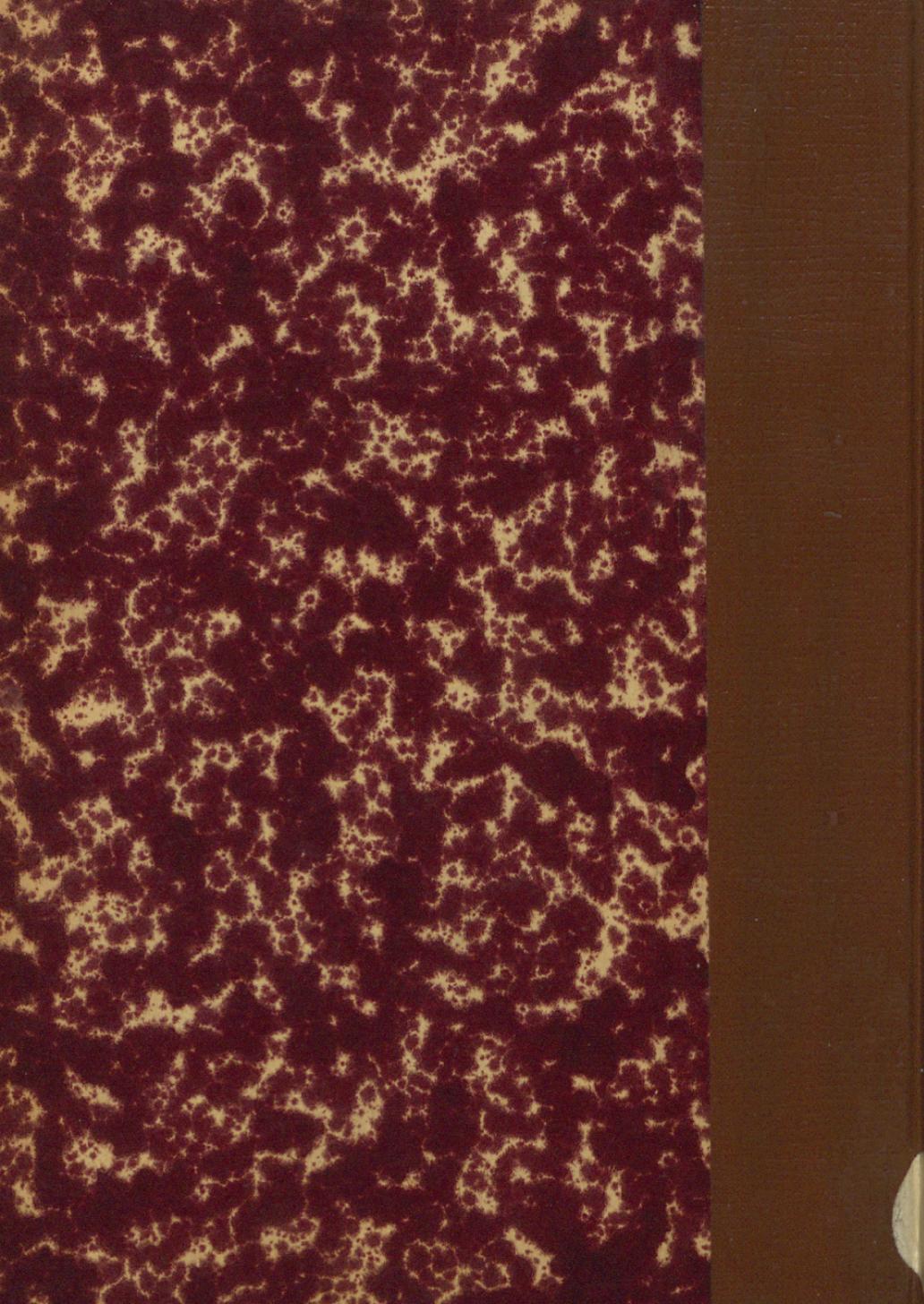
Dans un restaurant de bas étage, il a enfin trouvé le logement et vingt sous par jour. Bon à rien, ou à peu près, son travail consiste à tenir en bouche une gorgée d'huile de foie de morue, au moyen de laquelle il crée, en soufflant, des yeux sur les bouillons, pour épargner la viande.

Avis aux amateurs de cuisine à prix réduits.

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
Chapitre I. — Bruxelles matinal	5
Chapitre II. — La famille Van Krol	15
Chapitre III. — Les élections de la garde civique	21
Chapitre IV. — La manifestation	29
Chapitre V. — Le retour au logis	35
Chapitre VI. — La prise d'armes	39
Chapitre VII. — La vengeance du capitaine	45
Chapitre VIII. — Le départ pour Paris	49
Chapitre IX. — La visite à la douane	57
Chapitre X. — Le cabanon	61
Chapitre XI. — Le retour à Bruxelles	69
Chapitre XII. — Théobald	75
Chapitre XIII. — La Petite Ile	79
Chapitre XIV. — La Chambre des Représentants	85
Chapitre XV. — La séance	89
Chapitre XVI. — Palmyre	109
Chapitre XVII. — La Bourse	115
Chapitre XVIII. — L'assurance sur la vie	125
Chapitre XIX. — Lucien Candidon	133
Chapitre XX. — La demande en mariage	139
Chapitre XXI. — Le cercle <i>la Pédale</i>	151

	Pages
Chapitre XXII. — Une séance de <i>la Pédale</i>	165
Chapitre XXIII. — Le meeting	173
Chapitre XXIV. — Les orateurs bruxellois	177
Chapitre XXV. — Le Marché aux Poissons	191
Chapitre XXVI. — Le mariage de Palmyre	213
Chapitre XXVII. — A l'hôtel de ville	225
Chapitre XXVIII. — Les apéritifs	231
Chapitre XXIX. — Le dîner de noces	237
Chapitre XXX. — La bataille	265
Chapitre XXXI. — Le bureau de police	275
Chapitre XXXII. — Epilogue.	281



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.